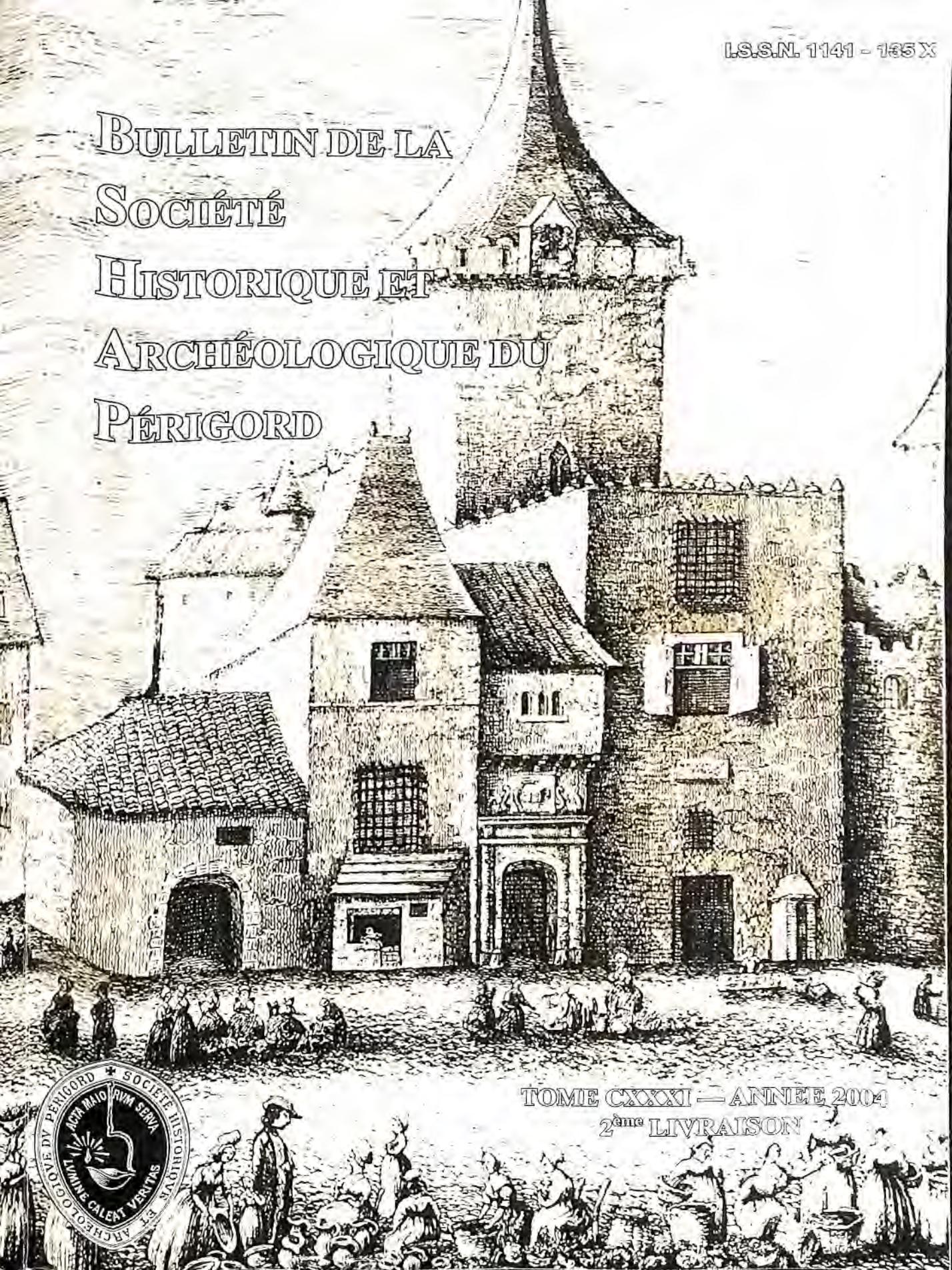


BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXI — ANNEE 2004
2^{ème} LIVRAISON

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format word. Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Directrice des publications :
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

Assistants :

Pierre ORTEGA et la commission de lecture

Ont collaboré à cette publication :

Marcel BERTHIER, Maurice BIRET, Anne-Marie CESTAC, Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC, Louis GRILLON, Pascale LAGUIONIE-LAGAUTERIE, François MICHEL, Guy PENAUD, Pierre POMMARÈDE, Guy ROUSSET.

Secrétariat :

Sophie BRIDOUX-PRADEAU
et Sébastien POMMIER

Communication, relations extérieures : Guy PENAUD

Gestion des abonnements :
Michel BERNARD

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

La directrice des publications :
Marie-Pierre Mazeau-Janot
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

I.S.S.N. 1141 - 135 X

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXI — ANNÉE 2004
2^{me} LIVRAISON



SOMMAIRE DE LA 2^{ème} LIVRAISON 2004

- Compte rendu de la séance
du 4 février 2004 139
- du 3 mars 2004 142
- du 7 avril 2004 150

- Editorial 155

- Autour des fouilles de la vallée de la Dronne dans la première moitié
du XX^e siècle : La Peyzie - Rochereil - La Chèvre (Anne-Marie Cestac) .. 157
- Au sujet de gravures à l'église Saint-Maurice du Petit-Jumilhac
(Louis Grillon) 175
- L'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Brantôme : d'une réforme
à l'autre (Marcel Berthier) 177
- Les hôtels de ville de Périgueux (Guy Penaud) 195
- Chronique doublaude : Salubre ou insalubre la Double ?
(Maurice Biret) 203
- Marcelino, émigrant périgordin en Argentine, quarante années de
témoignage 1889-1921 (Pascale Laguionie-Lagauterie)..... 211

- Varia : Le duc ou le philosophe de la rue Saint-Simon à Périgueux
(Pierre Pommarède) 243

- Dans notre iconothèque : Les premières recherches à la Gravette
(Bayac) et dans la vallée de la Couze (Brigitte et Gilles Delluc) 245

- Vient de paraître : Guide archéologique de l'Aquitaine (François Michel) ;
Les crimes de la division « Brehmer » : la traque des résistants
et des juifs en Dordogne, Corrèze, Haute-Vienne (mars-avril 1944),
de Guy Penaud (Guy Rousset) 279

- Notes de lecture : *Pont Lasveyras, un drame de la Résistance en Dordogne*
(M. Maureau) ; *Les gardes d'honneur de la Dordogne sous le Premier
Empire 1805-1814* (J.-P. Larrivière) ; *Tout le Périgord* (D. Audrerie, dir.) ;
En Périgord avant la télé (D. Vimard) ; *Le Templier d'Andrivaux*
(J. Dubourg) ; *Traditions et cuisine du Périgord, recettes périgordines
de nos grands-mères* (M.-P. Mazeau-Janot et L. Gildas) 284

- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 287

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : *Le consulat de Périgueux construit après 1240 et démoli en 1830 (lithographie de Eugène Arvengas)*

Comptes rendus des réunions mensuelles

SEANCE DU MERCREDI 4 FEVRIER 2004

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 100. Excusés : 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. J. Loustau élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

NECROLOGIE

- Bernard de Sagey
- Pierre Dollé
- Jean Bonhomme de Montaigut

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Collectif, 2003 : *Monuments en Touraine*, Congrès archéologique de France, Touraine 1997, Paris, Société française d'archéologie
- Collectif, 2003 : *Terre et ciel. La sculpture en terre cuite du Maine. XVI^e et XVII^e siècles*, Cahiers du patrimoine, n° 66, Paris, Editions du patrimoine
- Noualhat (Alain), 2003 : *Le mauvais sang*, Maisons-Alfort, Service historique de la Gendarmerie nationale (don de l'auteur)

Entrées de documents et de tirés-à-part

- Geninet (Josée), 1993 : Cyrano entre la vérité et la légende, *Généalogie valdoisienne*, n° 20, p. 7-13, photocopie du tiré-à-part (don de l'auteur)
- Virecoulon (Jean), s.d. : *Ligueux, des origines à la fin du XVIII^e siècle*, photocopie de la plaquette (don de Mme de Chauliac)
- *Valojoux. Val info*, Bulletin municipal, 1990 et 1991, n° 9 et 10 (don de Jean Décalogne)
- *Valojoux-Village*, Bulletin municipal de Valojoux, 1996 à 2002, n° 3 à 7, 9, 12 à 14, 16 et 17, 19 et 20, 22 (don de Jean Décalogne)
- Direction départementale de l'Agriculture de la Dordogne, s.d. : *Etude paysagère préalable au remembrement des communes de Sergeac et Valojoux (Dordogne)*, tapuscrit (don de Jean Décalogne)
- Documents divers, photocopies et extraits de journaux concernant la Dordogne, en particulier le fac-similé de Lascaux (don de Jean Décalogne)
- *Spéleo-Dordogne*, 2002, n° 161 à 164
- *Spéleo-Dordogne*, 2003, n° 165
- Clergerie (Yvonne), s.d. : *Notice autobiographique et œuvres du sculpteur*, brochure (don de l'auteur), avec un article sur l'artiste dans *L'Univers des Arts*, 2004, n° 85.

REVUE DE PRESSE

- *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, 2004, n° 5 (don de Sophie Miquel), avec une notice sur M.A.G. de Dives, correspondant du catalogue des plantes de la Dordogne au XIX^e siècle.

COMMUNICATIONS

Le président déclare ouverte l'assemblée générale ordinaire. La séance commence par la lecture du rapport moral par Brigitte Delluc, secrétaire générale, qui est accepté. Elle se poursuit par la lecture du rapport financier par Michel Bernard, trésorier, et par celle du rapport des commissaires aux comptes par M. Brenac. B. Delluc se réjouit du bon équilibre de notre budget mais, en l'absence de subventions nouvelles, demande les solutions envisagées pour assurer son équilibre. M. Bernard pense qu'il faut garder en mémoire le fait qu'éventuellement il sera fait appel aux sociétaires par une augmentation de la cotisation et de l'abonnement. Le rapport financier est accepté.

Le président donne ensuite des nouvelles de la vie de notre société. Il félicite Brigitte et Gilles Delluc pour leur conférence sur *Lascaux retrouvé*, le 14 janvier dernier, à notre siège, dans le cadre de nos soirées bimestrielles, devant une assistance très nombreuse. Il indique que Marie-Pierre Mazeau-Janot, notre directrice des publications, prépare, pour la prochaine livraison du *Bulletin*, une mise à jour de la liste de nos membres (décès récents, erreurs relevées dans la liste fournie en annexe de la 4^e livraison de 2003, nouveaux membres). Les dates de nos sorties annuelles sont fixées : le 3 juillet (toute la journée) en Bergeracois ; le 25 septembre (après-midi) en Ribéracois. Il annonce que, suivant la suggestion de Gilles Delluc, le conseil d'administration a décidé la préparation d'un volume en hommage à Jacques Lagrange, pour son dévouement durant vingt ans à la rédaction de notre *Bulletin*.

B. et G. Delluc feront le 6 février à Paris, au Musée de l'Homme, une communication sur « Cro-Magnon, imaginaire et images » dans le cadre du séminaire « Représentations préhistoriques » dirigé par le Pr Denis Vialou ; le 13 février à Chancelade une conférence sur « Os et articulations dans la Préhistoire » pour un groupe de recherche de médecins spécialistes.

Le château d'Escoire est en train d'être aménagé en un hôtel luxueux, qui ouvrira à Pâques. Guy Penaud raconte que les nouveaux propriétaires, lorsqu'ils ont appris l'histoire du triple crime, en ont immédiatement tiré parti pour leur publicité.

M. Eckert, ancien président de l'association de recherche du Pays de La Force (ARAH), rappelle tout d'abord que l'association, à l'initiative de Philippe Jayle, s'est d'abord consacrée à l'étude du pavillon d'entrée du château de La Force. Elle s'est ensuite intéressée aux croix de carrefour. L'inventaire réalisé par vingt-cinq de ses membres vient d'être édité sous forme d'une plaquette. Sur le territoire de La Force, il n'y a pas ou presque pas de croix antérieure au XIX^e siècle. De nombreuses croix en bois ont des branches terminées par des cœurs. Plusieurs croix métalliques portent les instruments de la Passion. De nombreux socles portent des cornes d'autel, symbole d'un lieu d'asile. L'association avait envisagé de faire l'inventaire des tombes isolées (le plus souvent protestantes), mais elle se heurte à une difficulté, celle des autorisations nécessaires.

Le Dr Jean-Noël Biraben nous présente ensuite un essai d'estimation du nombre des hommes préhistoriques. Il appuie sa démonstration sur différents types de paramètres : la biomasse, la dispersion des gisements, des outils, des maisons, des villages, les études ethnographiques. Il fait circuler des courbes.

Brigitte Delluc indique que la question l'intéresse mais que les chiffres fournis par le Dr Biraben lui paraissent difficiles à confirmer. Par exemple, depuis Denis Peyrony qui est cité en référence, le nombre des gisements connus s'est considérablement accru du fait des travaux routiers et urbains, et du fait des fouilles méthodiques, en particulier durant les dernières décennies. Schématiquement, pour la Dordogne, le nombre de points sur la carte a plus que doublé et la répartition topographique s'est modifiée. Les calculs lui paraissent s'appuyer sur beaucoup d'hypothèses.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de février 2004

- M. Soumouliac Michel, 1, impasse des Chênes, 24130 La Force, présenté par M. J. Eckert et le P. J. Marty ;
- Mlle Izarié Audrey, 13, rue Mazagran, 33000 Bordeaux, présentée par M. G. Delluc et Mme B. Delluc ;
- M. Seloudre Jean-Paul, 3, rue du Général-Clergerie, 24000 Périgueux, présenté par M. D. Audrerie et M. J.-L. Giraudel ;
- Mme Cherrier Anne-Marie, 5, rue Emile-Combes, 24000 Périgueux, présentée par le P. P. Pommarède et Mme J. Bernard ;
- Mme Chabry Marie-Noëlle, La Bûche, 24420 Sorges, présentée par Mme S. Bridoux-Pradeau et M. S. Pommier ;
- Mme Lapouge Régine, Leyparre, 24310 Sencenac-Puy-de-Fourches (réinscription) ;
- Mme Mathieu Brigitte, 35, bd Albert-Claveille, 24000 Périgueux, présentée par M. C. Turri et Mme C. Turri ;
- M. Girardeau Charles, 23, rue Roger-Allo, 33000 Bordeaux, présenté par M. P. Ortega et M. J. Mezurat ;
- M. Ribeyrol Claude, 107, rue de Reuilly, 75012 Paris, présenté par M. A. Mazeau et le P. P. Pommarède.

SEANCE DU MERCREDI 3 MARS 2004

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 98. Excusés : 6.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Olivier Krafft, élu président des écrivains du VII^e arrondissement de Paris
- M. Genséric Beydon, qui a reçu le prix des jeunes poètes au concours de défense et illustration de la langue française.

NECROLOGIE

- Frantz Guat

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Larrivière (Jean-Paul), 2004 : *Les Gardes d'honneur de la Dordogne sous le Premier Empire (1805-1814)*, Périgueux, éditions Libro Liber (2 exemplaires, dont un donné par l'éditeur) : répertoire des 106 jeunes Périgourduins engagés en 1813, sous les ordres du comte de Ségur ; répertoire des 500 notables les plus imposés pour aider aux frais de la levée de 1813
- Martin (Georges), 1995 : *Histoire et généalogie des maisons de Gontaut Biron et d'Hautefort*, chez l'auteur (7, rue Jacques-Monod, 69007 Lyon)
- Pradier (abbé), s.d. (environ 1903) : *Le Capitaine Malafaye d'après sa correspondance*, Brantôme, chez l'auteur
- Maureau (Michel), 2004 : *Pont Lasveyras, un drame de la Résistance en Dordogne-Nord*, Périgueux, éditions Fanlac
- Cauna (Jacques de), 1999 : *L'Eldorado des Aquitains. Gascons, Basques et Béarnais aux Iles d'Amérique (XVII^e - XVIII^e siècles)*, Biarritz, Atlantica
- Grandmaison (Françoise et Henri de), 2003 : *Les plus beaux Châteaux du Sud-Ouest*, Bordeaux, éditions Sud Ouest
- Reviriego (Bernard), 2003 : *Les Juifs en Dordogne (1939-1944)*, Périgueux, Archives départementales de la Dordogne – éditions Fanlac
- Gaborit (Michelle), 2002 : *Des Histoires et des couleurs. Peintures murales médiévales en Aquitaine*, éditions Confluences
- Roussel (Claude-Youenn), 2002 : *La Mainmise des Bretons sur le Limousin-Périgord (1274-1522)*, Guénégaud
- Tosello (Gilles), 2003 : *Pierres gravées du Périgord magdalénien. Art, symboles, territoires*, XXXVI^e supplément à *Gallia Préhistoire*, Paris, CNRS éditions

- Audrerie (Dominique) (sous la direction de), avec la collaboration de D. Audrerie, A.-M. Cocula, B. et G. Delluc, G. Fayolle, M. Genty, J. Lagrange, B. Lesfargues, 2003 : *Tout le Périgord*, Bordeaux, éditions Sud Ouest (don de l'éditeur)
- Marcouly (Jeanne), 2003 : *François Rossignol, instituteur*, Cahors, Publi-Fusion (don de l'auteur)
- Boussuges (Jean), 2001 : *Dall'omo et Ken B*, Périgueux, S.P.H. / Jean Boussuges (don de Jacques Lagrange)
- Gueydon de Dives (Suzanne), 2003 : *Un Humanisme à la française*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'auteur et de l'éditeur)
- Vauchez (André) et Caby (Cécile) (sous la dir. de), 2003 : *L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Age*, Belgique, Brepols.

Entrées de documents, tirés-à-part

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2004 : Liste des publications récentes depuis 1999, concernant la préhistoire et le Périgord, tapuscrit
- Illisible (Ingénieur en chef), *Itinéraire des routes départementales de la Dordogne*, état au 31 décembre 1860, Périgueux, Dupont, 2 feuilles (74 cm x 54 cm) en tirage multigraphié, avec les linéaires de 20 routes (don de J.-M. Brenac)
- *En chemin vers l'an 1000, les fouilles préventives sur la rocade de Sainte-Foy-la-Grande et Pineuilh*, brochure d'une exposition à Sainte-Foy-la-Grande, 6 décembre 2003-13 février 2004, avec un dépliant *Mémoire de pierres* (don de J.-M. Brenac)
- Berthier (Marcel), 2004 : *La Restauration de l'église Saint-Nicolas et les aménagements récents du centre-bourg de Trémolat*, tapuscrit (don de l'auteur)
- Bousquet (Jean-René), s.d. : *Le Périgord agricole*, index alphabétique des articles, des auteurs et index par ordre chronologique de parution (1949-1964), tapuscrit (don de l'auteur)
- *Clin d'œil sur Saint-Jory-Lasbloux*, bulletin municipal n° 9, 2003 (don de la mairie de Saint-Jory)
- *Vivre à Epone*, bulletin municipal, n° 39, 1982 : le fac-similé de Lascaux à Montignac ; anciennes halles, photographie signé Agra.

REVUE DE PRESSE

- *Archives en Limousin*, 2003, n° 22, avec les références aux plans de deux communes : Firbeix (1772) et Saint-Pardoux-la-Rivière (1771)

- *Meules à grains*, actes du colloque international de La Ferté-sous-Jouarre 2002, 2003, Paris, éditions des Sciences de l'Homme : les meulières de la plaine de Born à Domme (XVIII^e-XIX^e siècles)
- *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 2004, n° 619 : Le château de L'Herm et les Calvimont
- *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 101, n° 1, 2004 : Centenaire de la SPF, programme des manifestations
- *La Dordogne libre et Sud Ouest*, janvier - février 2004 : travail de B. et G. Delluc sur l'origine du nom « Bergerac » dans le patronyme de Cyrano de Bergerac ; changements de propriétaire pour l'hôtel de Saint-Astier et le logis Saint-Front à Périgueux et pour le château d'Escoire ; consolidation du rocher de l'Arsault ; nouvelle restauration du tableau de Chancelade, *le Christ aux outrages* ; chantier de consolidation du Château Barrière à Périgueux ; mairie de Bergerac depuis 100 ans dans l'ancien couvent des Dames de la Foi, devenu ensuite hôpital.

COMMUNICATIONS

Le conseil d'administration a décidé d'offrir à Jacques Lagrange, en hommage à son travail pour notre *Bulletin*, un numéro spécial de *Mélanges* et fait appel à nos collègues pour rédiger des articles (à remettre avant le 15 septembre).

A la suite de la lecture du compte rendu de la précédente réunion, M. Védrenne indique qu'il possède une carte postale présentant une reconstitution de l'ensemble du château de la Force. Selon Pierre Pommarède, c'est un des éléments d'une collection de 12 cartes postales consacrées à ce site. Notre iconothèque conserve deux remarquables reconstitutions du château de la Force, l'une de l'ensemble et l'autre du Pavillon des Recettes, par E. Counord. Il s'agit de deux tirages en bleu destinés à empêcher la reproduction. Il y a une quinzaine d'années, pour illustrer l'article de J.-M. Jayle sur ce sujet, Gilles Delluc avait effectué un décalque du plan d'ensemble et réussi un cliché au filtre rouge du plan de la façade du Pavillon des Recettes (*Le Périgord Révolutionnaire*, édition de la S.H.A.P., 1989, p. 640 et 642).

M. Christian Monceyron annonce la création d'une association culturelle à Vieux-Mareuil qui s'intéresse au petit patrimoine de la commune. C'est l'occasion de saluer toutes ces associations qui, au niveau communal ou cantonal, s'efforcent de dresser l'inventaire et d'œuvrer à la conservation de leur petit patrimoine.

Le trésorier remercie les nombreuses personnes ayant envoyé leur cotisation mais reste inquiet devant les colonnes restant vacantes. Les excursions du 3 juillet en Bergeracois et du 25 septembre en Verteillacois se préparent activement. Le président présente la copie du diplôme du Dr Lacrousille, un des membres fondateurs de notre compagnie en 1874.

Le mercredi 11 mars, à 18 h 30, dans le cadre de nos conférences bimestrielles, Guy Penaud parlera des crimes de la division Brehmer en Dordogne.

Le prochain congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest aura lieu à Bordeaux les 5 et 6 juin, sur le thème « Entre textes et images ». Toutes les personnes intéressées peuvent s'inscrire. Les propositions de communications sont reçues jusqu'au 15 mars. En 2005, le congrès se tiendra le 15 juin à Blaye sur le thème « Les Sociétés militaires en Aquitaine ».

Le 25 mars, à Chancelade, Mgr Briquet parlera de « l'affaire Galilée ».

Gilles et Brigitte Delluc, ensemble ou séparés pour cause d'obligations simultanées, ont fait ou feront deux conférences au cours du mois de mars : le 2 mars, au château de Castries près de Montpellier, sur « l'Art paléolithique des origines aux grands sanctuaires de Dordogne » ; le 16 mars, pour l'université du Temps libre de Périgueux, sur « Louis Delluc, l'éveilleur du cinéma français ».

Toutes les personnes intéressées par les origines de l'Homme sont invitées à assister au « Grand oral du Pr Henry de Lumley » pour les élèves de Sciences Po de Bordeaux dans le gouffre de Proumeyssac, le jeudi 4 mars. A Paris, l'exposition « Au temps des mammoths », organisée par le Muséum national d'Histoire naturelle (en particulier par le Pr Denis Vialou, avec la collaboration de Brigitte et Gilles Delluc pour les photographies de mammoths peints ou gravés sur les parois des grottes périgordines et de Jean Plassard pour les photographies des mammoths de la grotte de Rouffignac) sera inaugurée dans la Grande Galerie de l'Evolution, le 16 mars.

Mme Farthouat-Dufraisse nous informe que la belle église de Fontroubade (Lussas-et-Nontronneau), déjà mutilée, s'est écroulée en partie le 25 décembre 2003. P. Pommarède lui avait consacré une notice dans *Le Périgord des églises oubliées*. La cloche n'a pas été abîmée. Elle est conservée avec soin sur place.

Le président évoque les anniversaires qui seront fêtés les 23 et 24 avril par l'Amicale du 5^e Dragons et du 5^e et 9^e Chasseurs : 50^e anniversaire de l'arrivée à Périgueux du 5^e Dragons en 1954, le 40^e anniversaire de la création du 5^e Chasseurs à Périgueux en 1964 (le

9^e Chasseurs, son régiment dérivé, date de 1966), le 10^e anniversaire de la dissolution et du départ de ces deux unités en 1994. Le bulletin de l'Amicale en publie des souvenirs : on y reconnaît le colonel de Castellane.

M. Décalogne, arrière-petit-fils d'un déporté à l'Île des Pins, nous envoie la liste des condamnés à la déportation en 1871 par la Commune (d'après l'ouvrage de Roger Perennès, déporté et forçat de la commune de Belleville à Nouméa) : ils étaient 16 originaires de la Dordogne ; 2 moururent à l'hôpital maritime de Rochefort et au lazaret de Tréberon ; le dernier, mort en mer lors du 5^e convoi, a été immergé.

Pierre Labrousse nous envoie la photographie d'un panneau placé devant l'immeuble situé 28, rue de Condé à Paris, où vécurent Rachilde et Alfred Valette. P. Pommarède souligne que le texte de cette « sucette », présentant Rachilde comme une « rescapée de fiançailles prématurées et de deux ans de couvent », relève de la fantaisie.

Un de nos membres demande d'où vient l'expression *vieux comme Louis Padelle*. Une personne pense que *padelle* signifie *la vieille poêle* ; pour M. Bousquet, c'est une déformation de *Louis Pradelle* qui vécut centenaire.

M. Védrenne a lu dans un livre de Jean Laille, *Chroniques ferroviaires* (Ed. Loubatières, 2003), que Bernadette Soubirous avait fait étape à Périgueux au cours de son deuxième et dernier voyage en train, de Lourdes à Nevers, pendant la nuit du 6 au 7 juillet 1866. P. Pommarède rappelle qu'une plaque apposée sur la maison de la Miséricorde, rue du Plantier, tout près du siège de notre compagnie, évoque ce fait.

M. Brulant demande si la rue Saint-Simon porte ce nom en hommage au philosophe (1760-1825), dont on sait l'influence en Périgord, ou en reconnaissance envers le duc de Saint-Simon, qui dégrava le budget de la ville de Périgueux. La réponse de P. Pommarède et de Guy Penaud est claire : c'est en souvenir du duc. A ce sujet, le président a retrouvé un article de M. Hermann en 1865 dans *Le Périgord* et la mention d'une intervention de notre compagnie en 1889 auprès du conseil municipal de Périgueux. D'après le cahier des délibérations, la décision de débaptiser l'ancienne rue des Vieux-Augustins pour lui donner le nom de Saint-Simon, en souvenir du duc, date du 22 février 1890 : c'est dire le poids des interventions de notre compagnie à cette époque-là.

Mme Przydryga nous informe que la colonne gallo-romaine de l'église de La Douze a été restaurée, ainsi que les trois tableaux, dont celui de l'archevêque de Narbonne.

Répondant à une question, Michel Bernard nous informe que le nom de la commune où il réside s'écrit : *Jaure* sans « s ». C'est la forme ancienne du nom qui a été retenue par la commission de nomenclature des communes.

M. Gondran nous parle ensuite de l'église de Bonnes, anciennement dans la province du Périgord, aujourd'hui dans le département de la Charente, à 500 mètres de la limite du département, dans la vallée de la Dronne, près d'un gué. Cet édifice est en cours de restauration sous sa direction. C'est une église de style gothique à chevet plat, de plan rectangulaire, surmontée d'un clocher de plan carré implanté en diagonale sur l'extrémité de la nef, avec un escalier bâti dans l'angle du clocher et de la nef et un magnifique portail Renaissance. Le récit d'une visite épiscopale de la fin du XVII^e siècle a fourni de précieuses indications sur la voûte : elle était faite de planches peintes. Un placage de plâtre la recouvre : il sera méticuleusement enlevé pour essayer de retrouver le décor peint.

Corinne Marache a soutenu, le 15 décembre 2003, une thèse d'histoire à Bordeaux III, sur « Les Métamorphoses du monde rural en Périgord. L'exemple de la Double et de ses confins, des années 1830 aux années 1930 ». Elle a travaillé sur de nombreux fonds d'archives, en particulier sur les Archives départementales et diocésaines. Le choix de son sujet s'explique parce qu'elle est originaire de Saint-Michel-de-Double. Elle nous présente les résultats de son travail : « Entre les années 1830 et la Seconde Guerre mondiale, le monde rural connaît des transformations multiples, aussi bien dans les campagnes dynamiques que dans celles plus défavorisées qui nous intéressent ici. Loin de surestimer le changement, il s'agit de le définir, de l'observer sous tous ses aspects, d'en comprendre les mécanismes et les modalités, d'en mesurer les limites. L'étude, volontairement localisée, permet une approche globale des métamorphoses sur un siècle (années 1830-années 1930), sans enfermement thématique. Elle révèle ainsi les corrélations entre les diverses formes de mutations et de modernisations des campagnes et rend possible une analyse précise des facteurs structurels, mais aussi et surtout des acteurs politiques, économiques et sociaux, qui en sont à l'origine. Les cantons choisis, de Montpon et Mussidan, s'étendent sur la forêt de la Double et la vallée de l'Isle qui la longe. Le constat des transformations économiques constitue un préalable à l'observation des conditions et des agents qui les ont initiés, comme à celle des évolutions sociales qui les ont accompagnées. A la mesure d'une contrée a priori relativement désavantagée, quelles sont les métamorphoses observées en un siècle ? Quelles perceptions

en eurent ceux qui les vécurent au quotidien ? Enfin, si elle porte sur un espace assez restreint, cette étude est l'occasion de ré-interroger le rural, d'une part en étudiant ses métamorphoses dans leur globalité et leur interdépendance, d'autre part en s'intéressant à une région dont on a plus souvent souligné l'immobilisme que le changement. » (texte de l'intervenant).

Quel fut le rôle d'Oscar Bardy de Fourtou ? Quelle comparaison peut-on faire entre Double et Sologne ? Jean-Jacques Gillot évoque aussi Henri Piller, un suisse qui vivait à Echourgnac, volontaire des Brigades internationales.

Corinne Marache répond d'abord à la deuxième question : l'assainissement de la Double eut lieu bien plus tard que celui de la Sologne, mais ce dernier lui a servi d'exemple. Une comparaison plus importante peut être faite avec la Dombes. Le ministre Bardy de Fourtou était président du comice agricole et il a été partie prenante de toute l'évolution de la Double, mais plus indirectement que le Dr Piotay. On peut évoquer aussi les deux prêtres qui ont fait partie du comice agricole et tenté d'introduire de nouvelles cultures dans leurs presbytères pour donner l'exemple. Enfin, Corinne Marache indique qu'il y a eu épisodiquement une brigade de gendarmerie à Echourgnac : la première, faite de cinq gendarmes, a été décimée par le paludisme, ce qui a conduit à son repli momentané sur Saint-Aulaye aux environs de 1880. Elle a été supprimée définitivement en 1945.

Guy Penaud demande si on parle patois ou occitan dans la Double. Pour Corinne Marache, la limite passe le long de la Double et, dans la Double, la langue parlée est l'occitan.

L'Isle a été considérée comme une rivière navigable jusqu'en 1950, date de son déclassement : en 1942, il y avait encore deux couraux à naviguer.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de mars 2004

- Mme Cramier Thérèse, Castel-Fadèze, 19, av. Jean-Jaurès, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentée par M. A. Cramier et M. G. Bojanic ;
- Mme Fabre Micheline, La Plaine, 24640 Cubjac, présentée par Mme J. Faure et Mme S. Lebon ;
- M. Astanière Claude, 9, rue Henri-Farman, 24660 Coulounieix-Chamiers, présenté par Mme B. Delluc et M. G. Delluc ;
- M. Charenton Michel, Rouffiac, 24640 Le Change, présenté par Mme A. Marquet et M. M. Marquet ;

- M. Bonneville Alain de, La Vassaldie, 24320 Gout-Rossignol, présenté par M. A. Ribadeau Dumas et M. H. de Castellane ;
- M. Mme Cournil Philippe, 59, rue Sainte-Claire, 24000 Périgueux, présentés par Mme C. Hortala et M. J. Rabot ;
- M. Mme Guillemain Jacques et Geneviève, 17, allées de Tourny, 24000 Périgueux, présentés par Mme M.-A. Brachet et le P. P. Pommarède ;
- M. Pinalie Alain, 7, impasse Reverdit, 79100 Thouars, présenté par le P. P. Pommarède et M. M. Bernard ;
- Mme Pralon Jeannine, 48, rue Victor-Basch, 24000 Périgueux, présentée par M. A. Ribadeau Dumas et M. L. Duclaud ;
- M. Gouny Jean et Mme Bonnefond Huguette, Les Gros Arbres, 24400 Saint-Louis-en-l'Isle, présentés par le P. G. Naulin et M. A. Darcos ;
- Mlle Duverneuil Elsa, 39, rue Talleyrand-Périgord, 24000 Périgueux, présentée par Mme S. Bridoux-Pradeau et M. S. Pommier ;
- M. Macary Michel, Le Bourg, 24380 Saint-Paul-de-Serre, présenté par M. J.-P. Boissavit et M. M. Bernard ;
- M. Monceyron Christian, rue Paul-Brégeat, 24340 Vieux-Mareuil, présenté par le P. P. Pommarède et M. A. Ribadeau Dumas.

SEANCE DU MERCREDI 7 AVRIL 2004

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 95. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Nicolas Noël, pour sa maîtrise en histoire
- M. Jean Rousset, pour son centième anniversaire.

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Penaud (Guy), 2004 : *Les Crimes de la division Brehmer*, Périgueux, éditions La Lauze (don de l'auteur)
- Bost (J.-P.), Didierjean (F.), Maurin (L.), Roddaz (J.-M.) (sous la dir. de), 2004 : *Guide archéologique de l'Aquitaine*, Bordeaux, Fédération Aquitania, éditions Ausonius (don de l'éditeur)
- Le Nail (Jean-François), 2003 : Introduction à la réédition à l'identique d'une « Notice sur quelques monuments du Bigorre » par Charles Desmoulins (1844) et d'une « Notice sur trois églises du Lavedan, Lau, Luz et Saint-Savin » par le vicomte de Gourgues (1844), in : *Sites et monuments de la Bigorre en 1842*, Pau, Association

Guillaume Mauran (don de l'auteur en reconnaissance « du meilleur et du plus efficace accueil reçu à notre bibliothèque »), où il est fait mention de La Mothe-Saint-Front, du « tumulus » de Fossemagne, du lieu-dit les Guillonnets à Saint-Agne

- Vimard (Didier), 2004 : *En Périgord avant la télé*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur).

Entrées de documents, tirés-à-part

- Marache (Corinne), 2003 : *Les Métamorphoses du rural en Périgord. L'exemple de la Double et de ses confins des années 1830 aux années 1930*, thèse de doctorat d'histoire, Bordeaux III, 2 tomes + annexes (don de l'auteur).

REVUE DE PRESSE

- *Bull. de la Soc. d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir*, 2004, 1^{er} trimestre : chapelle de Coulonges à Montignac ; Gabriel Tarde

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, 2004, n° 72 : révolte dans l'église de La Douze en 1703 ; notice sur Vergt

- *Taillefer*, 2004, n° 15 : château de Barrière à Villamblard ; tour d'Issac ; forges de la Crempse ; Henri Wlgrin de Taillefer

- *Pont-sur-l'Isle*, 2004, n° 142 : cartes postales de La Glaneuse (écoles et excursions) datées de 1928.

COMMUNICATIONS

Plusieurs personnes lui ayant demandé l'origine des deux sarcophages conservés dans la cour de l'hôtel de notre société, le président rappelle qu'ils ont été mis en dépôt par la mairie : ils proviennent de l'ancien parc de la chapelle des Ursulines, appelé à l'époque parc Aristide-Briand, et ont été découverts en octobre 1957, près d'un grand cèdre, au cours des travaux de transformation du quartier Sainte-Ursule (*B.S.H.A.P.*, 1957, p. 194).

Les travaux dans la bibliothèque se poursuivent activement : depuis le début de l'année, nos bibliothécaires et documentalistes s'affairent à ranger et à présenter le fonds Périgord.

Le président a écouté avec intérêt une conférence de Mme Paulette Delteil sur le tableau conservé dans l'église de Montignac, qui représente la mort de saint Bruno : une remarquable enquête qui l'a menée en Espagne.

Il présente la photographie grand format d'un beau document découvert tout à fait fortuitement par le Dr Jaubert : il s'agit d'une

bulle du pape Paul V (1605-1621) adressée à François de Chabans, abbé de l'église Saint-Sauveur d'Aubeterre. Ce document, daté de 1617, enregistré à Périgueux le 7 juillet 1618, servait à caler un meuble. M. Louis Grillon s'est attaché à le déchiffrer. Son travail sera publié dans notre *Bulletin*.

Le président donne quelques nouvelles tristes. « On vient de nous signaler le vol d'un grand tableau dans l'église de Sainte-Marie-de-Chignac. Cette toile, en mauvais état, représente le pouvoir des clefs. Elle avait été offerte par l'empereur Napoléon III. On a également volé les éléments du tabernacle de l'église de Coutures ». Heureusement Pierre Pommarède venait de les photographier.

Guy Penaud nous communique la liste des monuments classés ou inscrits parmi les monuments historiques en 2003 (*J.O.* du 6 avril 2004). Les édifices classés sont : l'église de Preyssac-d'Agonac ; l'abbaye de Saint-Jean-de-Côle ; l'église de Sainte-Marie-de-Chignac. Les édifices inscrits sont : le château de Matecoulon à Montpeyroux ; l'ancien hôtel de Lestrade, 1, rue de la Sagesse à Périgueux ; le château du Repaire à Saint-Aubin-de-Nabirat ; le château de la Poujade à Urval.

Sébastien Pommier nous présente ensuite le site Internet de notre compagnie et explique les rubriques d'information fournies par ce moyen : programmes des réunions, programme des sorties, liste des livres en vente, les Petites nouvelles. L'adresse du site est : www.shap.asso.fr A ce site est associée une adresse de courriel : contact@shap.asso.fr que l'on peut utiliser pour correspondre avec notre compagnie.

Pour le moment, *La Mémoire du Périgord* reste uniquement disponible en tirage papier. Le Conseil d'administration réfléchit aux conditions nécessaires pour la rendre disponible sur le site et la compléter avec les vingt années manquantes.

Alain Ribadeau Dumas présente une ébauche du programme de l'excursion du 3 juillet 2004 : château de Montastruc, la Gaubertie, fouilles de la déviation est de Bergerac présentées par Mme Bourguignon, responsable des fouilles. Le repas sera pris à Saint-Laurent-des-Vignes.

Brigitte et Gilles Delluc continuent à faire des conférences : le 3 avril à Biarritz sur « Os et articulations dans la préhistoire » et le 27 avril à Villeneuve-sur-Lot pour l'université du Temps libre sur « La Vie des Hommes de la préhistoire ».

Le Dr Alain Blondin parle ensuite du Petit Saint-Pardoux ou Saint-Pardoux-de-Feix, près de Brantôme. Il s'agit d'une ancienne église, vendue comme bien national à la Révolution et utilisée comme

carrière de pierres. Les restes sont partagés entre plusieurs propriétaires. Le vestige le plus spectaculaire est le clocher carré coiffant une belle coupole du XII^e siècle et des éléments de fresque Renaissance.

« Poursuivant son étude sur les vitraux des églises, Pierre Pommarède a trouvé dans la basilique de Verdélais (Gironde), trois vitraux qui intéressent le Périgord : l'un représente un capitaine de navire appelé Barthélemy (de) Tortel et son vaisseau *l'Hirondelle* (1702) ; l'autre une jeune fille nommée Marguerite Dumas, du diocèse de Périgueux ; le dernier représente le comte de Ribérac, François III d'Aydie, et sa jeune épouse, Anne de Raymond, présentant à la Madone leur fils Joseph Henri Odet (1638-1723). A quoi il faut ajouter une plaque ex-voto pour la guérison du bienheureux Joseph Chaminade (vers 1761-1850), après un accident survenu lorsque le fondateur de la congrégation des marianistes était élève au collège de Mussidan (vers 1773) » (résumé de l'intervenant). En outre, P. Pommarède rappelle que, dans le cimetière, se trouve, non loin de la tombe du peintre Toulouse-Lautrec, dans la chapelle de l'Agonie, une mise au tombeau, copie de celle de Biron, œuvre des ateliers Virebent de Toulouse. La communication est illustrée par les photographies du Dr Jacques Brachet.

Brigitte Delluc et Gilles Delluc fournissent quelques informations complémentaires pour expliquer l'intérêt de cette copie (Delluc, 1990 : *B.S.H.A.P.*, 127, p. 161-163 ; Delluc, 2001 : *Léo Drouyn en Dordogne (1846-1851)*, p. 219). Deux sculptures célèbres du château de Biron (la Mise au tombeau et la *Pietà*) ont été vendues en 1907 au milliardaire John Pierpont-Morgan. Elles sont aujourd'hui présentées dans la salle du Trésor médiéval du *Metropolitan Museum* de New York (et non aux *Cloisters*, comme on le dit souvent). Chose étonnante, ces sculptures étaient classées parmi les Monuments historiques et elles ont été déclassées pour pouvoir être vendues. Plusieurs copies ont été faites par l'entreprise des frères Auguste et François Virebent, de Launaguet, près de Toulouse, suivant un procédé de leur invention. Il ne s'agit pas de moulages sur l'original mais de moulages en céramique d'une copie assez libre faite par un sculpteur (entre autres détails, on peut remarquer que le corps des deux vieillards est plus élancé que sur l'original) : la copie était moulée ; on injectait, par pression, la céramique dans le moule. La copie de Verdélais est complétée par un apport décoratif disposé au-dessus de l'ensemble. Dans la cathédrale de Foix, la sculpture a été mise en peinture. D'autres copies existent dans le Tarn, le Tarn-et-Garonne et l'Hérault.

M. Petot indique que, dans la cathédrale de Bordeaux, il y a une évocation de la remise en place de la Vierge de Verdélais par le cardinal de Sourdis.

P. Pommarède indique que le tympan de l'église de Tocane-Saint-Apre est en céramique. C'est une production des frères Virebent sur un dessin du marquis de Fayolle. On y remarque une Vierge à l'Enfant en céramique colorée.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS d'avril 2004

- M. Aumasson Ludovic, La Gargouille, 36170 Roussines, présenté par M. S. Pommier et Mme S. Bridoux-Pradeau ;
- M. Ricarrère Pascal, 45, rue Lachassaigne, 33000 Bordeaux, présenté par le P. P. Pommarède et M. M. Bernard ;
- M. Dazenière Christian, 10, rue Jules-Ferry, 24110 Saint-Léon-sur-l'Isle, présenté par M. G. Bisson et M. P. Lacueille ;
- M. Rougier Philippe, Barre, 24580 Rouffignac, présenté par Mme J. Favalière et Mme M. Palué ;
- M. Mazouaud Pascal, La Serre, 24310 Valeuil, présenté par M. P. Ortega et le P. P. Pommarède.
- M. Noël Nicolas, 11, rue du 26^e RI, 24600 Ribérac (réinscription) ;
- Mme Dessagnes-Brugne Jacqueline, Le Bourg-Est, 24150 Saint-Capraise-de-Lalinde, présentée par M. F. Le Nail et M. G. Rousset ;
- Mme Alcabez Patricia, villa La Gairaunière, 242, avenue de Gairaut, 06100 Nice, présentée par M. F. Guichard et le P. P. Pommarède ;
- M. Faucher Aurélien, 2, rue Justin-Ninard, 87000 Limoges, présenté par M. J. Lascaud et M. P. Ortega ;
- M. Levet Gilles, La Poste Paris-Auteuil, 46, rue Poussin, 75775 Paris cedex 16, présenté par M. S. Pommier et Mme S. Bridoux-Pradeau ;
- Mme Aguiard-Nicollet Ginette, 11, rue Miss-Holder, 24520 Mouleydier, présentée par Mme O. Chèvre et M. F. Bernier ;
- M. Mme Borie Jean et Janine, 13, impasse des Brandes, 24430 Marsac-sur-l'Isle, présentés par M. B. Schwab et Mme D. Schwab ;
- Mme Zilio-Gauguet Monique, Le Bourg, 24340 Vieux-Mareuil, présentée par M. C. Monceyron et le P. P. Pommarède ;
- M. Terrain Pierre, 6c, avenue Montjovis, 87100 Limoges, présenté par M. C. Monceyron et le P. P. Pommarède ;
- M. Bourrinet Roger, 4, allée Paul-Verlaine, 24750 Champcevinel, présenté par M. G. Penaud et le P. P. Pommarède.

EDITORIAL

Qu'il faille continuer d'écrire et publier sur papier ne fait aucun doute mais il restait à imaginer pour notre Société l'outil qui allie modernisme et passé.

Après le laborieux travail entrepris par Sophie Bridoux-Pradeau notre assistante et Roland Nespoulet alors administrateur pour le transfert de la version papier de la *Mémoire du Périgord*¹ sur informatique, Sébastien Pommier, second assistant et féru de nouvelle technologie crée le site Internet de la S.H.A.P. consultable depuis le 1^{er} mars 2004. Voici une vingtaine d'années que le réseau mondial est accessible, l'occasion pour nous de s'inscrire modestement et inévitablement dans son histoire.

Ainsi, en saisissant comme adresse www.shap.asso.fr vous découvrirez la page d'accueil du site illustré par un dessin de notre collègue Xavier Arsène-Henry *La cour de l'Hôtel de Fayolle*². Ensuite, différentes rubriques s'offrent à vous : un historique de la Société, l'organigramme du conseil d'administration et du bureau, comment devenir membre, les petites nouvelles (rubrique extraite du *Bulletin*), la boutique et le calendrier des activités. Un courriel associé au site vous permet également d'envoyer des messages. Pour cela, il vous suffit de cliquer sur contact@shap.asso.fr.

Les données sont, il va s'en dire, actualisées régulièrement et à n'en pas douter s'enrichiront au fil des mois à l'avenir.

1. Cent dix ans de tables analytiques et d'index.

2. Collection S.H.A.P.

De fait, le conseil d'administration présidé par le chanoine Pierre Pommarède engage résolument notre Compagnie vers une ère nouvelle. Pour être plus précis, il nous faut ajouter que nous n'en sommes qu'aux prémices ! L'outil informatique doit être en ce sens une mémoire du futur.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

Autour des fouilles de la vallée de la Dronne dans la première moitié du XX^e siècle

La Peyzie – Rochereil – La Chèvre

par Anne-Marie CESTAC

Lorsque le père Pommarède m'a demandé de bien vouloir « conter » anecdotes et souvenirs de quelques fouilles de la vallée de la Dronne au début du siècle dernier, je me suis récriée n'étant pas spécialiste de la question, encore moins si j'ose dire pour m'adresser à des lecteurs aussi avertis que ceux de notre *Bulletin*.

Sa proposition m'a cependant intéressée, lorsqu'il a ajouté incitatif et cordial à la fois : « Mais votre grand-père, votre père ont participé aux recherches de Rochereil, vous les retrouverez eux aussi dans ce travail de mémoire »... Et, surtout, il s'agissait de relater la petite histoire.

Alors, je suis partie en « recherches », interpellée, comme on aime à le dire aujourd'hui. Encore fallait-il se donner les moyens de relever le défi.

Comment rendre vivants une époque et l'état d'esprit d'amateurs plus ou moins éclairés, quand on ne sait pas grand chose et qu'on a à peine connu.

ou pas du tout quelquefois, époques et personnages concernés ? Les historiens ont la réponse. Une fois sujet et période choisis, ils rassemblent les documents, les analysent et les comparent pour en tirer sens et synthèse.

Pour moi qui ne suis pas historienne, j'ai cherché dans mes souvenirs, ai laissé émerger acteurs et lieux d'investigation quand cela était possible, et pour les écouter, j'ai donné la parole à ceux qui les avaient aidés parfois ou qui en avaient entendu parler ; enfin à ceux qui voulaient bien jouer le jeu c'est-à-dire jouer avec le temps.

Antony Delugin, un grand-oncle féru de préhistoire

Jouer avec le temps, c'est commencer donc avec Antony Délugin, l'oncle de ma grand-mère paternelle. Né en février 1851 et mort en 1923, ce Périgourdin a fait ses études de pharmacie et est resté longtemps pharmacien à Blois. Toujours fidèle au Périgord, où il habitait une belle maison près de Vanxains, il aimait bien revenir voir ses nièces, cousins, cousines et, comme beaucoup de notables et d'intellectuels de l'époque, s'est très vite intéressé à la préhistoire. Nous avons retrouvé, notamment deux de mes cousines, Marie-Josée Hiver et Françoise Dionnet, quelques documents qui reflètent bien les débuts de ces sociétés historiques en France. Ainsi nous avons une photo du 1^{er} congrès préhistorique de France organisé à Périgueux le 27 septembre 1905 en présence de nombreux messieurs, de plusieurs ecclésiastiques et de quatre dames... Nous sommes loin de la parité ! Puis un « certificat de la société française d'archéologie », fondée à Caen en 1834, a nommé membre de cette compagnie Antony Délugin le 25 mars 1904. Il est prié comme tous ses membres de « seconder de tout son pouvoir les travaux de la société : de faire dans le pays qu'il habite toutes les démarches qu'il croira utiles pour empêcher la dégradation des monuments historiques et pour obtenir la conservation de ceux dont l'existence serait menacée ». Enfin, un article de presse, dont la provenance et la date ne nous sont pas parvenues, l'introduit à « l'académie des inscriptions des Belles Lettres », présenté par Camille Jullian lui-même. Il devient alors membre de la SHAP et on signale qu'il a trouvé une intéressante gravure de représentation féminine à Terme-Pialat (Saint-Avit-Sénieur)... Laissons là Antony... qui a donné le goût de la préhistoire à sa parenté.

Des fouilles familiales

Jouer avec le temps, ce sera maintenant évoquer les trois sites retenus et fouillés entre 1930 et 1947, par mes proches et leurs amis : La Peyzie à

Lisle, Rochereil, près de Grand-Brassac et la grotte de la Chèvre à Bourdeilles. Il ne s'agit certainement pas d'écrire une apologie, mais de rendre compte des intérêts, des motivations et du langage de temps révolus.

Nous retrouverons là le docteur Jude originaire de La Réole et sa famille, mon grand-père Jean Cruveiller, de Lisle, mon père Antoine, mon oncle Jules, mes cousins Rabier et Cruveiller, ma sœur et bien d'autres.

Vous vous approcherez un instant de ceux qui ont « cherché », « gratté », « brouetté », « analysé », ou « supervisé », ceci le plus souvent dans l'enthousiasme et la maladresse des pionniers.

Mlle Simone Jude, la fille du docteur (préhistorien connu du début du XX^e siècle qui a rédigé le mémoire *La grotte de Rochereil* et dirigé les fouilles des années 1930 à 1950 de La Peyzie, Rochereil, et la Chèvre), raconte allègrement, en dépit de ses 84 ans, en ce mois de décembre 2000 dans la maison de sa belle-sœur près de La Réole :

« Mon père avait, depuis les années 1920, un excellent ami, le vétérinaire Queyron. Il allait dans la campagne et sillonnait bien des lieux et des routes, dans l'exercice de son métier. Il s'était amusé à ramasser des silex dont on voyait bien qu'ils avaient été travaillés par la main de l'homme. Il avait constitué ainsi toute une collection. Il s'est souvent entretenu de la question avec mon père et c'est ainsi de bouche à oreille, entre amis, que l'un et l'autre se sont tournés vers la recherche. Il s'agissait d'une véritable passion chez mon père. Il l'avait communiquée à ma mère... à mon frère et moi d'une certaine façon, encore qu'en ces temps les adolescents et grands adolescents suivaient les parents. Il n'était guère question d'exprimer un autre avis. On passait ainsi toutes nos vacances à fouiller.

Je me rappelle qu'en 1926, on a commencé des fouilles à Chancelade. On prospectait dans un couloir étroit et c'est moi qui tirais le chariot... mais on n'a pas trouvé grand chose et on a abandonné. Pourtant depuis la découverte de l'Homme de Chancelade en 1888, ce lieu était porteur de sens. [...]

A la Peyzie à Lisle, nous ne sommes pas restés longtemps non plus. C'était un trou situé sous le parc de la maison, d'un accès difficile, et que de brouettées de terre nous avons remontées, mon frère Raymond, mon père, ma mère et moi-même, mais très vite mon père s'est rendu compte que les couches avaient été mélangées à cause d'importantes infiltrations d'eau. Le travail devenait difficile, sinon impossible et nous avons abandonné les fouilles de la Peyzie. [...]

Vous voyez on était souvent déçus, mais on ne plaignait pas sa peine. Il y avait un grand espace de liberté alors, c'était une aubaine... On ne trouvait pas ici, on allait chercher plus loin. »

Mme Josette Jude, la belle-sœur de Simone, sert le thé dans un service de porcelaine fine et ouvragée. Nous sommes installés à Neuffons dans un salon aux meubles lourds et beaux. Simone, preste et volubile, évoque les souvenirs, sa belle-sœur écoute et glisse parfois une remarque. Les deux dames se font un plaisir de répondre à mes questions tandis que mon mari fait des diapositives à partir des photos qu'elles ont conservées.

Pour Simone donc, comme pour le docteur Jude, la Peyzie ne pouvait révéler de trésor. Je n'avais donc pas grand chose qui émerge concernant ce gisement... Les souvenirs faisant défaut, j'ai donc téléphoné à M. Célerier, correspondant actuel du service d'archéologie d'Aquitaine qui a étudié de 1970 à 1990 la grotte du Pont d'Ambon à Lisle, très proche de La Peyzie. Il était au courant des fouilles effectuées dans les années 1930 à La Peyzie et à Rochereil, mais avait constaté que « la grande richesse en éléments mobiliers et en variété faunique » avait été « malheureusement contrariée par des fouilles anciennes ». Par ailleurs il avait eu l'occasion de rencontrer le petit-fils du propriétaire de La Peyzie. Il lui avait confié que du matériel (outils, éventuellement squelettes) se trouvait dans le grenier de la maison.

On ne peut mieux présenter une réalité brutale (remise en cause des fouilles) par euphémismes.

Les fouilles de Rochereil

La grotte de Rochereil a, elle, donné lieu de la part du docteur Jude et de son équipe à une étude approfondie : documents, mémoire, articles de presse, courrier du propriétaire R. Dethan en témoignent. Rochereil... c'est le sommet, c'est la récompense après les déconvenues.

Laissons parler Mlle Jude :

« 1937, c'est le moment où j'étais le plus occupée dans mes projets professionnels, par mes problèmes de santé aussi, mais je me rappelle la grande joie de papa le 28 novembre 1937 quand il a commencé, au cours d'une fouille dans le niveau moyen, par trouver un os. Votre grand-père, votre père et votre oncle étaient présents ainsi que mes parents et mon frère Raymond – les préhistoriens de renom également, MM. Denis et Elie Peyrony. Plus tard M. et Mme Lacorre, M. Jean Ferrier, Louis Meinier sont venus pour officialiser et dresser le procès verbal avant d'adresser le tout à Toulouse. Il avait fallu avant vérifier s'il s'agissait d'un os humain, puis découper le bloc compact, dans lequel gisait le squelette. Après on gratta la couche qui entourait la sépulture avec de petits crochets très fins que mon père faisait faire. Ils étaient en forme de faucilles, mesuraient entre 25 et 30 centimètres et étaient munis d'une poignée en bois ou

en acier (impossible d'en retrouver la trace dans nos souvenirs préhistoriques rangés dans les armoires). Le long travail de patience commençait alors : gratter la terre qui tombait et la passer au tamis pour récupérer tout indice qui puisse permettre de dater la couche, comme des dents de spermophiles par exemple qui sont toutes petites. Rien n'est à négliger pour pouvoir dater. Ce qu'il y avait d'amusant, c'est qu'à côté de savants doctes et connaisseurs, on entendait : « ne mélangez pas les siècles ! » de la part des novices ou des amateurs... Et mon père en riait tout seul quelques années plus tard. Nous étions donc plusieurs ; 4 ou 5 d'entre nous grattant la couche...

M. Louis Mothes, professeur de dessin au lycée de Saint-Gaudens et ami de mon père, est ensuite venu l'aider. Il n'a pas seulement participé aux fouilles, mais il a fait tous les superbes dessins représentant l'industrie lithique, osseuse, des stations que l'on peut voir dans le mémoire n° 30 sur Rochereil. Il faut imaginer ces chercheurs qui travaillaient longtemps. Le temps passe vite quand on fouille. Tous étaient très inquiets des gens qui pourraient venir abîmer le site. M. Desmoulin, le propriétaire du moulin voisin, surveillait précautionneusement. Pendant les fouilles, on ne parlait pas. On était tellement concentrés, qu'on n'entendait rien. Ça durait toute une journée, on repartait vers 6 heures du soir pour rentrer à la maison, à La Réole. Nous nettoiyions alors les pièces qu'on avait emportées sales et papa les triait, c'est alors que M. Mothes entraînait en action. Maman s'intéressait énormément à ces travaux : « tu crois que c'est du magdalénien ? » - « Non, c'est de l'azilien ».

Elle ne s'occupait pas seulement de la maison, de l'intendance et de la gestion des 5 propriétés que nous avions. Elle tenait table ouverte pour les amis, les aides ou les bénévoles. Il faut dire qu'il y avait beaucoup de personnel avant guerre, quand j'y repense ; le chauffeur pour la voiture de papa, la cuisinière, la lingère, la blanchisseuse et la bonne... On imagine mal cela aujourd'hui.

Raymond et moi, nous étions en pension, lui à Agen et moi à Bordeaux. Je faisais mes études d'infirmière et Raymond est entré à l'institut de Purpan à Toulouse pour devenir ingénieur en agriculture. Mais dès l'arrivée de la belle saison « on entrainait en préhistoire » ! A ce propos, mon frère, qui est taquin, trouve un jour, pendant les fouilles (La Peyzie ou plutôt Rochereil) un os plat d'animal quelconque, bien du XX^e siècle. Il l'enduit soigneusement de terre, le raye, le salit, et dessine un petit bateau dessus, le couvre à nouveau de terre en lissant avec ses doigts et tout à coup crie : « J'ai trouvé un os gravé ! Papa, qu'est-ce que c'est ? » Vite, mon père s'approche de Raymond, regarde la pièce en question : « Tu es un imbécile ! ».

moitié chagrin, moitié rieur. On pouvait tout juste plaisanter avec la préhistoire ! »

On ne plaisantait certes pas. Écoutons le docteur Jude s'exprimer dans son mémoire :

« C'est au cours d'une belle matinée de printemps de l'année 1935 que je fus conduit à la grotte de Rochereil par mon excellent ami le regretté Jean Cruveiller, maire de Lisle... Tout me fut favorable dès le début et aucune difficulté ne surgit... J'obtins toutes les autorisations nécessaires auprès de M. Raymond Dethan, l'aimable propriétaire de la grotte... Les gros et durs travaux de déblaiement furent réalisés par l'aide apportée par M. Cruveiller, ses deux fils Jules et Antoine et par le locataire du moulin voisin, M. Desmoulin, aujourd'hui malheureusement disparu.

Je n'aurais pu, sans doute, mener à bien des fouilles aussi délicates sans l'aide et les conseils de nombreux préhistoriens à qui j'exprime toute ma reconnaissance » (Jude, 1960).

Le docteur Jude s'exprime dans le cadre officiel d'un mémoire, il a soin de n'oublier personne et on comprend que sa tâche de préhistorien est menée avec le même sérieux que sa profession médicale, à laquelle il voue tout le temps de la semaine, payant un remplaçant pour le dimanche.

Simone, évoque un souvenir cocasse :

« Imaginez-vous que M. Passemard, un chercheur suisse, était couvert de puces (rires et stupéfaction de nous tous), et comme mon père était allergique aux piqûres de ces petits animaux, il se reculait.

« Approchez vous docteur ! Regardez ! »... C'était tordant ! »

Mais redonnons la parole au docteur qui a soin de mettre en évidence, d'entrée de jeu, les joies éprouvées et les déceptions aussi.

« Si au cours de ces fouilles, certaines difficultés durent être surmontées, elles furent, par contre, largement compensées par quelques événements heureux. C'est ainsi que je conserve un agréable souvenir des années 1937 et 1939, qui virent la découverte de trois sépultures, dont une magdalénienne et deux aziliennes.

Mais, *in cauda venenum*, j'étais presque parvenu au terme de mes travaux quand survint la guerre, l'invasion, puis l'occupation. Après plusieurs années d'inaction forcée, quand il m'est permis de revenir, je ne trouve plus ni portes ni clôtures, et j'ai bien de la peine à reconnaître mes témoins... Fort heureusement, les fouilleurs clandestins ont négligé de s'attaquer à une importante portion de la couche azilienne, située en dehors de la grotte et à l'Est de l'entrée, que j'avais envisagé de fouiller, mais que je laisse encore comme témoin... »

Voilà ce qui vient apporter un éclairage sur les remarques de M. Célérier, concernant La Peyzie. Il est parti bien du matériel de La Peyzie et de Rochereil, et on ne sait trop où il se trouve, ou on ne veut pas le

savoir... Certains greniers ou autres endroits et collections ne se sont pas remplis ou constitués tout seuls : « Ce serait miraculeux, m'a écrit M. Célérier, que le contenu des greniers n'ait pas été jeté aux ordures. » Cela n'a heureusement pas été toujours le cas. Les miracles existent.

Ma sœur et moi gardons un souvenir de petites filles et quand nous l'évoquons devant nos cousins germains, ils ne voient pas du tout de quoi nous voulons parler, si bien que nous ne savons pas s'il s'agit de fiction ou de réalité... Cependant ma sœur aînée a un souvenir précis.

En 1946 ou 1947, avant sa mort, un jour où on recevait du monde au Fargeix, grand-père avait conduit les invités devant les vitrines où burins, harpons etc. étaient soigneusement rangés par époque et leur avait montré un squelette d'enfant, le clou de la visite, squelette qui a été donné au Musée de l'Homme par la suite. Ma sœur et moi sommes revenues en catimini plus tard... pour voir... mais nous avons été sorties *manu militari* par notre grand-père. Je n'avais parlé à personne de cette scène brusquement surgie de ma mémoire. Elle révèle combien la préhistoire restait un sujet prégnant autour de nous...

Le squelette azilien de Rochereil

Sont nettement typés, caractéristiques d'une époque, d'un moment crucial de l'histoire où se préparait la guerre, ces articles de presse de 1937 et 1938 qui présentent la fameuse découverte préhistorique de « l'Homme de Rochereil ».

Dans l'ordre chronologique, nous prendrons celui de *La Petite Gironde* du 18 décembre 1937.

« En Dordogne, un savant a découvert un squelette vieux peut-être de dix mille ans » annonce le titre en caractères gras d'un article d'une page entière signé Henry Raby. « L'accroche » se veut parlante, elle met en scène la fin tragique de l'homme des cavernes découvert à Rochereil, comme si on assistait à une représentation théâtrale. « Parce qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps et que les êtres semblables à lui qui le suivaient dans sa poursuite de ce qui nourrit, criaient la faim, l'homme sortit de la caverne. Là l'ennemi poussant des cris aigus, le frappa à la poitrine, violemment d'une flèche à pointe de silex, et il tomba pour mourir... »

La suite de l'article situe l'action : « A Grand Brassac dans la Dordogne entre Lisle et Bourdeilles... ». Puis, « Monsieur le docteur Jude qui est un savant modeste eût aimé que nous ne parlions pas de lui ». Malgré sa modestie, le chercheur est présenté dans un souci apologétique. « Nous mesurons ce que de telles études exigent d'intelligence et de désintéressement, de probité et d'amour de la science véritable... » ; les mots sont forts, s'adressent à l'affectivité et à la raison.

Et pour bien officialiser et donner tout son poids à la découverte, il est maintenant fait état des grands préhistoriens et paléontologues au plan national : le professeur Vallois, le comte de Bégouen, l'abbé Breuil, M. Peyrony qui ont authentifié la découverte.

Enfin, il s'agit de n'oublier ni le compagnon de recherches, ni le propriétaire de la grotte : « Depuis 10 mois, le docteur Jude avait entrepris avec le concours de M. Cruveiller, maire de Lisle, des recherches dans une grotte proche de la Dronne dont le propriétaire est monsieur Dethan ».

La position du squelette, précise, vient en dernier rendre plausible et clair le début de l'article (acte I scène I de la mort du héros) dont nous venons d'avoir lecture.

« A 2 mètres 50 de profondeur, dans une couche de terrain que ses observations lui permettent de situer dans la formation azilienne (du Mas d'Azil, en Ariège, correspond à un espace de temps qui doit séparer l'âge de la pierre taillée de la pierre polie)..., le corps après la mort, dut être replié sur lui même, les genoux à la hauteur de la poitrine, la tête penchée sur la main droite. Les dents, curieusement, sont restées dans leur alvéole, sauf les incisives qui ont disparu. Le crâne diffère peu de celui de l'homme moderne, avec des temporaux creusés et des pommettes saillantes, ainsi que les Kalmouks ou les Mongols.

Tout près de la colonne vertébrale, un silex en demi lune est fiché dans la terre, comme si l'homme l'avait porté à cette place dans sa chair... »

Une citation de Boucher de Perthes, véritable chant à l'humanité en marche, offre pour la conclusion de l'article une chute de qualité : « Nous souhaitons avoir toujours plus de connaissance de ces gouffres, ouverts à tout venant, qui ont servi d'asile ou de tombeau à tant d'êtres divers, caravansérail des générations passées. »

On peut parler d'un bel article de fond, emphatique comme on en signait beaucoup alors.

Un autre article de *La Petite Gironde* toujours, mais sans signature et daté du 19 décembre 1937 adopte le langage scientifique et s'attache d'une part à mettre en valeur les qualités du grand universitaire, professeur de préhistoire à Toulouse, le comte de Bégouen, et d'autre part à informer les initiés. Peu de commentaires de la part du journaliste, seules l'accroche et la chute sont de lui, la première rappelant brièvement les articles précédents sur la découverte du docteur Jude : « Nous avons relaté dans les précédentes éditions la découverte du squelette de Grand-Brassac », la seconde incitative, puisqu'elle promet les éclaircissements du professeur Vallois sur l'Homme Azilien : « En un mot, la découverte du docteur Jude est des plus intéressantes et l'étude du savant anthropologue, le docteur Vallois, nous donnera sur l'Homme Azilien des précisions qui nous manquent... »

Le 31 décembre 1937, c'est au tour d'un quotidien national, *La Croix*, de s'exprimer sur « une intéressante découverte, l'Homme préhistorique de

Grand-Brassac, Dordogne ». C'est le titre. L'article, sur une seule colonne est bref, 300 à 350 mots environ. Il met l'accent sur 2 points : le docteur Jude, « savant », « modeste », « laborieux », « minutieux », et la découverte elle-même. Pour ne pas se tromper, le journaliste reprend les principaux termes utilisés dans l'article de *La Petite Gironde*.

« C'est à 2 mètres 50 de profondeur, dans une couche de formation azilienne... ». La conclusion, bilan assez banal, met l'accent sur la contribution apportée à l'étude de la préhistoire... et non point à la connaissance de l'humanité. Il s'agit de la rédaction du journal *La Croix* qui connaît son public et a soin de ne pas le choquer. La préhistoire, c'est une discipline ou plutôt une science qui analyse le contenu des découvertes archéologiques concernant les époques reculées avant 5 000 ans et plus. L'Humanité, c'est le genre humain avec toute la force culturelle, religieuse et émotionnelle attachée à ce terme. L'article est donc une information juste et brève d'un événement capital qui reste dans le cadre d'un domaine précis.

Jean Soula pour sa part dans *La Liberté du Sud-Ouest* du 23 janvier 1938 signe un long article d'une page entière. En titre : « L'Homme de Rochereil ». Cinq intertitres le rythment : l'Homme de Rochereil ; la Question Aryenne ; la Valeur d'une Découverte ; l'art d'une découverte ; Azil et Asile. Quand on parcourt rapidement le texte on est retenu d'abord par le titre. Tiens, il est bon, se dit-on. – C'est bien le lieu Rochereil qui sera retenu pour qualifier celui que l'on nomme l'Homme de Rochereil.

Des cinq intertitres, deux nous interpellent fort... que viennent faire ici la race aryenne ? et le jeu de mots Azil et asile ?

C'est un journaliste périgourdin et non un parisien qui s'exprime et il tient à le souligner ; « l'Homme de Rochereil n'est pas l'Homme de Grand-Brassac, ainsi qu'un journaliste parisien l'a nommé arbitrairement sous prétexte que Rochereil est dans la commune de Grand-Brassac... Il a été transporté à Toulouse après avoir été dûment authentifié. »

Passons au 2^e intertitre : « la question aryenne ». Manifestement le journaliste s'égare... ou plutôt, c'est pour lui l'occasion de jouer encore avec la sémantique. On sait qu'aryen a deux sens selon que l'on parle des peuples de langue et d'origine indo-européennes ou des théories racistes pour définir un type d'homme de « pure race » censé descendre directement sans métissage des aryens. Nous sommes le 23 janvier 1938 et la montée du nazisme et du fascisme sont effectives. La Seconde Guerre mondiale n'est pas loin. Jean Soula n'échappe pas à son époque même quand il parle de préhistoire, ou peut-être, ne veut-il pas y échapper. Quelle est la race de l'homme de Rochereil ? Voilà la question sous-jacente. En effet, voici ce qu'il dit :

« Tout le monde semble d'accord sur un point : 3 races que l'on distingue encore ont habité l'Europe depuis plus de 100 siècles, une race nordique, une race probablement asiatique, et une race dite méditerranéenne.

Dans quelle mesure ces races se sont-elles croisées, confondues, évincées l'une de l'autre ? Tout le problème est là ». Et au passage, Jean Soula signale la théorie que le III^e Reich a rendu officielle à des fins politiques. C'est la théorie qu'ont défendue successivement l'Allemand Amon, le Français Vacher de Lapouge et l'Anglais Houston Chamberlain.

« La qualité suprême de la race aryenne, écrit Vacher de Lapouge, celle qui la caractérise et la place au-dessus des autres, c'est la volonté froide, précise, tenace, au-dessus de tous les obstacles. Par sa volonté inflexible, l'Aryen, est fait pour être le maître. Son humeur s'oppose à celle du paisible brachycéphale, laborieux, souffre-douleur, du dolicho-blond, le brachycéphale, race amie de la servitude, sans cesse à la recherche de maîtres et peu difficile dans son choix... »

« Cette race aryenne, poursuit Jean Soula, aurait été constituée dans le nord de l'Allemagne, il y a quelques 10 000 ans... » Telle serait l'origine officielle du grand type dolychocéphale blond, cher à Hitler.

Rappel d'un moment où la question aryenne agitait bien des esprits... le journaliste se fait le porte-parole des idées du moment, sans prendre vraiment parti.

Le paragraphe intitulé : « la valeur d'une découverte » reprend les théories de l'homme dolichocéphale, brachycéphale ou mésocéphale à propos de l'Homme de Rochereil, qu'il aimerait pouvoir situer dans l'une de ces périodes. Décidément on est loin du sujet, mais près de l'actualité... Il faut d'abord intéresser le lecteur, c'est à dire l'acheteur !

« L'art de la découverte » met en scène le docteur Jude et mon grand-père. Le ton se veut badin, fustigeant gentiment le savant et l'homme de terrain : « A force de discuter à perte de vue avec le docteur Jude, j'en arrive à oublier ses mérites et ses travaux personnels. Il est encore plus difficile d'avoir des précisions là-dessus que sur la préhistoire. Heureusement pour moi, M. Cruveiller arrive à la grotte. M. Cruveiller est le maire de Lisle et le président du conseil d'arrondissement de la Dordogne. Il apparaît en toutes circonstances, le chef couvert d'un énorme sombrero et vêtu d'un complet chasseur en velours côtelé... Tant pis pour celui qui le prend pour le prince des braconniers ; il perd une belle occasion de s'instruire, car le maire de Lisle... »

Enfin nous arrivons à la dernière partie de l'article, inattendue comme il se doit : « Azil et asile ».

« Pendant la journée du dimanche, il n'a pas cessé de passer et de repasser des gens qui s'arrêtaient tous devant la grotte pour voir et questionner.

Vers les 3 heures de l'après-midi arrive un petit vieillard. Il pénètre dans la grotte et demande si c'est bien ici qu'on a trouvé quelque chose. On lui explique qu'il a été positivement trouvé un squelette il y a 3 semaines.



« L'équipe » en plein travail à la grotte de la Chèvre



Madame Jude, le docteur Jude et Antoine Cruveiller à Rochereil

- Et qu'est ce que c'est cet « esquelette »
 - Un Azilien sûrement
 - Un Azilien ? Faut raconter ça à d'autres mais pas à moi. Il n'y a jamais eu d'asile ici, l'asile est à Montpon. Ça fait 68 ans que j'habite Grand-Brassac, et vous pensez bien que si on était venu enterrer un aliéné ici, je l'aurais su... »

« Voilà une raison de plus pour laquelle nous attendons avec impatience le rapport de Toulouse... » conclut avec malice le journaliste qui en fait vraiment beaucoup, pourrait-on dire en langage familier, dans l'information et peut-être la démagogie... 1937 avait vu la découverte de la première sépulture à Rochereil, largement commentée dans la presse ; 1939, date tout aussi importante (il s'agit de la deuxième découverte d'une sépulture à Rochereil), n'aura pas les mêmes répercussions médiatiques. Nous sommes à la veille de la guerre... Mais laissons parler le docteur : « Ce ne fut point sans une certaine surprise qu'au cours d'une fouille de la couche magdalénienne, dans la journée du 30 avril 1939, je vis surgir tout à coup un fragment de voûte crânienne... »

Les mêmes personnes que lors de la découverte de 1937 sont là. Voici ce dont se souvient Mlle Jude :

« Pour porter notre découverte à Toulouse, soit le crâne et son squelette, ce ne fut pas commode. Il nous fallut trouver une remorque. Nous étions en zone libre, alors que Paris était en zone occupée, mais on ne circulait pas facilement tout de même. En cours de route, nous avons été arrêtés par la police française.

- Qu'est ce que vous transportez dans la remorque ?

- Un squelette, répond mon père.

- Vous vous « foutez de nous ! »

- Mais regardez !

Alors papa leur a expliqué, les fouilles, l'authentification nécessaire etc., etc., et ils nous ont laissés passer ».

Plus tard le squelette rejoindra, lui aussi, le Musée de l'Homme à Paris.

On voit les aléas au moment de la déclaration de guerre... Mais d'autres anecdotes nous attendent...

Postface aux fouilles de Rochereil

S'il faut des savants pour découvrir et authentifier les gisements on rencontre aussi leurs propriétaires et j'ai eu en ma possession trois lettres de R. Dethan « l'aimable propriétaire de Rochereil » dont parle le docteur Jude et ces lettres apportent leur parfum d'angoisses ou de satisfactions et traduisent bien les tracasseries domestiques éternelles et les lenteurs administratives.

R. Dethan écrit au docteur Jude le 19 septembre 1958 :

« Cher docteur Jude

Que devenez-vous ainsi que votre famille ?

Je ne sais pas si vous venez toujours à Bourdeilles, mais je suis navré de voir que les années passent après les années et que jamais le livre de Rochereil ne voit le jour.

Pourtant dans les crédits de l'Etat, nous n'en sommes pas à quelques milliards près. Je souhaite que tout ne soit pas dépensé pour le succès du référendum et qu'il restera quelques miettes qui suffiraient bien pour faire éditer votre œuvre. »

Premier souci de R. Dethan, homme courtois, évoquer le travail du savant et la parution méritée de son œuvre. Petit coup de griffe au passage sur la gestion gouvernementale des crédits de l'Etat et sur la question du moment : le référendum de 1958. Il poursuit :

« Vous avez remis à M. le professeur Vallois, un squelette complet d'Azilien, et un crâne d'enfant trépané du magdalénien - qui après étude devraient revenir peut-être aux Eyzies. Et puis plus rien. Est-ce que ces crânes par eux-mêmes n'ont pas une certaine valeur, qui serait à payer par l'Etat pour en faire don à son musée des Eyzies. Et avec ce petit capital, faire éditer votre livre ? »

La deuxième préoccupation du propriétaire, qui est parfaitement au courant de ce qu'on a trouvé chez lui, c'est la valeur de la découverte, valeur qui ne peut laisser indifférent, ni par rapport à la parution du mémoire, ni par rapport au juste retour de la découverte au musée des Eyzies, c'est à dire au département.

On voit qu'il a fallu bien du temps pour régler la question matérielle et financière concernant Rochereil. La première lettre (1958) était écrite une vingtaine d'années après la découverte, la seconde est de 1963 ; et les choses n'ont guère avancé.

« Cher docteur Jude,

Votre lettre m'a fait plaisir et je vous en remercie. Si le congrès des Eyzies a bien lieu les 23, 24 et 25 août avec dîner à Brantôme, il y aurait quelques chances de vous revoir.

Si vous ne trouvez pas de chambre, ma femme vous invite chez nous. Faites nous le savoir assez tôt pour que nous ne la donnions pas à quelqu'un d'autre. Votre venue facilitera peut-être la vente de votre collection.

Je viens de recevoir une lettre de M. le professeur Vallois qui me dit aller souvent en Charente et en Dordogne et passer quelquefois devant ma porte par la route de La Tour Blanche à Lisle. Je lui fais savoir de suite

combien je serais heureux de le voir. Il me dit en effet que le squelette au singulier de Rochereil est à l'institut de paléontologie humaine, des collections duquel il fait partie, qu'il a rédigé un gros mémoire, que différentes circonstances (en particulier découvertes d'autres squelettes de même type dans d'autres parties de la France) ne lui ont pas permis encore de terminer par suite de ses études par comparaison. Il espère terminer bientôt. J'ai pensé que si d'autres squelettes arrivent, il n'y a pas de raison que cela ne puisse encore durer longtemps...

Le docteur Vallois nous a bien octroyé une dite somme bien minime que nous nous sommes partagée jadis, mais depuis, il a complètement oublié le principal.

Je ne suis pas mercanti – mais l'Etat donne tellement d'argent à toutes les républiques et rois... que !!! – vous serez bien aimable de lui en parler – Qu'en pensez vous ? »

Suit une formule de politesse.

Quatre informations apparaissent ici, celle du congrès des Eyzies de 1963, une invitation aimable de R. Dethan au docteur Jude. Puis un propos acerbe contre le professeur Vallois qui n'a premièrement, pas terminé ses études par comparaison et qui fait durer le plaisir ; deuxièmement, qui n'a donné au découvreur et au propriétaire qu'une modique somme d'argent. Enfin, on pourrait dire, comme toujours, une attaque en règle contre l'Etat déjà visé dans la lettre de 1958. Il dépense l'argent du contribuable abusivement et sans discernement... Qui d'entre nous n'a eu l'occasion de tenir de tels propos ?

La troisième lettre de R. Dethan est datée du 1^{er} juillet 1964. Ici, le ton a changé... la situation aussi.

« Cher docteur,

Madame de Saint Périer, revenant de chez vous, m'a remis un chèque de 4 500 francs que vous lui aviez confié et représentant ma part de propriétaire. Je vous remercie très vivement et vous félicite d'avoir si bien vendu la collection de Rochereil grâce au dévouement de madame de Saint Périer... »

Ouf, l'affaire est enfin conclue ; il aura fallu 25 ans pour cela. Et même si R. Dethan n'est pas un « mercanti », comme il le disait dans sa lettre de 1963, il est bien satisfait, et on le comprend, des 4 500 francs reçus.

Il n'empêche, Rochereil fut une bien belle aventure et ses principaux acteurs, le docteur et Mme Jude, ont eu le temps de la savourer et de s'en souvenir sans doute avec une grande joie. Le docteur Jude s'est éteint en 1967, avant que tout ne soit réglé. Il avait 87 ans. Mme Jude, sa cadette, mourut à l'âge de 93 ans en 1985.

Les fouilles du Trou de la Chèvre

Mais les « petites histoires » ne sont pas finies et revenons à nos grottes, la dernière citée : « Le Trou de la Chèvre à Bourdeilles ».

Pourquoi ce choix ? c'est que moi aussi je « gratte » mais dans le terreau de ma famille et je trouve à Bourdeilles, mon cousin Jean Rabier. Il a été acteur et spectateur des fouilles entreprises, par le docteur Jude et madame, fidèles à leur passion et par le jeune professeur Arambourou.

« Le Trou de la Chèvre » est situé à la sortie de Bourdeilles, en direction de Brantôme, au bord de la route et il fait partie de la métairie du château des Francilloux, propriété de la famille des de Meyjounissas. Alyette de Meyjounissas et Jean Rabier se sont mariés juste à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont habité les lieux avec leur mère avant qu'ils n'en soient les actuels propriétaires.

Écoutons Jean, fort intéressé par la préhistoire et qui a constitué une importante collection d'industries lithique et osseuse, évoquer ses souvenirs :

« En 1947, aux Francilloux, en bas de la métairie, le docteur Jude cherchait de nouvelles fouilles à organiser, les témoins laissés à Rochereil ayant été détruits pendant la guerre. Il est donc venu chez nous. Un noyer venait d'être arraché et dans les racines, on a trouvé des pointes gravettiennes du Périgordien, industrie du paléolithique supérieur, de 27 000 à 20 000 ans avant notre ère.

Tout de suite, on a demandé au ministère l'autorisation de faire les fouilles. Nous étions le docteur Jude, Simone, Raymond et moi. La grotte présentait un abri et Mme Jude s'était installée là et avait amené, en prévision de restauration et hébergement, un fourneau et une tente.

Les fouilles étaient conduites avec précision grâce à des techniques de carroyage c'est à dire de quadrillage avec des piquets et des ficelles tendues entre ces piquets.

Assez vite, elles ont révélé du moustérien ancien (100 000 ans avant notre ère), ce qu'on appelle les industries du paléolithique moyen qui correspondent à l'homme de Neandertal. Les hommes qui vivaient là, n'habitaient pas dans les grottes mais devant les grottes. »

Voici maintenant comment le docteur Jude et le professeur Arambourou présentent les lieux : « L'auvent du rocher abritait notre campement : tentes, salle à manger, cuisine, garage, et salle de travail. La toiture étant vaste et sèche, il suffisait d'allonger la table et les bancs pour recevoir les visiteurs qui, parfois, l'été, étaient assez nombreux. Grâce à Mme Jude, nos travaux se déroulaient sans autre souci que de faire la provision de bois et d'eau.

L'amabilité de Mme de Meyjounissas et de ses enfants rendait d'ailleurs fort agréables nos séjours sur le chantier des fouilles... »

Au début des travaux, Jean raconte que le fermier des Francilloux a apporté son aide. Et puis, il est vite apparu déçu... On ne trouvait pas la peau de chèvre pleine d'or, alors à quoi bon chercher !

Pourtant, même si le gisement de la Chèvre est beaucoup moins spectaculaire que Rochereil, non retenu d'ailleurs par Denis Peyrony lorsqu'il avait écrit son mémoire sur les gisements de Bourdeilles en 1932, il a permis cependant, de constater l'évolution des types d'outils et leur répartition dans trois grandes cultures qui se sont succédées : Périgordien ancien, Aurignacien, puis Périgordien supérieur.

Le professeur Bordes, professeur de préhistoire à la faculté des sciences de Bordeaux, résumait ainsi l'apport de ce gisement : « Ainsi, le Trou de la Chèvre, gisement apparemment modeste, lambeau d'un vaste abri aux trois quart détruit, nous donne-t-il finalement grâce à la qualité des fouilleurs, d'importantes lumières sur une des périodes les plus mal connues de l'évolution des civilisations humaines, la plus cruciale même, puisqu'elle est celle où apparaît l'homme moderne ».

Avec générosité, le docteur Jude avait accepté que le résultat de la fouille effectuée par lui-même et M. Arambourou soit présenté par celui-ci comme thèse d'université. Générosité qui n'empêchait pas certaines rivalités, en d'autres temps et avec d'autres interlocuteurs.

Ainsi, Jean se rappelle : « *A cette époque là, les préhistoriens se méfiaient les uns des autres et il existait un peu inévitablement, des jalousies entre eux.*

- *Attention à l'abbé Glory, disait le docteur Jude ; qu'il ne s'approprie pas les découvertes et outils que nous avons trouvés !* »

Lui-même et mon autre cousin avaient fait don de belles collections d'industrie lithique au musée de Brantôme, et on ne les voit ni l'une ni l'autre. Avec, d'une part l'importance des gisements existant le long de la vallée de la Dronne entre Bourdeilles et Brantôme, et de l'autre la masse de touristes qui circule en ces lieux, l'été, on peut regretter qu'il ne soit pas donné de voir une industrie aussi parlante. A ce propos, Simone Jude m'a dit : « *Je suis revenue, il y a quelques années en Périgord avec ma nièce, et quelle déception lorsque nous avons vu tous ces sites, si mal entretenus* ».

Pourtant, ces grottes ont eu leur heure de gloire : « *Au Trou de la Chèvre, conclut Jean, bien des préhistoriens sont passés : le professeur Grassé, l'abbé Breuil... Le dimanche, à la bonne franquette, ce beau monde se réunissait sous la grotte et devisait gaiement, en mangeant. Tout se termine autour d'une table en Périgord !* »

O tempora, O mores, les temps changent peut-être... mais la convivialité demeure.

Aujourd'hui, la préhistoire se porte bien, ce n'est pas à vous que je dirai le contraire. De grands noms parmi les préhistoriens existent toujours en Périgord et sont pour la plupart membres de la SHAP. Un centre national de préhistoire, sis au 38, rue du 26^{ème} RI, existe à Périgueux et permet d'avoir tout renseignement sur le sujet. Des spécialistes se mettent à la disposition des personnes curieuses et désireuses de savoir.

L'homme de la rue aujourd'hui sait qu'il existe une grande richesse, legs historique et préhistorique en ce « Pays de l'Homme ».

Une problématique se pose : préserver cette richesse... et ne pas la montrer, ou la révéler au risque d'abîmer ? Le fac-similé fort réussi de Lascaux est peut-être une réponse.

Voilà terminées ces anecdotes, elles parlent simplement de moments révolus... où il ne faisait peut-être pas toujours bon vivre, même si on embellit le passé.

Cet exposé, simple relation de témoignages, à défaut de démonstration rationnelle, rappelle que la passion n'excuse pas tout et que des erreurs ou des maladroites ont pu être commises. Il rappelle aussi la juste curiosité de l'homme, parvenu à un degré de connaissance et de civilisation qui désire regarder en arrière pour mieux comprendre aujourd'hui.

Il n'empêche, cet itinéraire d'une famille périgourdine, et de ses amis, image de beaucoup d'habitants de notre région, notre image peu ou prou, m'a permis de m'adresser à vous, de retrouver des traces oubliées dans « ces petites histoires », tissées par les émotions et les enthousiasmes, trame humaine de nos vies. Si le philosophe André Comte Sponville dit avec justesse : « Le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore ; il n'y a que le présent qui est l'unique temps réel », quel serait ce seul présent si fugace sans la densité et la richesse des temps anciens.

A.-M. C. *

* Enseignante Lettres-Philosophie.

Bibliographie et sources

Mémoires

- Jude (Paul Emile), 1960 : *La Grotte de Rochereil, station magdalénienne et azilienne*, mémoire 30 des Archives de l'institut de paléontologie humaine, Paris.

- Arambourou (Robert), Jude (Paul Emile), 1964 : *Le Gisement de la Chèvre à Bourdeilles*, Périgueux, imp. Magne.

Coupages de presse

- « En Dordogne un savant a découvert un squelette vieux peut-être de dix mille ans », *La Petite Gironde*, 18 décembre 1937

- « Après la découverte de l'homme préhistorique de Grand-Brassac (Dordogne) », *La Petite Gironde*, 19 décembre 1937

- « Une intéressante découverte, l'homme préhistorique de Grand-Brassac (Dordogne) », *La Croix*, 31 décembre 1937

Soula (Jean), « l'Homme de Rochereil », *La Liberté du Sud-Ouest*, 23 janvier 1938

Archives privées

- Trois lettres de R. Dethan, propriétaire de la Grotte de Rochereil, au docteur Jude, datées de 1958, 1963 et 1964

- Mlle Jude (résidence les Jacobins, La Réole) et Mme Jude, témoignages, photos, articles de presse

- Jean Rabier (château des Francilloux, Bourdeilles), témoignages et diapositives

- Jean Paul Cruveiller, photos, témoignages, diapositives, coupures de presse

- Mlle Marie-José Hivert et Mlle Marie-Françoise Dionnet, photos et coupures de presse

- Mme Cruchant, témoignage

- M. A. Bouthonnier, photos, document

- M. Guy Célérier, témoignage : La Peyzie.

Note : les intertitres ont été ajoutés par la rédaction. Sur les fouilles anciennes de la S.H.A.P. à Rochereil, on peut consulter : *B SHAP*, 1991, t. CXVIII, p. 174-176. (N.D.L.R.)

Au sujet de gravures à l'église Saint-Maurice du Petit-Jumilhac

par Louis GRILLON

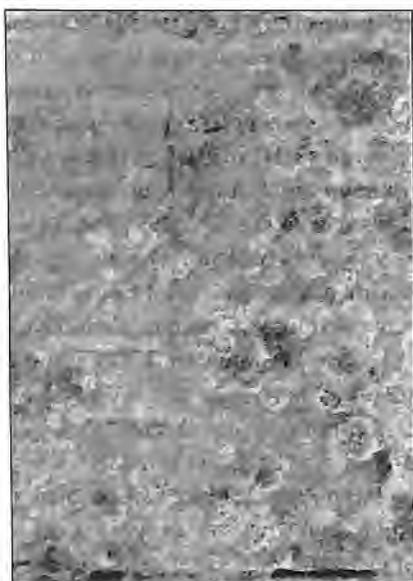
La commune de La Chapelle-Faucher possède sur son territoire les restes d'une ancienne commanderie de templiers, Saint-Martin de Puymartin. Celle-ci, comme les autres commanderies de cet ordre en Périgord, est peu connue.



On sait toutefois qu'elle possédait, non loin d'elle, une petite église dédiée à saint Maurice, un des saints chevaliers. Cet édifice, isolé sur un plateau rocheux, s'appelle le Petit-Jumilhac ou Jumilhac-le-Petit.

Le porche d'entrée est roman. Certaines pierres de son jambage droit ont reçu des gravures. L'une d'elles est peu lisible : les autres représentent des croix frustes dont l'une semble reposer sur une sorte de socle.

La tradition populaire voudrait que ce soient des pèlerins qui laissèrent des traces de leur passage et qui jalonnèrent ainsi le trajet vers l'Espagne à l'intention de leurs successeurs.



Même s'il ne reste aucune preuve solide de cette croyance, le moindre témoignage de piété de nos ancêtres ne peut nous laisser indifférent. Car c'est cela aussi la conservation d'un patrimoine.

L.G.

L'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Brantôme : d'une réforme à l'autre

par Marcel BERTHIER

Le comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, Guillaume, fonde le 11 septembre 909, peu avant sa mort, un monastère sur un domaine qu'il possède dans le sud de la Bourgogne, au nord-ouest de Mâcon sur les bords de la Grosne. C'est l'abbaye de Cluny confiée à l'abbé Bernon et ne dépendant que du pape. Après la mort de Bernon en 927 et pendant près de deux siècles quatre abbés prestigieux et rigoureux vont gouverner Cluny : Odon, Odilon, Mayeul et Hugues. Le 29 avril 1109, à la mort de ce dernier, Cluny compte mille cent quatre-vingt-quatre maisons dont huit cent quatre-vingt-trois en France. Partout la règle bénédictine est observée dans l'esprit de Benoît d'Aniane. Elle se caractérise notamment par la splendeur de la prière liturgique au détriment sans doute du travail manuel pourtant primordial aux yeux de saint Benoît.

Les débuts de Brantôme, de la fondation à l'an Mil

Malgré son importance et sa rapide expansion, Cluny n'est pas tout l'ordre monastique. De nombreux monastères se sont créés dans la chrétienté occidentale à partir du VIII^e siècle. Certains rejoignent Cluny, c'est le cas de Saint-Jean d'Angély, de Saint-Martial de Limoges, de Moissac et plus tard de

Saint-Cybard d'Angoulême. D'autres, gardent leur indépendance et c'est le cas de Brantôme.

La première trace certaine du monastère de Brantôme que nous connaissons se trouve dans les actes du synode d'Aix-la-Chapelle tenu autour de Benoît d'Aniane à l'instigation de Louis le Pieux. Mais le synode ne fait que constater une situation existante : celle d'un monastère constitué, structuré et reconnu. Il est probable que, dès le VI^e ou VII^e siècle, des hommes se soient regroupés près de la vallée de la Dronne, dans ces nombreuses grottes et cavernes exposées au sud-est où l'eau ne manquait pas, et qu'ils y vécurent en ermites. Malheureusement nous n'avons aucun nom connu de l'un ou l'autre de ces ermites, contrairement à bien d'autres cas semblables. Charlemagne, devenu roi des Francs en 768, eut-il un rôle dans la fondation du monastère ? Un rôle indirect par les réformes qu'il imposait à tous, c'est certain, mais son intervention personnelle dans la fondation n'est sans doute qu'une légende comme bien d'autres. Il en est probablement de même de la prétendue consécration de l'abbatiale par le pape Léon III en 804. Celui-ci avait couronné Charlemagne en 800, il vint en 804 à Reims, à Soissons et à Chelles et il repartit en janvier 805 par Aix-la-Chapelle, Cologne et la Bavière. Nulle trace donc d'un passage à Brantôme. C'est un phénomène bien connu que l'introduction dans les textes anciens de noms prestigieux destinés à maintenir des privilèges douteux ou à en obtenir de nouveaux.

Les incursions normandes le long des rivières à partir de l'océan Atlantique en 849 et 855 sont, elles, suffisamment attestées. Le récent monastère de Brantôme n'a pu échapper à leur rage destructrice et c'est peut-être parce que matériellement il n'existait plus qu'il n'a pas été placé dans la dépendance de Cluny. Le titre abbatial existait encore et, vers le milieu du X^e siècle, il fut attribué à Grimoard de Mussidan. C'est lui, semble-t-il, qui reconstruisit l'église et le cloître. En 982, il devient abbé de Saint-Cybard d'Angoulême mais n'abandonne pas Brantôme. En octobre 991, il succède à Hugues de Jarnac comme évêque d'Angoulême et c'est lui qui va reconstruire la cathédrale incendiée le 18 février 981. Bien que devenu évêque, Grimoard de Mussidan va conserver l'abbatiale de Brantôme et de Saint-Cybard. Le manuscrit de Verteuil, dont l'auteur est inconnu, en donne le vrai motif. C'est que Grimoard continue à en percevoir la mensé abbatiale ce qui lui permet de reconstruire sa cathédrale dont les travaux sont terminés vers 1015. Pourtant à la fin du X^e siècle, Guy de Limoges avait demandé à Grimoard d'abandonner Brantôme au profit de l'un de ses parents. Grimoard refusa et Guy se saisit de lui pour le faire incarcérer. Grimoard libéré se rendit à Rome pour demander la protection du pape Silvestre II (Gerbert d'Aurillac). C'était à Pâques de l'an 1002. Guy menacé d'excommunication fit amende honorable et se réconcilia avec Grimoard.

Il existe à cette époque un témoignage de l'existence de l'abbaye de Brantôme, c'est le rouleau des morts qui lui fut envoyé par l'abbaye Santa Maria de Ripoll à l'occasion de la mort, le 4 juillet 1008, de son abbé Seniofredus. L'abbaye de Ripoll avait été fondée en Catalogne à la fin du VI^e siècle. Détruite par les Arabes elle fut rétablie en 888.

Brantôme, de la Chaise Dieu à la commende

En 1080, le comte de Périgord charge Seguin d'Escotay, 4^e abbé de la Chaise-Dieu (1078-1094), de réformer l'abbaye de Brantôme. Celle-ci se retrouve dans une congrégation bénédictine qui comprend onze abbayes et trois cent trente prieurés.

Les années suivantes verront la création puis l'essor de grands ordres nouveaux : les Prémontés, les Chartreux et les Cisterciens.

La richesse, l'attribution des bénéfices par les princes, la raréfaction des vocations de convers sont à l'origine d'un déclin qui va apparaître dès le milieu du XIV^e siècle avec la papauté d'Avignon, le grand schisme d'Occident et la guerre de Cent Ans.

Les Anglais vaincus à Castillon, il faut reconstruire et réformer. En France, le mouvement naît autour de la congrégation de Chezal-Benoît en Berry. Grâce à la volonté de Guillaume Briçonnet, évêque de Lodève et abbé de Saint-Germain-des-Prés, la réforme s'implante dans la grande abbaye parisienne en 1515.

A la fin du XV^e siècle, Pierre de Piédieu, abbé de Brantôme, avait mené à bien la reconstruction complète de son abbaye.

En 1501, lorsqu'il fallut lui trouver un successeur, les treize moines qui occupaient l'abbaye ne réussirent pas à s'entendre. Sept votèrent pour Pierre de Sandalesse et six pour Hugues d'Abzac de la Douze. Celui-ci était le frère de l'archevêque de Narbonne, Pierre d'Abzac, ancien moine bénédictin de Saint-Jean d'Angély et abbé de Lagrasse. Hugues était lui-même abbé des Alleuds en Poitou (une abbaye fondée par Géraud de Salles).



*Clocher et façade de l'abbatiale de Brantôme
Galerie du cloître*

Le conflit dura trois ans et, en 1505, c'est Amanieu d'Albret qui devint abbé commendataire de Brantôme. Cardinal et évêque de Bazas, il était le fils d'Alain d'Albret et de Françoise de Blois. Son frère Jean avait épousé Catherine de Foix qui lui avait apporté le royaume de Navarre. C'est d'eux qu'était né Henri d'Albret qui allait devenir l'époux de Marguerite d'Angoulême. Le cardinal avait aussi une sœur, Charlotte, qu'on venait de marier à César Borgia, duc de Valentinois et fils du pape Alexandre VI. C'est assez dire la puissance du nouvel abbé de Brantôme.

Comme les habitants du village déploraient de n'avoir que la chapelle Notre-Dame-de-Reclus ou l'église lointaine de Saint-Pardoux-de-Feix, il leur fit construire une église paroissiale au bord de la Dronne en face du cloître de l'abbaye. C'est à cette époque aussi que fut construit le palais abbatial et que furent restaurés les bâtiments monastiques. Le cardinal d'Albret mourut en 1519. Sa succession donna lieu, semble-t-il, à une très dure compétition entre plusieurs candidats. Qui étaient-ils ? Pourquoi le roi n'intervint-il pas ? Jugeait-il les compétiteurs trop médiocres ou les moines si peu nombreux et l'abbaye si pauvre qu'il ne songeait qu'à l'abandonner ?

Brantôme et la congrégation de Chezal-Benoît (1541-1636)

Pendant dix-neuf ans le siège de Brantôme semble donc être demeuré vacant et ce n'est qu'en 1538 que Pierre de Mareuil, évêque de Lavaur, en fut pourvu.

Brantôme lui doit ses jardins mais surtout, en 1541, l'adhésion à la congrégation de Chezal-Benoît en même temps que Jumièges, Sens, Lyre, Lagny et Lendevennec. Les six monastères rejoignent ainsi Saint-Germain-des-Près, Saint-Sulpice de Bourges, Saint-Vincent du Mans et Saint-Alyre de Clermont.

On sait que Guillaume Briçonnet, malgré les accords de 1515, n'a pas réussi à exonérer Chezal-Benoît de la commende. Du moins Pierre de Mareuil, comme le cardinal de Tournon à Paris, eut-il le courage de maintenir son abbaye dans la discipline sauvant ainsi l'essentiel.

En 1556, lorsqu'il fallut trouver un successeur à Pierre de Mareuil qui était mort le 20 mars, c'est Pierre de Bourdeille que choisit Henri II. Voilà un choix surprenant ! Pierre de Bourdeille n'a guère plus de seize ans et ne prendra possession de son abbaye que deux ans plus tard le 15 juillet 1558. Son enfance a été marquée par la mort de son père François de Bourdeille puis par celle de son oncle François de Vivonne tué en duel à Jarnac, enfin par celle de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême que sa grand-mère Louise de Daillon et sa mère Anne de Vivonne ont fidèlement servie. A quinze ans, notre Pierre de Bourdeille paraît à la cour et il y découvre les plaisirs partagés avec les « filles » de la reine Catherine. Parmi elles, il y a sa



L'abbaye mauriste Saint-Pierre de Brantôme au bord de la Dronne

sœur Madeleine et peut-être déjà Isabeau de la Tour, sa douce *Limetuil*, Jeanne et Diane de Brissac, Hélène de Surgères et bien d'autres. Dès cette époque, il est du clan des Guise. Mais il ne s'attarde pas à la cour car il lui faut poursuivre ses études à Poitiers et il a très envie de voyager.

En lui donnant Brantôme, Henri II a, semble-t-il, voulu réparer matériellement la mort de Jean de Bourdeille devant Hesdin mais il y avait bien d'autres réparations possibles. Ne peut-on penser, qu'à travers un itinéraire compliqué aux interventions incertaines, l'influence ait joué de Marguerite d'Angoulême, fille spirituelle de Guillaume Briçonnet et maîtresse très aimée de Louise de Daillon et d'Anne de Vivonne. Il y avait pour y veiller la *tante Dampierre* qui allait survivre longtemps à sa sœur Anne.

André de Vivonne, l'époux de Louise de Daillon, avait été le gouverneur de François I^{er}. Mais Louise près de Marguerite est bien plus que cela. Dans le jeu compliqué entre catholiques et protestants elle est, dans l'ombre de Marguerite, rempart et conseiller. Après elle, Anne de Vivonne jouera le même rôle auprès de Jeanne d'Albret.

Dans la Marguerite de l'*Heptaméron*, chacun s'accorde à voir le modèle admiré par Pierre de Bourdeille, chroniqueur et écrivain. Ne serait-il pas, abbé de Brantôme, l'héritier de Marguerite catholique fidèle à la direction de Guillaume Briçonnet.

C'est que de Pierre de Bourdeille, abbé, on ne sait rien ou presque. Il était commendataire, certes, mais ne fut-il attentif qu'aux revenus de Brantôme ? Il est certain que, malgré les guerres religieuses, il a maintenu son abbaye dans la fidélité à Chezal-Benoît et cela allait commander l'avenir.

Brantôme et la congrégation de Saint-Maur (1636-1790)

En 1636, vingt-deux ans après la mort de Pierre de Bourdeille, Brantôme suivra Chezal-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur et c'est essentiel. Au début du XVII^e siècle, Cluny était en pleine décadence. Tout le prestige du grand et vieil ordre bénédictin reposait sur quelques-uns des siens, ceux de Sainte-Justine de Padoue ou ceux de Saint-Vanne de Verdun. Ceux surtout qui s'étaient réunis en chapitre aux Blancs-Manteaux à Paris en 1618.

Ils décidèrent de s'unir en congrégation autour d'un projet commun. Dom Martin Tesnière fut élu président. Les constitutions nouvelles qui furent rédigées s'inspirèrent de celles de Saint-Vanne.

Le pouvoir était détenu par un chapitre général qui devait se réunir tous les trois ans. La congrégation était divisée en six provinces : Bourgogne, Bretagne, Chezal-Benoît, France, Gascogne et Normandie.

Dans la congrégation, le vœu de stabilité s'appliquait à la province et non à un monastère, ce qui explique les mutations très fréquentes d'un monastère à un autre.

En l'honneur du premier disciple de saint Benoît, la congrégation prit le nom de saint Maur. En 1627, elle comptait déjà douze monastères. En 1636, Brantôme fut la cinquantième abbaye à y adhérer. En 1657, il y avait 120 monastères et au XVIII^e siècle le chiffre de 191 monastères fut atteint.

La commende était si généralement admise qu'elle ne fut jamais remise en cause mais l'abbé commendataire, s'il avait rang et honneur, ne conservait qu'un pouvoir réduit. L'autorité était détenue par le prieur nommé par le chapitre général pour trois ans renouvelables.

Les diverses communautés vont ainsi se réformer peu à peu mais les bâtiments, faute d'entretien et de réparation, sont dans un état pitoyable. Ils ne sont plus, d'autre part, adaptés aux nouveaux modes de vie. En particulier, il a été prévu que les moines qui voulaient conserver les anciennes observances disposeraient de locaux séparés. On les appelait les « Anciens » et ils devaient disparaître par extinction.

Il importe donc de restaurer, voire de reconstruire. Les chapitres généraux vont lancer un vaste programme pour obtenir d'abord un état des lieux de chaque abbaye, ensuite des projets de reconstruction. Quelques religieux vont être chargés de dresser les plans correspondant, allant pour cela d'un monastère à l'autre. Un grand nombre de ces plans conservés à Saint-Germain des Prés, devenu chef de congrégation en 1631, ont été versés aux Archives nationales (série N II et III).

D'autres plans, notamment ceux des projets acceptés, renvoyés aux abbayes intéressées, se retrouvent aux Archives départementales ou dans des bibliothèques.

En ce qui concerne Brantôme, les Archives nationales conservent, dans la série N III Dordogne 1, divers plans dont un de Dom Placide Roussel et trois de Dom Joseph de la Bérodière. Parmi ces derniers l'un, daté de 1656, est conservé aux Archives départementales de la Dordogne sous la cote 12 H 4. Il a été reproduit en réduction au 1/3 par J. Reytier dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome VII, 1880, p. 53). Le plan original est accompagné de deux feuillets manuscrits intitulés « Explication des plans contenant la disposition présente des bâtiments du monastère de Brantôme en l'année 1656 ». Le second feuillet intitulé « Explication du second plan » se termine par la mention suivante : « par commandement du R. père Dom Benoist Raby prieur du dict monastère de Brantôme, fr. Joseph de la Bérodière M.B. + [pour moine bénédictin] ».

Ces divers personnages nous sont bien connus grâce à un répertoire appelé *Matricula monachorum professorum Congregationis S. Mauri in Gallia Ordinis S. patris Benedicti*, qui donne la liste, dans l'ordre des dates de profession, de tous les moines de la congrégation de Saint-Maur. Dom Jean Benoît Raby (*Matricula* n° 676) était né vers 1614 à la Jonchère au diocèse de Limoges. Il fit profession le 24 août 1635 à Saint-Augustin de Limoges et fut prieur de Brantôme de 1654 à 1660. Il mourut le 29 juin 1662 à Notre-Dame de Noyers près de Tours.

Dom Nicolas Placide Roussel (*Matricula* n° 70) naquit vers 1603 à Nevers. Il fit profession le 22 mai 1620 à Saint-Vanne de Verdun et mourut au Bec-Hellouin le 6 octobre 1680. Il avait été notamment prieur de la Charité (1636-42), de Saint-Germain-des-Prés (1648-54) et du Bec (1669-72) et abbé de Saint-Augustin (1660-63).

Dom Gilles Joseph de la Bérodière (*Matricula* n° 471) naquit à Verneil dans la Sarthe, à l'époque au diocèse d'Angers, vers 1611. Il fit profession le 24 juin 1631 à Saint-Jean d'Angély et mourut à Saint-Augustin le 13 novembre 1677. Outre ceux de Brantôme, on lui doit les plans de Saint-Étienne de Bassac, de Saint-Pierre de Beaulieu (1663), de la Chaise-Dieu (1663), de Saint-André de Meymac (1663), de Saint-Jean d'Angély (1647 et 1656), de Saint-Jouin de Marnes (1657), de Saint-Michel en l'Herm (1670), de Saint-Florent de Saumur (1660), de Saint-Pierre de Solignac (1640, 1642 et 1656) et de Saint-Pierre de Vierzon.

Parmi les très nombreux travaux historiques entrepris par les Mauristes, il faut évidemment citer le *Monasticon Gallicanum*, dû à Dom Michel Germain (*Matricula* n° 2188) et malheureusement inachevé à sa mort en 1694. La notice et le dessin concernant Brantôme portent le n° 17.

On trouve aux Archives départementales de la Dordogne (2E 1812/78 = Fonds Chevalier de Cablan) une lettre datée du 2 décembre 1688, signée par un certain « De Lespine » et adressée au « R.P. dom Michel Accarion, religieux à Brantolme ».

Ce moine figure au n° 2361 dans la *Matricula* sous le nom de Acarion Michel. Il était né au Puy vers 1646, il fit profession le 29 août 1665 à Saint-Allyre et mourut à Souillac le 23 septembre 1712. Dom Yves Chaussy ne le mentionne pas dans son *Répertoire biographique*. Par contre Dom Boyer dans son *Journal* le cite comme desservant du prieuré de Bourrou qui dépendait de Brantôme et se trouve dans le canton de Vergt au sud de Périgueux. Dom Acarion ne figure donc pas dans les tableaux en annexe qui ne retiennent que ce qui est attesté par Dom Chaussy. La lettre trouvée dans le fonds Chevalier de Cablan mentionne une personne du nom de Chevalier ce qui justifie sa présence dans le fonds dont il s'agit.

Lorsque la publication de la bulle *Unigenitus* en 1713 condamna Quesnel, la congrégation de Saint-Maur fut profondément troublée et divisée. Que se passa-t-il à Brantôme pendant ces années difficiles, nous ne le savons pas. Tout juste peut-on noter que Dom Varoqueaux (*Matricula* n° 4627) y fut relégué le 11 juin 1715. On peut donc en déduire que Brantôme avait résisté au jansénisme puisque Dom Varoqueaux était l'un des plus actifs parmi les « Appelants » (au concile) opposés à l'*Unigenitus*. D'ailleurs, d'après les recueils Nivelles, il n'y eut aucun appelant dans les diocèses de Périgueux et de Sarlat.

A partir de 1766, la commission des Réguliers supprima 24 des 191 monastères de la congrégation : ceux généralement qui n'étaient occupés que par un nombre insuffisant de moines ou dont les revenus étaient trop faibles.

C'est Dom Jean-Baptiste François Romme qui fut en 1790 le dernier prieur de Brantôme (*Matricula* n° 7971). Il fut ensuite curé constitutionnel de Gimeaux (Puy-de-Dôme). Réconcilié lors du Concordat, il fut nommé curé de Serbannes (Allier) où il mourut en 1814.

Le monastère fermé après le décret du 13 février 1790 interdisant les établissements à vœux solennels, les religieux se dispersèrent. La longue histoire de l'abbaye de Brantôme était achevée. Elle avait duré mille ans.

Grâce à Dom Yves Chaussy, moine bénédictin de Sainte-Marie de la Source à Paris, qui a traduit et publié la *Matricula monachorum* de la congrégation de Saint-Maur, nous connaissons l'essentiel sur les moines de cette congrégation et en particulier sur ceux dont la vie s'est déroulée plus ou moins longtemps à Brantôme.

Sept moines mauristes sont nés à Brantôme, vingt-neuf y sont morts mais curieusement aucun n'y a fait profession. Sur les 101 moines qui eurent, d'une façon ou d'une autre, un lien connu avec Brantôme, la moitié fit profession à Saint-Augustin de Limoges, le quart à Saint-Allyre de Clermont, les autres se répartissant entre une dizaine de monastères. On pourrait penser que l'absence de profès de Brantôme viendrait du fait que s'y était créé le noviciat de la province de Chezal-Benoît. D'après Dom Chaussy, ce ne serait pas le cas. Il pourrait aussi s'agir d'un collège ou maison d'études. Cette hypothèse trouverait sa confirmation dans la présence à Brantôme, à partir de

1721 et pendant plus de 60 ans, de divers professeurs de théologie et de philosophie. D'après la *Matricula*, on en connaît une quinzaine qui sont tous des profès du XVIII^e siècle.

Il est évident que Brantôme ne fut jamais une très grande abbaye. Le nombre de moines y était de vingt environ au milieu du XV^e siècle (cf. pancarte de 1556 du diocèse de Périgueux) et il n'a sans doute guère varié ensuite. Le plan de Dom de La Bérodière le montre suffisamment : l'église et le cloître sont petits et il n'y a qu'une douzaine de chambres au-dessus de la salle capitulaire.

La Révolution passée, lorsque Dom Prosper Guéranger voulut faire renaître à Solesmes l'ordre de Saint-Benoît, il trouva, parmi d'autres encouragements, celui de Dom Jean-Baptiste Richard (*Matricula* n° 8286). Celui-ci était né à Brantôme le 2 mars 1757, il avait fait profession le 3 mars 1778 à la Chaise-Dieu et avait été cellier de Brantôme à une date indéterminée. Vers 1834-1835, il entra en relation avec Dom Guéranger comme l'avaient fait quelques autres avant lui vers 1833. On connaît une lettre de Dom Richard datée du 14 mai 1836 qui est une réponse à Dom Guéranger.

On ignore, semble-t-il, ce qu'était devenu Dom Richard pendant la Révolution mais il avait près de 80 ans lorsqu'il écrivait à Dom Guéranger. Il n'est donc pas étonnant que leurs relations n'aient pas eu de suite. Lorsqu'il mourut le 1^{er} juin 1841, il était chanoine de Périgueux.

Il n'est pas indifférent que Brantôme ait été présent, fut-ce par cet humble vieillard, à la renaissance de la vie bénédictine en France.



*Galerie du cloître de Brantôme
et entrée de la salle capitulaire*

Brantôme et les bénédictins de Saint-Maur

I. Moines nés à Brantôme

Matricula	Nom et Prénoms	Lieu, diocèse, année de naissance	Monastère et date de profession	Date et lieu de décès	Charge ou appartenance
3129	Charneau, Etienne	Brantôme, Périgueux, 1657	Saint-Augustin 03.05.1678	10.04.1704 Issac	
3409	Berthou, Pierre	Brantôme, Périgueux, 1663	Saint-Augustin 30.04.1683	17.09.1719 Bassac	
3456	Thomasson, Jean	Brantôme, Périgueux, 1664	Saint-Augustin 03.10.1683	27.12.1742 Saint-Cyprien, Poitiers	
3987	Camus, Joseph Sicaud	Brantôme, Périgueux, 1673	La Daurade 19.08.1692	21.01.1741 Bourdeaux	
6008	Jabou, François	Brantôme, Périgueux, 1709	Saint-Augustin 18.02.1728	12.05.1766 Saint-Allyre	
8286	Richard, Jean-Baptiste	Brantôme, Périgueux, 02.03.1757	Chaise-Dieu 03.03.1778	01.06.1841 chauxme de Périgueux	
8635	Bibus, Léonard	Brantôme, Périgueux, 21.01.1765	Chaise-Dieu 05.02.1786	23.08.1816 curé La Roche-Chalais	cellérier de Brantôme

II. Moines profès de Brantôme

néant	néant	néant
-------	-------	-------

III. Moines décédés à Brantôme

0086	Regaud, Louis Bernard	Chatenudon, Charrier, 1600	Corbie 13.09.1621	12.06.1644 Brantôme	
0712	Dalquet, Jean François, Félix	Sos, Avel, 1614	Saint-Augustin 16.01.1636	10.03.1655 Brantôme	
1036	Marnat, Imbert, Philippe	Monferland, Clermont, 1595	Saint-Augustin 11.08.1642	13.11.1669 Brantôme	
1276	Méroun, Dominique	Lyon, 1630	Saint-Augustin 19.10.1648	02.01.1659 Brantôme	
1413	Nicaut, Jean	Solignac, Limoges, 1630	Saint-Augustin 31.12.1651	09.01.1689 Brantôme	
1534	Choumet, Mathieu	La Chaud, Saint Flour, 1630	Saint-Augustin 01.10.1654	18.11.1697 Brantôme	
1535	Filière, Antoinette Jérôme	Le Puy, 1635	Saint-Augustin 01.10.1654	10.03.1656 Brantôme	
1937	Chadefec, Léger	Egletons, Limoges, 1640	Saint-Augustin 22.01.1660	11.06.1710 Brantôme	
2667	Marcon, Louis	Chaise-Dieu, Clermont, 1651	Saint-Allyre 22.09.1669	08.07.1710 Brantôme	
2726	Charaung, Michel	Tarnac, Limoges, 1650	Saint-Allyre 06.08.1670	06.1798 Brantôme ou Solignac	
2831	Aster, Martin	Clumac, Clermont, 1648	Saint-Allyre 31.10.1671	03.04.1718 Brantôme	
2995	Besse, Jacques	La Roche, Limoges, 1650	Saint-Augustin 04.11.1674	07.08.1695 Brantôme	
3102	Bouthaud, Claude	Allègre, Le Puy, 1661	Saint-Augustin 09.11.1679	17.08.1713 Brantôme	
3196	Marcland, Placide	Chaise-Dieu, 1661	Saint-Augustin 13.12.1679	06.10.1710 Brantôme	
3315	Ponceur, Etienne	Bourges, 1663	Vendôme 02.12.1681	10.12.1720 Brantôme	
3551	Ramey, Claude	Montbrison, Lyon, 1653	Saint-Augustin 30.12.1684	17.12.1713 Brantôme	

3588	Daubiac (Baudiat), Laurent	? Limoges, 1666	Saint-Augustin 24.07.1685	24.10.1723 Brantôme	prieur Brantôme 1723
3791	Trotier, Jacques	Clermont, 1670	Saint-Augustin 10.11.1688	21.09.1717 Brantôme	
3927	Mercier, Antoine	Riom, Clermont, 1673	Saint-Augustin 17.09.1691	17.10.1710 Brantôme	zélateur séminaire 1707 prieur 1745 à Brantôme
4307	Crozter, Martial	Limoges, 1680	Saint-Augustin 30.03.1698	01.04.1753 Brantôme	
4367	Bastide, François	Saint-Benoit du Sault, Bourges, 1679	Saint-Augustin 30.01.1699	15.09.1745 Brantôme	
4382 b.	Fonjodrand, François	Limoges, 1689	21.04.1699	15.04.1752 Brantôme	prieur Brantôme 1751
4809	Trebas, Jean Baptiste	Saint-Etienne, 1691	Saint-Augustin 23.01.1707	22.01.1708 Brantôme	
5102	Lambert, Guillaume	Poitiers, 1719	Saint-Augustin 17.11.1712	10.04.1768 Brantôme	
6716	Bruneau, Michal, Jacques	Limoges, 1723	Saint-Allyre 13.07.1741	16.02.1768 Brantôme	
6824	Morisan, Antoine, Philippe	Cubjac, Périgueux, 10.07.1735	Saint-Augustin 17.07.1743	17.07.1766 Brantôme	
7455	Lestrade, Jean Basipiste	Usson, Le Puy, 1735	18.05.1754	30.06.1816 Brantôme	
8213	Siegan, Alexandre	Montbrisson, 1755	Saint-Allyre 19.12.1754	28.10.1790 Brantôme	prieur Brantôme 1783
	Buer, François, Gabriel		Saint-Augustin 02.03.1776	11.04.1793 Brantôme	

IV. Moines nés, profès, décédés hors Périgord mais ayant eu charge ou fonction à Brantôme

0192	Faye, Pierre, André	Limoges, 1607	Saint-Augustin 01.12.1625	21.07.1668 Saint-Vincent, Le Mans	prieur Brantôme 1645-1648
0231	Bastide Léonard, Marc	Saint-Benoit du Sault, Bourges, 1607	Saint-Augustin 21.04.1626	07.05.1668 Saint-Denis	prieur Brantôme 1636-1639
0287	Jamet, Guillaume, Humbert	Benarville, Rouen, 1607	Jumièges 01.04.1628	27.10.1667 Saint-Wandrille	prieur Brantôme 1639-1645
0658	Hamelin, Guillaume, Placide	Bourg-Achard, Rouen, 1615	Jumièges 21.05.1635	07.01.1675 Chelles	prieur Brantôme 1663-1669
0676	Raby, Jean, Benoît	La Jonchère, Limoges, 1614	Saint-Augustin 24.08.1635	29.06.1662 Noyers, Tours	prieur Brantôme 1654-1660
0754	Pinct, André, Gérard	La Souveraine, Limoges, 1616	Saint-Augustin 14.11.1636	16.05.1694 Redon	prieur Brantôme 1648-1654
1022	Janet, Louis	Moulins, Autun, 1620	Saint-Augustin 17.02.1642	20.01.1692 Saint-Pierre, Sens	prieur Brantôme 1660-1663
1105	Du Nouaud, Barthélemy	La Jubertie, Limoges, 1624	Saint-Augustin 22.01.1644	12.01.1692 Souillac	prieur Brantôme 1669-1672
1294	Treille, Pierre	Thiers, Clermont, 1631	La Daurade 15.03.1649	26.07.1686 Saint-Jean d'Angély	prieur Brantôme 1678-1684
1450	Belordeau, Gabriel	Angers, 1628	La Daurade 23.09.1652	09.12.1702 Saint-Savin de Lavédan	prieur Brantôme 1675-1678
1490	Berthelin, François	Aiffres, Poitiers, 1633	Saint-Allyre 05.12.1653	25.09.1719 Saint-Jean d'Angély	proc. syndic Brantôme 1667
1613	Chelle, Rodolphe, Benoît	Sainte-Théofredi, Tarentaise, 1628	Saint-Allyre 09.11.1655	03.03.1693 Flavigny	prieur Brantôme 1672-1675
1769	Grérentes, Gaspard, Gabriel	Le Puy, 1640	Saint-Allyre 25.06.1657	28.09.1703 Meymac	prieur Brantôme 1696-1702
2017	Rabaste, Jean	Le Puy, 1644	Saint-Allyre 28.09.1661	12.12.1690 Bourges	Brantôme pais sa pension 1683
2378	La Porte, Gilbert	Clermont, 1646	Saint-Allyre 28.09.1665	16.05.1702 Saint-J. de Marnes	prieur Brantôme 1684-1690
2394	Bergonhon, Hugues	Le Puy, 1646	Saint-Allyre 08.12.1665	27.05.1717 Souillac	prieur Brantôme 1711-1714
2675	Marcland, M. Ponce	Chaise-Dieu, Clermont, 1649	Saint-Allyre 28.10.1669	09.11.1726 Saint-Jean d'Angély	prieur Brantôme 1702-1708
2832	Redon, François	Clermont, 1652	Saint-Allyre 31.10.1671	26.05.1729 Chelles	prieur Brantôme 1690-1696
3194	Mangenet, Gilbert	Viplaix, Bourges, 1657	Saint-Augustin 09.11.1679	03.12.1726 Saint-J. de Marnes	prieur Brantôme 1714-1720
3815	Michélet, François	Saint-Pourçain, Clermont, 1668	Saint-Augustin 19.05.1689	14.05.1734 Saint-Augustin	prieur Brantôme 1726-1729
3983	Codre (de La), Jacques	Saint-Pourçain, Clermont, 1674	Saint-Augustin 14.08.1692	13.07.1732 Saint-Pourçain	prieur Brantôme 1729-1731
4084	Chazal, François	Meymac, Limoges, 1677	Saint-Augustin 01.08.1694	13.12.1729 Pontlevoy	prieur Brantôme 1708-1711

4085	Chassin, Antoine	Mexmac, Limoges, 1677	Saint-Augustin 01.08.1694	25.03.1761 Saint-Allyre	prieur Brantôme 1720-1723.
4283	Marcéhal, Etienne	Riom, Clermont, 1678	Saint-Augustin 09.11.1697	15.07.1735 Saint-Jean d'Angély	zélateur sém. Brantôme 1704
4383 b	Royer, Jacques	Angoulême, 1682	Saint-Augustin 29.04.1699	11.10.1734 Chezal Benoit	zélateur sém. Brantôme 1706
4573	Studyrand, Jean-Baptiste	Limoges, 1687	Saint-Augustin 18.07.1702	14.04.1739 Saint-Augustin	prieur Brantôme 1736/39
4600	Varioqueux, Jean	Montigny le Franc, Loon, 1683	Saint-Augustin 11.12.1702	23.01.1754 Saint-Benoît du Sault	prof. théologie Brantôme 1721
4627	Decordes, Bernard	Limoges, 1688	Saint-Faron 13.06.1703	30.05.1743 Saint-Vincent, Laon	relégué à Brantôme 11.6.1715
4833	Arcis, Ambrose	Le Puy, 1697	Saint-Augustin 17.06.1707	19.12.1763 Saint-P., Beaulieu	zélateur sém. Brantôme 1716
5228	La Porte Gaspard	Ambonay, Lyon, 1699	Saint-Augustin 18.01.1715	07.03.1764 Sautes	prieur Brantôme 1731/3-57/60
5385	Augé, François	Saint-Amant, Agen, 1702	Vendôme 07.06.1717	31.03.1771 Ambonay	prieur Brantôme 1742/45
5510	Rechinac, Etienne	Clermont, 1700	La Daurade 17.05.1719	21.01.1779 Bordeaux	prof. théologie Brantôme 1735
5511	Jolivet, Philippe	Thiers, Clermont, 1699	Saint-Augustin 22.05.1719	08.09.1785 Saint-Allyre	prieur Brantôme 1739/42
5523	La Fosse, Martial	Limoges, 1701	Saint-Augustin 01.08.1719	08.01.17499 Saint-Cyprien	zélateur sém. Brantôme 1730
5525	Bordes, Léonard	Riom, Clermont, 1701	Saint-Augustin 05.07.1720	11.11.1784 Saint-Jean d'Angély	zélateur sém. Brantôme 1727
5568	Ferrières, Amable	Thiers, Clermont, 1704	Saint-Allyre 21.09.1721	16.07.1750 Saint-Angel	zélateur sém. Brantôme 1728
5621	Durand, Antoine	Toulouse, 1705	La Daurade 31.12.1724	02.04.1766 Chaise-Dieu	zélateur sém. Brantôme 1731
5783	Cuilhava, Pierre	Avs, 1700	Saint-Allyre 20.04.1724	19.12.1786 Saint-Vincent, Le Mans	prieur Brantôme 1752/54
5824	Vinceaux, Jean, Alexis	Houffleur, Lisieux, 1708	La Daurade 03.07.1726	03.09.1769 Jumièges	prof. théologie Brantôme 1737
5919	Benoist, Jacques	Bordeaux, 1713	Saint-Waudrille 04.12.1726	27.02.1784 Fécamp	prof. philosophie 1734/35
5938	Fougères (Chavaille de), Victor	Desaze, Nevers, 1714	Vendôme 06.01.1732	03.06.1778 Saint-Germain des Prés	prof. théol. Brantôme 1746/47
6204	Carmintrand, Pierre	Montbrison, Lyon, 1718	Saint-Allyre 12.03.1735	21.04.1772 St Pourçain	prof. théol. Brantôme 1754/57-63/65
6385	Buer, François	Martel, Cahors, 1719	Saint-Allyre 08.05.1735	14.08.1787 Chaise-Dieu	prieur Brantôme 1754/57-63/65
6491	Roux, Jean, Maïr	Besançon, 1723	Saint-Allyre 27.07.1741	12.04.1789 Montreuil-Bellay	prieur Brantôme 1746/47
6720	Monotte, Pierre	Rennes, 1722	Saint-Mélaine 29.10.1741	29.04.1797 Tigeay	prof. théol. Brantôme 1756/57
6737	Louison, Jean, François	Amberl, Clermont, 1725	Saint-Allyre 20.02.1744	11.02.1778 Saint-Jacut	prof. théologie Brantôme 1752
6854	Sauvade, Joseph	Agén, 1727	Saint-Allyre 11.10.1746	18.09.1784 Sainte Livrade	à Brantôme 1746
6933	Larray, Joseph	Bassac, Sautes, 1726	Saint-Allyre 11.10.1746	18.07.1794 guillemé, Angers	direct. Recollets Brantôme 1759
6997	Rambault, Louis	Monlet, Le Puy, 1732	Saint-Allyre 03.03.1751	23.01.1810 Saint-Jean d'Angély	prof. philo. Brantôme 1755
7248	Chabanel, François	Bassac, Sautes, 1738	Saint-Allyre 08.09.1755	1814 curé, Serhaumes	prieur Brantôme 1766/75
7483	Castaing, Michel, Philippe	Clermont, 1738	Saint-Allyre 01.12.1759	24.12.1793 eveuéné à Feurs	quinte Brantôme 1758
7690	Belle, Antoine	Ussel, Limoges, 1748	Saint-Augustin 27.04.1768	22.04.1787 St P., Beaulieu	prieur Brantôme 1775 et 81
7970	Vergie, Antoine	Riom, Clermont, 1748	Saint-Allyre 19.10.1768	1816 diocèse de Clermont	commend. S. Foy de Longueas
7984	Germet, Guy, Joseph	Saint-Rambert, Lyon, 1746	Saint-Allyre 20.09.1772		1778
7995	Leyna, Pierre	Treignac, Limoges, 1749	Saint-Allyre 18.11.1779		à Brantôme 1774
8087	Vignier, Pierre	Alpuëch, Rodéz,	Saint-Augustin 20.06.1781		à Brantôme 1774 prieur 1790
8352	Chabus, Jean, Joseph	Roche-Savane, Clermont, 1758			à Brantôme 1786
8421	Roussseau, Hilarie	Pottiers, 1760			prof. à Brantôme 1775/79

V. Moines nés en Périgord hors Brantôme mais ayant vécu à Brantôme

6288	Ducheyron, Jean-Baptiste	La Gomerie, Périgueux, 1715	Saint-Augustin 23.04.1733	à Brantôme 1789
7246	Duchaud, Joseph	Périgueux, 11.04.1733	Saint-Augustin 17.02.1751	à Brantôme 1789
7799	Menut, Jean	La Rochebeaucourt, Périgueux, 1744	Saint-Allyre 11.05.1762	Prieur Brantôme 1778-81

VI. Moines ayant dressé les plans de Brantôme au XVII^e siècle (AN NIII-Dordogne 1 et ADDordogne 12 H 4)

0070	Roussel, Nicolas, Placide	Nevers, 1603	Saint-Vanne 22.05.1620	Un plan
0471	Bérondière de la, Gilles, Joseph	Vernell (Sarthe), Angers, 1611	Saint-Jean d'Angely, 24.06.1631	Trois plans, dont un de 1656

VII. Convertis profès de Brantôme

167	Bourgalet, Innocent, Romain	La Filèche, Angers	Brantôme 16.08.1638	
326	Bouyer, Pierre	Les Bertins, Saumur, 1646	Brantôme 01.07.1670	09.03.1654 Mauriac 24.09.1721 Saint-Jean d'Angely

VIII. Convertis décédés à Brantôme

116	Lemort, Marin, Mélaïne	Reuilly, Bourges, 1613	Saint-Mélaïne 02.11.1632	11.01.1688 Brantôme
161	Lafargues, Jean, Léon	Périgueux	Toulouse 12.11.1637	23.05.1651 Brantôme
336	Gauthier, Hèle	Montaigner, Périgueux, 1640	Saint-Allyre 02.01.1672	05.07.1713 Brantôme
352	Doucet, François	Chavonnère, Portiers, 1640	Saint-Augustin 05.05.1677	20.04.1683 Brantôme
365	Chassé, Gilbert	Lastic, Clermont, 1655	Chaise-Dieu 10.11.1685	02.09.1693 Brantôme

IX. Commis stabilisés, profès de Brantôme

18	Boutoury, Antoine	Bussac, Tulle, 1615	Brantôme 22.04.1638	05.04.1653 Saint-Sulpice, Bourges
230	Mollard, Pierre	Saint-Savinien, Saumur	Brantôme 04.11.1688	21.03.1713 Saint-Allyre
379	Pargade, Jean-Baptiste	La Chalosse, Aix, 1712	Brantôme 22.12.1736	11.01.1762 Saint-Maixent

Prieurs de Saint-Pierre de Brantôme, congrégation de Saint-Maur

de... à	numéro Matricula	nom et prénom	né vers	décédé en	à
1636-1639	231	Bastide, Léonard ¹	1607	1668	Saint-Denis
1639-1645	287	Jamet, Guillaume ²	1607	1667	Saint-Wandrille
1645-1648	192	Faye, Pierre ³	1607	1668	Saint-Vincent
1648-1654	754	Pinet, André ⁴	1616	1694	Redon
1654-1660	676	Raby, Jean ⁵	1614	1662	Noyers
1660-1663	1022	Janet, Louis ⁶	1620	1694	Sens
1663-1669	658	Hamelin, Guillaume ⁷	1615	1675	Chelles
1669-1672	1105	Du Nouaud, Barthélemy ⁸	1624	1692	Solignac
1672-1675	1613	Cibelle, Rodolphe	1628	1693	Flavigny
1675-1678	1450	Belordeau, Gabriel	1628	1702	Saint-Savin
1678-1684	1294	Treille, Pierre	1631	1686	St-Jean-d' Angély
1684-1690	2378	La Porte, Gilbert	1646	1702	St-Jouin-de-Marnes
1690-1696	2832	Redon, François	1652	1729	Chelles
1696-1702	1769	Gerentes, Gaspard ⁹	1640	1703	Meymac
1702-1708	2675	Marcland, M. Ponce ¹⁰	1649	1726	St-Jean-d' Angély
1708-1711	4084	Chazal, François	1677	1729	Pontlevoy
1711-1714	2394	Bergonhon, Hugues	1646	1717	Souillac
1714-1720	3194	Mangenet, Gilbert	1657	1726	St-Jouin-de-Marnes
1720-1723	4085	Chassin, Antoine ¹¹	1677	1761	Saint-Allyre
1723	3588	Daubiac, Laurent ¹²	1666	1723	Brantôme
1726-1729	3815	Michelet, François	1668	1734	Saint-Augustin
1729-1731	3983	Codre, Jacques de La	1674	1732	Saint-Pourçain
1731-1736	5228	Arcis, Ambroise	1697	1764	Saintes
1736-1739	4573	Royer, Jacques	1682	1739	Saint-Augustin
1739-1742	5511	Rechignac, Etienne	1700	1785	Saint-Allyre
1742-1745	5385	La Porte, Gaspard ¹³	1699	1771	Ambronay
1745-1751	4307	Croizier, Martial	1680	1753	Brantôme
1751-1752	4382b	Fontjodrand, François	?	1752	Brantôme
1752-1754	6204	Fougeras, Victor Chavaille de	1713	1778	St-Germain-des-Prés
1754-1757	6385	Carimantrand, Pierre	1714	1772	Saint-Pourçain
1757-1760	5228	Arcis, Ambroise	1697	1764	Saintes
1760-1763	5783	Durand, Antoine	11704	1787	Saint-Allyre
1763-1765	6385	Carimantrand, Pierre	1714	1772	Saint-Pourçain
1766-1774	6997	Rambaud, Louis	1726	?	?
1774-1778	7483	Castaing, Michel, Philippe ¹⁴	1738	1810	Hors monastère
1778-1781	7799	Menut, Jean	1744	1818	Hors monastère
1781-1784	7483	Castaing, Michel, Philippe ¹⁴	1738	1810	Hors monastère
1784-1790	7455	Sigean, Alexandre	1735	1790	Brantôme
1790	7971	Romme, Jean-Baptiste	1748	1814	Hors monastère

D'après Dom Charvin in Revue Mabillon (1957-1958).

1 Maur. 2 Humbert. 3 André. 4 Gérard. 5 Benoît. 6 Jannet. 7 Placide. 8 Nouhan.
9 Gabriel. 10 Maur. 11 Chassaing. 12 Baubiat. 13 2^e mandat d'Etienne
Rechignac. 14 Philippe Castagne ou Castaigne.

Brantôme et les bénédictins de Saint-Maur

	moines	convers	commis
Nombre total de bénédictins de Saint-Maur recensés par la Matricula monachorum	8 753	508	4369
Date 1 ^{re} profession enregistrée	02-04-1607	02-01-1607	30-07-1624
Date dernière profession enregistrée	22-08-1789	22-05-1784	13-06-1773
Dont ayant un lien avec le Périgord (naissance, profession, décès, charges)	126	8	3
Date 1 ^{re} profession enregistrée	25-03-1614	02-11-1632	22-04-1638
Date dernière profession enregistrée	12-05-1787	20-07-1691	22-12-1736
Dont ayant un lien avec Brantôme	101	7	3
Date 1 ^{re} profession enregistrée	13-09-1621	02-11-1632	22-04-1638
Date dernière profession enregistrée	05-02-1786	10-11-1685	22-12-1736
Nés à Brantôme	7	-	-
Nés dans les diocèses de Périgueux et Sarlat (hors Brantôme)	4	2	-
Nés dans d'autres diocèses	88	5	3
Nés dans un lieu non connu	2	-	-
Profès de Brantôme (diocèse de Périgueux)	-	2	3
Profès de Saint-Augustin (diocèse de Limoges)	50	1	-
Profès de Saint-Allyre (diocèse de Clermont)	27	1	-
Profès de La Daurade (diocèse de Toulouse)	8	1	-
Profès de La Chaise-Dieu (diocèse de Clermont)	2	1	-
Profès de Jumièges (diocèse de Rouen)	2	-	-
Profès de Saint-Wandrille (diocèse de Rouen)	1	-	-
Profès de Saint-Vanne (diocèse de Verdun)	1	-	-
Profès de Saint-Jean-d'Angély (diocèse de Saintes)	1	-	-
Profès de Corbie (diocèse d'Amiens)	1	-	-
Profès de Trinité (diocèse de Vendôme)	3	-	-
Profès de Saint-Faron (diocèse de Meaux)	1	-	-
Profès de Saint-Mélaine (diocèse de Rennes)	1	-	-
Lieu de profession inconnu	3	-	-
Décédés à Brantôme	29	5	-
Décédés dans une abbaye (hors Brantôme)	56	2	3
Décédés hors d'un monastère	9	-	-
Décédés dans un lieu non connu	7	-	-
Nés, décédés, profès hors Brantôme, mais ayant eu une charge à Brantôme	60	-	-
ou y ayant résidé avant 1789	2	-	-
ou y ayant résidé en 1789	3	-	-
Nés et décédés en Périgord	5	2	-

Fonctions de formation à Brantôme

1. Zélateur séminaire

Matricula monachorum	Nom et prénom	Année de profession	Période exercice
4283	Marcombes, Etienne	1697	1704
4307	Croizier, Martial	1698	1707
4383b	Maréchal, Eutrope	1699	1706
4833	Descordes, Bernard	1707	1716
5523	Jolivet, Philippe	1719	1730
5525	La Fosse, Martial	1719	1727
5528	Bordes, Léonard	1720	1728
5621	Ferrières, Amable	1721	1731

2. Professeur de philosophie

Matricula monachorum	Nom et prénom	Année de profession	Période exercice
5919	Vincéans, Jean Alexis, Benoît	1726	1734-1735
6933	Larrey, Joseph	1745	1755
7970	Vergne, Antoine	1768	1778
7995	Leynia, Pierre ¹	1768	1776

3. Professeur de théologie

Matricula monachorum	Nom et prénom	Année de profession	Période exercice
4600	Suduyrand, Jean-Baptiste	1702	1721
5510	Augé, François	1719	1735
5824	Cailhava, Pierre	1724	1738-1741
5938	Benoist, Jacques	1726	1737
6389	Buer, François, Gabriel	1735	1746-1747
6491	Roux, Jean Maur	1737	1756-1758
6720	Moniotte, Pierre	1741	1752
7970	Vergne, Antoine	1768	1781
7995	Leynia, Pierre ¹	1768	1779
8087	Vignier, Pierre	1772	1781

¹ était professeur de rhétorique à Brantôme en 1775.

Brantôme et ses dépendances

I. Références aux Archives départementales de la Dordogne

- 12 H 1 à 12 H 8 abbaye de Brantôme
 13 H 1 Bourzac
 14 H 1 et 2 La Chapelle-Montmoreau
 15 H 1 Manzac
 16 H 1 Perduceix
 17 H 1 Saint-Angel
 18 H 1 Saint-Romain
 19 H 1 Saint-Vivien-d'Euclie
 29 G 1 vicaire perpétuel Pierre Certhon
 IV E 17 – 1 à 16 commune de Brantôme
 J 68 note de R. Villepelet
 2 E 126, 128, 149, 203 (7), 209, 274, 312, 623, 654, 908, 1006, 1011, 1155, 1450, 1666, 1791 : divers personnages de Brantôme
 2 E 455, 635, 886, 1052, 18014, 1812, 1829, 1841, 1853 : affaires diverses concernant Brantôme

II. Pancarte de l'évêché de Périgueux en 1556 d'après André Delmas (*B SHAP*, t. CXIX, 1992, p. 23-62 et p. 143-184)

1. offices :

prieur claustral, sacriste, aumônier, chapelain, prévôts claustraux (La Chapelle-Montmoreau, Perduceix, Pruniers, Puy-Chambaud).

2. prieurés à la collation de l'abbé :

Ayssennes (donné à Aymard, abbé vers 1124), Bourdeilles, Bourzac, Cantillac, Clairvaux (Rodez, donné à Amblard, abbé vers 1060), Condat, Garde (Bordeaux), Mareuil, Mauzac, Montagrier, Perpezac-le-Noir (Limoges, donné vers 990 par Hilduin, évêque de Limoges, ancien abbé de Brantôme), Sainte-Foy-de-Longa, Saint-Georges-de-Ruppa (Saintes), Saint-Julien-de-Bourdeilles, Saint-Laurent-des-Combes (Saintes), Sainte-Luce (Sarlat), Saint-Nicolas de Condat, Saint-Vivien d'Euclie.

III. Bibliographie

Andrault-Schmidt, Claude. « L'église abbatiale de Brantôme », in *Monuments en Périgord*, Paris. Société française d'archéologie, 1999

Bouet, Robert. *Le clergé du Périgord au temps de la Révolution française : dictionnaire biographique, t. I, A à J, notices n° 1 à 983*, Piégut-Pluviers, 1993

Vernière, Antoine. « Journal de voyage de Dom Jacques Boyer », in *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*, t. 26, 1884, p. 65-602

Chaussy, Dom Yves. *Les bénédictins de Saint-Maur* (t. I : Aperçu historique de la congrégation ; t. II : Répertoire biographique, supplément à la matricule), Paris, Institut d'études augustinienes, 1989-1991

Cousin, Patrice. *Précis d'histoire monastique*, Bloud & Gay, 1956 (La vie de l'Eglise)

Gaussin, P. R. *Huit siècles d'histoire, l'abbaye de La Chaise-Dieu (1043-1790)*, Brioude, 1967

Chaussy, Dom Yves (texte établi et traduit par). « Matricula monachorum professorum Congregationis S. mauri », in *Gallia Ordinis S. patris Benedictii*, Paris, 1959

Collectif. *Mémorial du XIV^e centenaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, Paris, Vrin, 1959

Peigné-Delancourt, M ; Germain, dom Michel (d'après les travaux de). *Monasticon Gallicanum*, Paris, Les Humanités du XX^e siècle, 1983 (reproduction à l'identique de l'ouvrage publié en 1871)

Oury, Guy-Marie. *Les moines*, Paris, Desclée (coll. Bibliothèque d'histoire du christianisme, 13), 1987

Oury, Guy-Marie. « Les bénédictins réformés de Chezal-Benoît », in *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, n° 174, 1979

Pacaut, Marcel. *L'ordre de Cluny*, Paris, Fayard, 1986

IV. Archives nationales

Série N III – Dordogne 1 : 4 plans, dont l'un, de 1656, est aux Archives départementales de la Dordogne (cote 12 H 4) et a été reproduit au 1/3 dans le *Bulletin de la SHAP* (t. VII, 1880, p. 53)

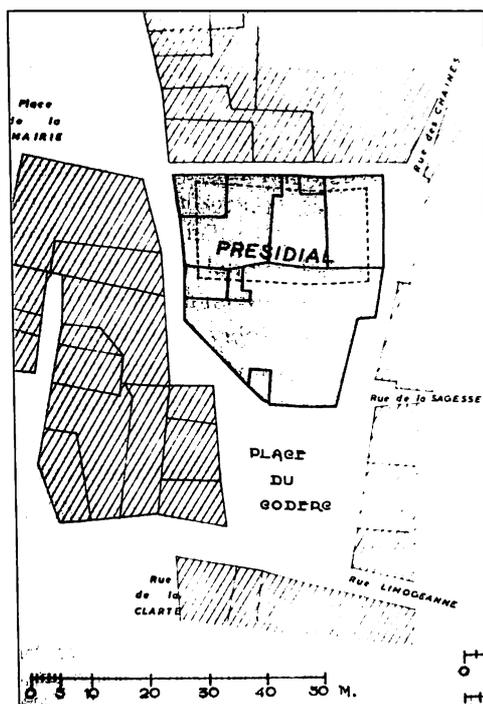
Les hôtels de ville de Périgueux

par Guy PENAUD

L'ensemble qui abrita en premier l'administration de la ville de Périgueux, le consulat (ou maison de ville), fut élevé en un point que l'on avait mûrement choisi, place du Coderc (aujourd'hui cadastre BK 34), à cheval sur les paroisses de Saint-Silain et de Saint-Front. On ne connaît pas la date de sa construction, mais le fait que le conseil de ville (*el cumenal cosseilh de la villa*) se soit tenu, en avril 1230, dans l'église Saint-Silain, tendrait à prouver qu'il n'était pas construit à cette époque. Le bâtiment communal est toutefois mentionné dès 1240 dans le Traité d'Union. On parle alors de *Domus consulatus existens infra villam pod. Sancti Frontonis*.

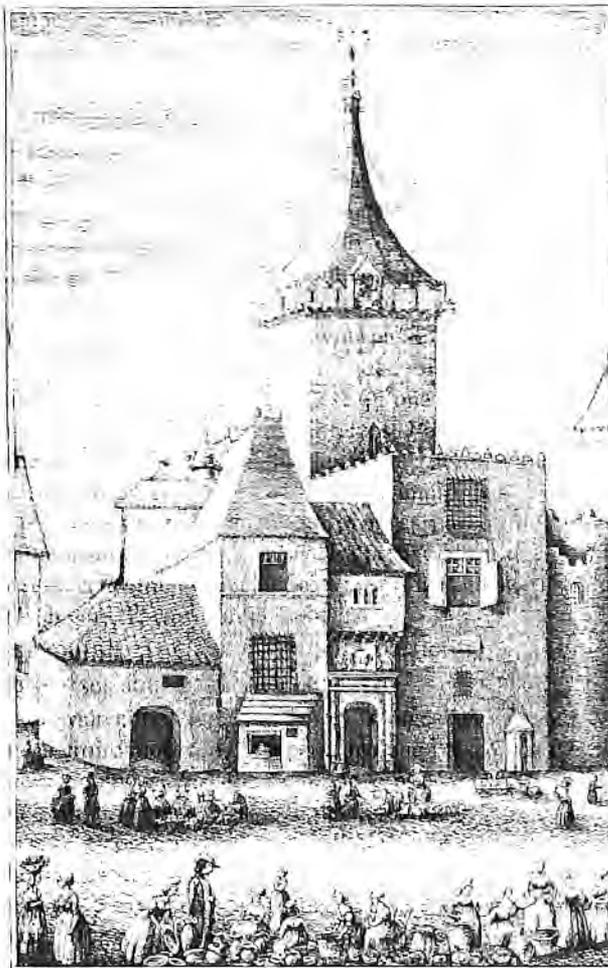
Il était composé d'un logis carré (un *parallélogramme rectangle* dit Taillefer), à trois niveaux (l'escalier a été refait en 1433), à terrasse crénelée. La baie du quatrième étage, sérieusement barreaudée, semble indiquer qu'elle éclairait une prison. Selon Taillefer, ce sont en fait les salles basses de la tour qui servirent toujours de prison. Une salle haute, dont la clef de la porte était sous la garde spéciale d'un consul, contenait une arche principale fermée par quatre serrures, dans laquelle étaient placés le sceau du consulat et les chartes des privilèges, et, près de la porte, la *grossa cayscha* qu'une simple clef permettait d'ouvrir et qui était destinée à recevoir les registres des comptes. Dans la grande salle du conseil, se trouvaient deux autres caisses, sur lesquelles on s'asseyait et dans lesquelles étaient rangés les autres documents de procédure. À gauche, dans une partie plus basse à deux niveaux, s'ouvrait l'entrée principale, ornée d'un portail construit en 1636

(œuvre de Nicolas Rambourg et de Blaise Bouin), ce portail étant encadré de pilastres à refends, et surmonté d'une dalle carrée à inscription indéchiffrable, entre des ailerons. Au-dessus, des mâchicoulis supportaient une pièce éclairée par trois fenestragés. En 1493, la voûte de la chambre du conseil menaçant de s'écrouler, il fallut la refaire en briques. Il y avait également un haut beffroi (*d'une hauteur de 87 pieds, non compris la charpente pyramidale qui s'élève à 8 ou 9 toises*), remontant certainement à la fin du XII^e siècle, mais restauré en 1447. Cette tour comprenait six étages dont les deux plus hauts paraissent avoir été ajoutés en 1527 et se terminait par un chemin de ronde crénelé, posé sur des mâchicoulis. Une horloge (réparée en 1636) et un Jacquemart ornèrent cette tour. Un toit d'ardoise, à huit pans, couvrait la tour et s'achevait par un amusant lanternon et une girouette. En 1530, la basse-cour du consulat fut pavée. Devenu trop vétuste, le consulat a été malheureusement démoli à partir du 24 octobre 1829 pour être remplacé par une halle construite sur les plans de l'architecte Louis Catoire (récemment restaurée, elle existe toujours). Le 23 mai 1830, un violent orage emporta ce qui restait du bâtiment. Selon Paul Galy, *les quelques restes ont intelligemment servi à M. Gilles-Lagrange, dans la construction de son magnifique hôtel* (en fait le château des Reynats à Chancelade).



Le consulat, place du Coderc (plan G. Ponceau) (ADD, 9 Fi Périgueux 61)

Dès 1780, l'intendant de Bordeaux avait envisagé de faire construire une nouvelle mairie en dehors du Puy-Saint-Front avec un auditoire et des prisons. On évalua le montant du financement nécessaire à 150 000 livres. On ne sait pas si ce sont les protestations de Périgueux ou la Révolution qui mirent fin au projet. En 1807, on envisagea de faire de la chapelle Sainte-Anne la mairie. Lors du conseil municipal du 24 janvier 1808, une commission, dont faisait partie l'historien de Vésone, Wlgrin de Taillefer, alors conseiller municipal, proposa en vain un plan pour la construction d'un hôtel de ville et d'une salle de spectacle sur l'emplacement de l'ancien consulat.



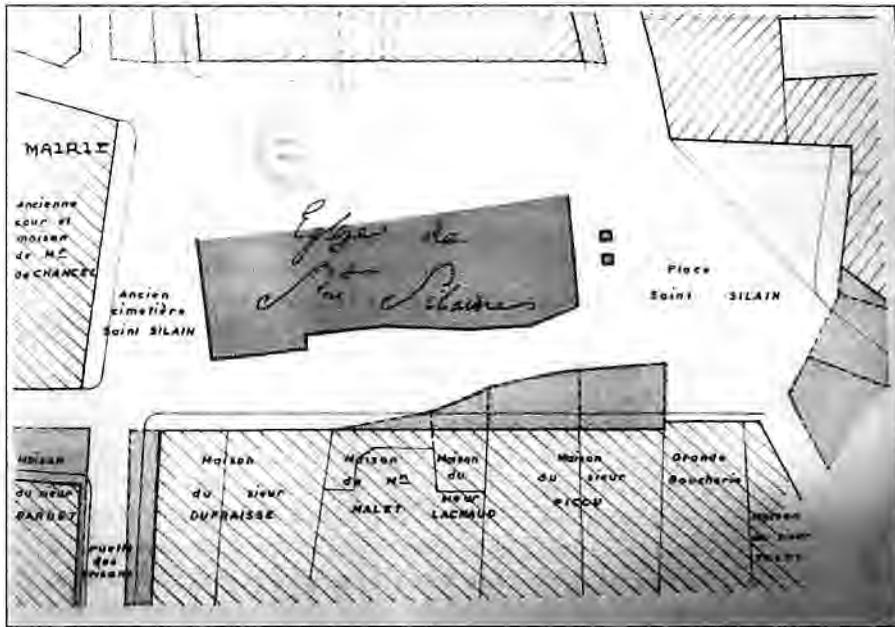
*Le consulat de Périgueux construit après 1240 et démoli en 1830
(lithographie de Eugène Arvengas)*

De ce fait, en 1817, une partie des services de l'hôtel de ville occupèrent *les bâtimens du ci-devant évêché*, place de la Clautre. En 1822, il fut envisagé de louer l'hôtel de M. de Sanzillon, la maison de la famille Bouilhac (située rue Eguillerie, elle est plus connue sous le nom d'hôtel de Lostanges), puis deux vastes immeubles situés *place Royale* (aujourd'hui place Daumesnil) et enfin de construire, sur les plans de M. Pautard, un nouvel immeuble pour abriter une halle, un hôtel de ville et une bibliothèque, toujours à la place de l'ancien consulat.

Le maire et les services municipaux s'installèrent finalement en 1823 (location, pour sept ans au prix de 1 000 F par an, autorisée suite accord du conseil municipal du 20 avril 1823), tout à côté du premier consulat, dans un hôtel particulier du XVIII^e siècle, qui appartenait alors à la famille Lagrange-Chancel. À la veille de la Révolution, cet immeuble était loué à Antoine Durantie, vicomte d'Auberoche, seigneur de Bastit, Fanlac, la Rolphie et autres places (A.D.Dordogne GG 101). La ville acquit définitivement cet hôtel, qui ouvrait alors sur la place de la Concorde, pour 38 000 francs, à Charles François Casimir de Lagrange-Chancel, inspecteur général des Finances, à son frère Louis Victor Alexandre Joseph de Lagrange-Chancel, commandant le Génie dans la place de Blaye (né le 26 octobre 1785 à Razac) et à leur mère, Agathe Françoise de Policard, veuve de Charles François Joseph de Lagrange-Chancel, demeurant à Choisy-le-Roi, propriétaires en indivision de l'immeuble. Cette acquisition fut réalisée, conformément aux délibérations du conseil municipal des 10 et 17 janvier et 14 février 1830 (A.D.Dordogne D 6 - 5215), par acte (promesse de vente) passé le 16 juin 1830 devant M^e Gilles-Lagrange, notaire à Périgueux (acte confirmé par une ordonnance royale qui autorisa l'acquisition) puis par un nouvel acte devant le même notaire en date du 7 janvier 1831 (A.D.Dordogne 3 E 6950). Entre temps, le 17 janvier 1830, certains conseillers municipaux avaient demandé en vain, qu'au lieu d'acheter l'hôtel Lagrange-Chancel, la ville aurait pu construire un hôtel de ville *sur l'emplacement des anciennes prisons*.

Dans l'acte du 16 juin 1830 (A.D.Dordogne 3 E 6949), l'hôtel Lagrange-Chancel est ainsi décrit : *Une maison sise en lad. ville de Périgueux, Place St Sylain, rues du Minage et du Serment, ayant une cour à l'aspect du levant, confrontant à la maison de la dame de Verneuill et à celle des héritiers de la dame Bouchalmar, du côté de la rue du Serment, lad. maison, telle qu'elle est maintenant occupée par la mairie de lad. ville de Périgueux et par M. de Moncourt, chef d'escadron, commandant la gendarmerie.*

En janvier 1852, la municipalité fit graver les mots *Liberté, Egalité, Fraternité* sur la façade de l'hôtel de ville.



L'église Saint-Silain devant l'hôtel Lagrange-Chancel (1828) (plan G. Ponceau)
(ADD, 9 Fi Périgueux 49-1)

Lors de deux réunions du conseil municipal (30 avril 1857 et 24 mai 1858), la construction d'un nouvel hôtel de ville dans la partie comprise entre la place de la Mairie (aujourd'hui place de l'Hôtel de Ville) et le pont vicieux (aujourd'hui pont des Barris) fut envisagée. La mairie actuelle devait être démolie pour laisser la place à une avenue allant directement du pont des Barris aux boulevards par la rue de la Clarté et la rue de la République. Ce projet ne fut pas mené à bien, pas plus que celui qui fut proposé en 1918 et 1936 par l'architecte Paul Cocula : un nouvel hôtel de ville devait être construit entre l'hôtel des Postes et la chapelle Sainte-Ursule, dans le square Jean-Jaurès. Le 3 septembre 1940, la municipalité envisagea également en vain la construction d'une nouvelle mairie. En 1942, on avança une nouvelle proposition : agrandir la mairie par surélévation de la halle avec réunion des deux bâtiments par une passerelle couverte au-dessus de la rue qui les sépare. En 1943, la réfection de la façade fut effectuée. Après la Libération, on parla d'édifier la maison municipale d'abord place Louis-Magne puis au bas de ce qui est devenue l'avenue Georges-Pompidou. Mais on ne donna pas suite à ces nouveaux projets.

L'immeuble actuel (cadastre BK 35), qui fut restauré en 1878 (le fabricant de tuiles des Moutis refit la couverture) et qui fut pourvu cette même année d'une horloge à cadran lumineux, présente une façade très sobre

et des dimensions réduites, mais des agrandissements (la construction d'une aile supplémentaire, place du Coderc, fut approuvée lors du conseil municipal du 12 décembre 1944 ; des immeubles contigus furent acquis à M. Lafaysse (cadastre BK 36) (suite délibération du 22 décembre 1949) et à M. Lacombe (suite délibération du 16 juillet 1964) et des aménagements successifs (remplacement du balcon de fer par un balcon en pierre de Chauvigny, construction de balustrades de pierre aux portes croisées à droite et à gauche du balcon en 1943 (par l'entreprise Allain), aménagement du troisième étage en 1943, chauffage central installé fin 1947, hall d'entrée, les bureaux du rez-de-chaussée, l'escalier avec sa rampe en fer forgé et sa cage ornée des bustes de Montaigne et de Fénelon (1948-1949) sans oublier la nouvelle salle des mariages inaugurée en juin 1950, le tout œuvre de l'entreprise Albert Van Lede) lui permettent encore aujourd'hui de loger une grande partie des services municipaux. Les locaux ont été réaménagés à partir de 1976 et la façade a été rénovée (avec restauration originelle des ouvertures) du 15 novembre 1978 au 21 mai 1979. De juillet à août 2000, les services de l'état civil ont également été rénovés, de même qu'en avril-mai 2003 les services de l'accueil.

On peut enfin noter que lors du sommet franco-italien du 27 novembre 2001, l'hôtel de ville accueillit des réunions interministérielles.

Lors de la vente en 1830-1831 de l'hôtel Lagrange-Chancel à la commune de Périgueux, il fut spécifié, dans les actes notariés, qu'*il est de notoriété publique que cette maison appartenait de temps immémoriaux à la famille de Lagrange-Chancel, qu'en mil sept cent quatre vingt douze, Charles François Joseph de Lagrange-Chancel en était son propriétaire...*

Le membre le plus célèbre de cette famille est sans conteste François Joseph de Chancel, seigneur de Lagrange, plus connu sous le nom de Lagrange-Chancel. Il n'est sans doute pas né dans cette maison, puisqu'elle ne semble dater que du XVIII^e siècle. Il a pu, par contre, voir le jour dans la maison Bertin, située à l'angle ouest des rues Aubergerie et Taillefer, le 1^{er} janvier 1677 (A.D.Dordogne GG 71) de Léonard de Chancel, seigneur de Lagrange, et d'Anne Bertin, demoiselle d'Antoniât (ces derniers s'étaient mariés à Saint-Front le 11 mai 1666 - A.D.Dordogne GG 61). Il fut baptisé ce même jour dans la nouvelle cathédrale Saint-Front. Il eut quatre frères et sœurs : Louis (né en 1678), Honorée (née en 1683), Pierre Jean (né en 1686) et Marguerite. Après le décès de son père, Léonard de Chancel, le 12 janvier 1686, sa mère partit pour le Bordelais.

Il s'est marié le 19 avril 1708 (suite contrat du 12 mars 1708 du notaire Bergues) avec Jeanne Marie Ducluzel, dame de la Chabrierie, dont le père, François Ducluzel, seigneur de la Chabrierie, avait une très haute position : conseiller du roi, il était président de l'élection et subdélégué de l'intendant. Lagrange-Chancel est mort le 29 décembre 1758 après une vie pour le moins mouvementée. Page de la princesse de Conti, maître d'hôtel

ordinaire de la duchesse douairière d'Orléans, il fut surtout un poète et un pamphlétaire dramaturge. Il publia sa première tragédie *Jugurtha* en 1693, que Racine, sur la recommandation de la princesse de Conti, fit représenter, en 1694, sous le titre de *Adherdal, roy de Numidie*. Il est surtout connu pour ses *Philippiques* (1720), satire fameuse dirigée contre le régent Philippe d'Orléans. Impliqué dans une conjuration contre ce dernier, il fut emprisonné et dut quitter la France cette même année. Il se réfugia en Sardaigne, puis en Hollande et ne rentra dans sa patrie qu'en 1728, terminant sa vie en Périgord.

Du mariage de François Joseph de Chancel et de Jeanne Marie Ducluzel naquirent quatre enfants : Anne François, François Victor, Marie Constance et Françoise. Le testament de François Joseph Chancel, dit Lagrange-Chancel, daté du 1^{er} juillet 1745 (A.D.Dordogne 3 E 1807 – fonds Lavavé) nous apprend que son seul fils survivant, Charles François Victor de Chancel, seigneur de Nizor, fut institué comme son unique héritier. Né en 1715, ce dernier s'est marié en 1746, *contre le gré de son père*, avec demoiselle Marie Martin, de Nantiat. Ils eurent pour enfants Léonard, Léonard Victor, Jean-Baptiste et Charles François Joseph, seigneur de Lagrange.

Ce dernier se maria avec Agathe Françoise de Policard. Ce couple eut six enfants : Charles François Casimir, Jeanne Marie Constance (née en 1783), Louis Victor Alexandre Joseph (né en 1785), Edouard François (né en 1787), Anne Henriette Françoise Albine (née en 1789) et Aline Germaine Françoise (née en 1791).

Charles François Joseph de Chancel (petit-fils de Lagrange-Chancel) étant décédé le 18 août 1792, ce sont ses enfants survivants, Charles François Casimir et Louis Victor Alexandre Joseph (arrière-petits-fils de Lagrange-Chancel), ainsi que sa veuve qui vendirent l'hôtel qu'ils possédaient à Périgueux à la ville en 1830-1831.

Un dernier point mérite d'être abordé : qui a fait construire l'hôtel de ville actuel de Périgueux ? Il est attesté qu'il appartenait à Charles François Joseph de Chancel en 1792, date de son décès. On sait en outre que son grand-père, Lagrange-Chancel, est mort en 1758. Comme cet immeuble est daté du XVIII^e siècle, tout permet de supposer qu'il fut en fait reconstruit, par Lagrange-Chancel, qui avait, malgré ses déboires, une position sociale en vue à Périgueux. N'a-t-il pas créé, en 1718, dans cette ville une Académie littéraire ? Son exil, après la publication de ses odes satiriques contre le Régent, entraîna la chute de cette assemblée dont il était le chancelier. Dans les dernières années de sa vie, de retour en Périgord, il reprit en vain en 1756, son idée de réactiver, à l'ombre de Saint-Front, sa société littéraire défunte. En outre, durant tout cette période, il effectua d'importantes recherches pour retracer l'histoire de sa province tout en s'occupant de ses terres ou en menant divers procès.

Dans son testament de 1745, Lagrange-Chancel parle des deux biens qui lui tenaient le plus au cœur : le château d'Antoniac à Razac-sur-l'Isle et *sa maison de Périgueux* qu'il léguait à son fils survivant. Gageons qu'il évoqua dans cette circonstance cette dernière demeure parce qu'il n'avait pas été étranger à sa reconstruction au centre du Puy-Saint-Front, entre la Clautre et le Coderc, entre la cathédrale Saint-Front et le Consulat de Périgueux.

G.P.

Chronique doublaude ¹ : Salubre ou insalubre la Double ?

par Maurice BIRET

Dans *L'ennemi de la Mort*, Eugène Le Roy parle des *trois cents étangs qui empoisonnaient la Double... de leurs queues interminables où pourrissaient dans la fange les végétaux champêtres et aquatiques... des vapeurs pestilentielles... de ce royaume des fièvres*. Et le jeune Daniel, qui deviendra bientôt le bon docteur Charbonnière, de dire : *Celui qui assainirait ce pays, qui tuerait la fièvre et détruirait la misère, ferait une grande chose, une très grande chose...*

Rappelons que ce roman, le dernier de ce grand écrivain, fut écrit en 1906-1907. La Double n'était pas un pays inconnu pour lui. Il l'avait traversée en 1899, passant par l'Hôpital près de Chantérac, Saint-Vincent-de-Connezac, Echourgnac, Saint-Barthélemy et Montpon. Dans *Carnet de Notes d'une excursion en Périgord* on peut lire : *Dans les combes on voit encore l'emplacement et le reste des chaussées des étangs, aujourd'hui desséchés, qui empoisonnaient le pays. La Double n'est plus tout à fait le pays sauvage et misérable d'autrefois. L'habitant lui-même se transforme... C'est que l'antique Terre de conquête a été profondément transformée au milieu du siècle. A Echourgnac, devant l'église, Le Roy a même pu se recueillir devant*

1. Doubleaud ou doublaud ? Pour ma part, j'adopte l'orthographe d'un « grand » et authentique Doublaud, le comte de Saint-Saud, qui écrivait doublaud comme badaud, faraud, nigaud.

le petit monument, récemment inauguré [qui] porte les médaillons de bronze de deux apôtres de l'assainissement de la Double : le docteur Piotay et le baron de Saint-Saud.

Après bien d'autres, le tableau d'un pays désolé que nous donne l'ancien percepteur de Tocane Saint-Apre n'est-il pas noirci à plaisir ² ? On peut objecter que l'action du roman se situe au début du XIX^e siècle, qu'avant de se lancer dans l'écriture, Le Roy s'est abondamment documenté auprès de Léon Desplat, maire de Saint-Michel-de-Double, surnommé « *le sous-préfet de la Double* » et qui connaissait bien son pays.

La Double était-elle donc si insalubre autrefois ?

Il serait peut-être temps de demander l'avis des Doublauds.

Le 24 juillet 1855, se référant à la loi du 11 septembre 1792 portant sur l'assèchement des étangs en France, le conseil d'arrondissement de Ribérac émet le vœu que le gouvernement ordonne d'assécher ceux de la Double. Le conseil général suit. La Double n'est qu'une partie mal connue de la Dordogne. Les notables du département n'ont-ils pas été abusés par les idées généreuses de ce milieu de siècle ? Toujours est-il que pour eux, ces étangs sont à l'origine des fièvres et des malheurs de la contrée. Pour la majorité de ces messieurs, ce ne sont que des étangs artificiels créés, au moyen de barrages pour élever du poisson ³. La solution semble fort simple. Pour supprimer cette spéculation, il suffit de rompre les barrages, s'il y a lieu par mesure de police sanitaire. En octobre 1855, le préfet invite les conseils municipaux à émettre un avis sur la suppression de ces étangs et à voter les crédits nécessaires aux études.

Un changement de préfet, et sans doute un manque de moyens, font que les choses traînent. On prend l'avis de personnes compétentes comme Bourget, propriétaire à La Jemaye mais aussi membre du conseil d'hygiène de l'arrondissement. Celui-ci émet quelques réserves. Les marécages existants ne sont pas les marais qu'on pense et, même si on les assèche, ce ne seront que de pauvres terrains sablonneux qu'on ne pourra améliorer que par des amendements...

Le sous-préfet de Ribérac est chargé de mettre en œuvre cette enquête... et cette quête. Il connaît bien son monde doublaud et prévient le préfet que ce projet n'aboutira pas... mais il obéit aux injonctions de son supérieur. Cependant, il étend l'enquête et la demande d'aide aux communes limitrophes de la Double, pensant sans doute améliorer les résultats financiers

2. Alexandre Biret, *Causeries forestière sur la Double* : « De tous les ouvrages parus sur la Double, celui qui contient le plus d'inexactitudes, *L'Ennemi de la mort*, est dû au grand écrivain Eugène Leroy, l'auteur de l'immortel *Jacquou le Croquant* ».

3. Voir à ce sujet M. Grenier, *B SHAP*, t. XXXII, 1905.

en faisant appel à des gens moins concernés par les étangs et à des communes plus riches. Le sous-préfet avait fait ses comptes : pour lui *la Double compte 32 communes, 182 grands étangs, 121 petits étangs, plus une infinité de mares et de viviers*. Il est donc tout à fait prévisible que presque tous les membres des conseils municipaux authentiquement doublauds étant propriétaires, pour le moins d'un de ces étangs, voteront contre le projet préfectoral de suppression, avec d'autant plus de conviction qu'on veut leur en faire payer l'étude !

Le nouveau préfet reprend le dossier en 1856 et demande où en est l'enquête. Le 26 juillet 1856 le sous-préfet rend compte.

Voici donc l'avis des Doublauds sur la salubrité ou l'insalubrité de leur pays :

Sur une quarantaine de communes sollicitées une vingtaine a répondu, certaines de façon très laconique, d'autres de façon plus argumentée. J'ai classé les réponses dans l'ordre alphabétique des communes.

Beaupouyet : Le conseil municipal de cette commune aux limites de la Double est essentiellement préoccupé par la construction d'un bac ou d'un pont et s'il doit faire des sacrifices nouveaux ce sera pour obtenir une station sur la toute nouvelle voie ferrée et pour construire un presbytère. Quant à la Double, le conseil municipal regrette beaucoup de ne pouvoir s'associer aux mesures proposées... Cependant, le maire, considérant l'importance de la mesure, s'inscrit personnellement pour 50 F. Il précise d'ailleurs que dans la commune il y a des landes immenses qui auraient besoin d'être desséchées et il contribuera encore plus à la dépense si, dans l'intérêt général de salubrité, on veut bien y faire quelque chose. Bien sûr il possède plusieurs hectares de ces landes, mais sa propriété s'étend aussi sur la commune de Saint-Laurent, de l'autre côté de l'Isle, dans la Double donc. A ce sujet, d'ailleurs, *l'impôt qu'il paye pour ses chiens va à Saint-Laurent. Il aimerait bien qu'il revienne à Beaupouyet...*

Beauronne : *Après avoir pris connaissance de la lettre du sous-préfet et l'avis de M. le maire, les conseillers constatent qu'il n'y a que 8 F 8 centimes d'excédent au budget et que cette somme sera bien utile pour secourir les malheureux ; de plus, pour cause de mauvaise année ils se voient forcés... à ne rien voter.*

Douzillac : Considérée comme limitrophe, cette commune, néanmoins, *partageant le vœu du conseil d'arrondissement*, vote 20 F sur ses fonds disponibles.

Eygurande-et-Gardedeuilh : *Considérant que l'insalubrité de la Double est un fait fort douteux, que les fièvres se rencontrent peut-être du côté de l'étang de Petitonne mais pas à Eygurande où les eaux sont potables, considérant que les maladies naissent de l'incurie des habitants qui*

travaillent peu et ont par conséquent peu de ressources et sont mal nourris, mal habillés et mal logés, dans des maisons humides, mal closes, entourées de fumiers et d'odeurs mal saines... que les maladies y sont pourtant moins nombreuses qu'on ne le dit, que les étangs ont été créés là même où se trouvaient les marécages naturels et que ces créations ont participé à atténuer l'insalubrité, qu'ils sont plutôt un remède qu'un mal, qu'il y a donc une erreur palpable et une appréciation évidemment inexacte dans le vœu formulé, que le remède aggraverait le mal signalé et heureusement exagéré, que l'absence de source fait une nécessité d'avoir des étangs, le conseil municipal demande dès lors de laisser les choses à leur cours naturel et qu'il serait plus utile de faire exécuter les lois sur les habitations insalubres.

Festalemps : *Considérant qu'il n'y a ni étangs ni marais dans la commune le conseil municipal est d'avis de ne voter... aucun fonds.*

Jemaye (La) : *Considérant que les étangs existant dans la commune sont en grand nombre et donnent un revenu considérable et fournissent d'excellents poissons qui approvisionnent les localités, que ces étangs ne sont point malsains et sont d'une grande utilité pour l'abreuvement des bestiaux en automne (comme en toutes saisons)... qu'ils alimentent plusieurs moulins, qu'asséchés, leurs sols ne seraient propres à rien, attendu qu'il ne reste plus de terre végétale, le conseil municipal est d'avis qu'il serait à désirer qu'au lieu de les détruire, les plus beaux fussent primés ⁴. En conséquence il n'y a pas lieu à voter les fonds demandés et le gouvernement ferait mieux d'aider au défrichement et au boisement.*

Ménesplet : *Le conseil municipal exprime le vœu que l'assainissement soit effectué mais la commune qui ne possède ni presbytère ni maison d'école est au regret de ne pouvoir voter les fonds demandés.*

Montpon : *Après avoir mûrement délibéré, le conseil municipal se voit au regret et dans la pénible obligation de refuser de prendre part aux frais.*

Mussidan : *Du point de vue de la salubrité publique et des progrès que réclame l'agriculture le conseil municipal reconnaît combien serait utile l'assainissement de la Double... Il appelle de tous ses vœux le moment où cette contrée intéressante sera affranchie des épidémies... mais considérant les lourdes charges qui pèsent sur la commune... regrette de ne pouvoir s'associer autrement que par ses vœux aux désirs de M. le sous-préfet tout en souhaitant ardemment de le voir se réaliser dans un avenir prochain... et se voit dans la dure nécessité de ne pouvoir allouer les fonds demandés. Rappelons que le docteur Piotay est maire de Mussidan à cette époque.*

Ponteyraud : *Le conseil municipal refuse de s'imposer attendu qu'il n'y a ni étangs ni marais dans la commune.*

4. A votre avis, quelle est la commune qui possède les plus grands, les plus beaux étangs de la Double ?

Puymangou : Le conseil municipal *ne désapprouve point* l'intention du conseil d'arrondissement mais la commune n'a que quelques mares, bien utiles pour laver le linge et abreuver le bétail... De plus elle n'a aucune ressource et regrette de ne pouvoir voter des fonds selon le désir du sous-préfet de Ribérac.

Roche-Chalais (La) : La délibération du conseil municipal est fort longue, on sent que le maire, le baron d'Arlot de Saint-Saud, a beaucoup à dire sur cette question. Après les précautions d'usage - *la commune ne possède aucun étang, n'a aucun fonds à voter et est donc totalement désintéressée par cette question* - il entre dans le vif du sujet. *Est-il utile de priver les propriétaires de leurs revenus ? Il n'y a pas plus de maladie dans les communes de Double que dans les autres et on n'y a jamais vu d'épidémie de suette et de choléra. Ce qui manque le plus dans cette région, ce sont les sources d'eau potable.* L'argumentation se fait alors plus précise et plus incisive. *Les étangs ne sont pas insalubres quand ils sont pleins d'eau puisque le poisson n'y meurt pas ! L'insalubrité commence quand ils se dessèchent, quand, du limon, s'élèvent des exhalaisons méthiques (?)*. Et puis, argument suprême, *l'administration n'a t-elle pas elle-même fait creuser des flaques d'eau croupissante le long des chemins de fer, notamment entre Libourne et Bordeaux, près de Saint-Loubès, qui sont bien autrement insalubres. Et puis, pourquoi frapper l'industrie des étangs dans la Double alors qu'on l'encourage ailleurs en France !...*

Bref le conseil municipal à l'unanimité considère *qu'il n'y a pas lieu de délibérer et passe à l'ordre du jour.*

Saint-Aulaye : Le conseil municipal croit que *le dessèchement des étangs serait désirable mais insuffisant et qu'il faudrait drainer.* Les étangs sont d'ailleurs utiles car ils constituent des réserves d'eau indispensables. Si on devait les supprimer peut-être serait-il utile alors de creuser des puits artésiens.

Saint-Barthélemy : Très pragmatique, le conseil municipal constate que *les propriétaires sont grevés d'impôts, que les étangs, quatre fois plus rentables que les terres cultivées, constituent une part importante de leurs ressources et qu'en conséquence ils doivent être indemnisés avant de voir leurs étangs asséchés.* De plus, en remplacement, il demande la création d'abreuvoirs pour le bétail.

Saint-Etienne-de-Puycorbier : la réponse est très brève, la voici *in extenso* : *Le conseil municipal n'a pas cru devoir prendre de délibération relative au dessèchement des étangs.*

Saint-Jean-d'Ataux : Il en fallait une, Saint-Jean-d'Ataux fut la seule commune de la Double à souscrire totalement au projet et surtout à *s'imposer extraordinairement pour 15 F afin de subvenir aux déplacements de messieurs les ingénieurs.* Mais comme ce signe de bonne volonté mérite bien une récompense, le conseil municipal en profite pour demander à l'autorité supérieure de *faire combler les mares creusées à l'intérieur même du village*

dans le but d'y élever du poisson et faire baigner la volaille - sans doute quelques querelles de voisinage qu'on aimerait voir régler par la toute puissante administration.

Saint-Laurent-des-Hommes : Le conseil municipal est d'avis *qu'il soit procédé à des études*. Il voudrait bien pouvoir voter des fonds, mais de l'examen du budget, il résulte qu'il n'a aucune ressource pour cette dépense.

Saint-Médard-de-Mussidan : Le conseil municipal s'associe *chaleureusement* aux hautes idées administratives de son premier magistrat et regrette que son budget, qui est en déficit, ne lui permette pas de participer.

Saint-Michel-de-Double : Le conseil municipal s'associe *certainement* au vœu formé par le conseil d'arrondissement de Ribérac mais n'est pas d'avis qu'il soit procédé au dessèchement des étangs *vu que ce serait une perte considérable ; de plus, les ressources de la commune sont trop faibles pour qu'elles puissent concourir à l'exécution de semblable projet.*

Saint-Michel-Léparon : Le conseil municipal, à l'unanimité, reconnaît qu'il y a à peine quelques étangs sur la commune et *loin de voter des fonds pour leur dessèchement il serait d'avis de demander à Monsieur le Préfet qu'il voulût bien envoyer des ingénieurs très distingués pour forer des puits et des fontaines qui fourniraient de l'eau potable à toute cette partie de la Double qui est si malheureuse l'été. Heureusement qu'il y a quelques étangs qui sont autant d'oasis pour le bétail. Et puis, cette Double, pour laquelle on fait si peu, ne votera pas de fonds pour lui ôter le peu qu'elle possède, attendu que les étangs ne causent ni choléra ni autres épidémies.*

Saint-Privat : Pour le conseil municipal, Saint-Privat ne fait pas partie de la Double, *une contrée pas si misérable qu'on voudrait le faire croire. Certes on n'y produit que peu de grains, mais les étangs, avec les bois et les litières, fournissent de grandes ressources qui ne coûtent aucun frais de culture, alors que chez eux, les terrains défrichés sont coûteux, de plus les habitants de cette Double ont de grands moyens avec le produit des bestiaux ; en conséquence Saint-Privat ne participera pas à la dépense.*

Sourzac : Encore une commune limitrophe dont le conseil municipal se reconnaissant dans la sagesse de cette mesure est d'avis de prélever 30 F sur ses fonds disponibles *regrettant de ne pouvoir faire plus.*

Le sous-préfet avait donc récolté 115 F : 50 F d'une contribution personnelle, 50 F de deux communes limitrophes et 15 F d'une authentique commune doublaude. Cinq communes de la Double et deux communes limitrophes ne désapprouvaient pas mais ne votaient aucun fonds. Enfin huit autres communes de la Double et deux limitrophes, parfois de façon assez impertinente pour l'époque, se prononçaient contre la mesure. De plus, pour le sous-préfet, le silence gardé par les autres communes équivalait à un rejet exprimé.

Il fallait changer de tactique.

En 1861, il est décidé de créer un réseau de routes agricoles à travers la Double et, à titre d'expérience, de dessécher plusieurs étangs dans les communes d'Echourgnac et de la Jemaye. En même temps, le conseil général vote 130 000 F de subventions pour les routes et 30 000 F pour indemniser les propriétaires d'étangs. L'année suivante on crée une commission d'agriculteurs et de médecins chargée de se pencher sur les besoins de la Double. A la fin de l'année 1864, le 29 décembre, le docteur Piotay et le baron d'Arlot de Saint-Saud fondent le comice central de la Double afin de créer un lien entre l'administration et les propriétaires méfiants. Ce comice organise un concours à Echourgnac, distribuant des prix et des encouragements pour de nouvelles cultures, l'utilisation d'amendements calcaires mais aussi pour le drainage et l'assèchement des nauves (vallon plus ou moins encaissé et marécageux) et l'encaissement des étangs. Il encourage également le reboisement par semis de résineux et de feuillus.

En octobre 1867, M. de Saint Pulgent est nommé préfet à Périgueux. Il arrive de l'Ain où il a participé activement à la mise en valeur des Dombes, avec, notamment, l'appui de moines trappistes. L'idée d'installer des trappistes à Echourgnac avait déjà été envisagée par les membres du comice. Grâce à sa générosité – il donnait une grande partie de son domaine de Biscaye – et à son dévouement, le docteur Piotay allait réussir à installer des moines de la Trappe de Port-du-Salut, à Echourgnac. Dès août 1868, sous l'autorité du R.P. Eugène, ils montrent l'exemple, n'attendant même pas les indemnités pour assécher leurs étangs. L'empereur lui-même va, sur sa cassette personnelle, accorder une subvention de 50 000 F aux frères trappistes de la communauté de N.D. de Bonne-Espérance-de-la-Double. Versée sur dix mois, cette fabuleuse somme va permettre aux moines de s'installer au cœur de la contrée déshéritée.

Leur révérend père prieur intervient pour persuader ses voisins afin d'engager une action significative d'assainissement, de mise en culture, de chaulage et il propose même de construire des tuileries et briqueteries pour faire des maisons dignes de ce nom dans la région. Les services administratifs applaudissent mais ne sont pas dupes. Les affaires n'avancent guère. Il semble que des pressions s'organisent pour retarder les expropriations et les travaux. Soucieux de s'entretenir de ces difficultés avec le préfet, le père Eugène se rend à Périgueux. Il sera privé *du plaisir et de l'honneur* de voir le préfet *par des personnes sans doute bien intentionnées mais mal informées*. De retour à Echourgnac, il l'écrit au représentant de l'Etat. Certains propriétaires, notamment Guibert de Pleine-Serve, artiste vétérinaire demeurant à Saint-Aulaye, refusent d'adhérer au syndicat que les moines tentent de mettre sur pied. En 1868, le préfet informe le frère prieur que le conseil général insiste pour que des mesures soient prises à l'effet de vaincre la résistance de *quelques propriétaires*.

Il est vrai qu'en 1869 les routes agricoles sont bien avancées. La Double est couverte d'un réseau de routes et de chemins qui se rejoignent, s'embranchent et s'entrecroisent dans toutes les directions : on n'a que l'embaras du choix – à la lettre – lorsqu'il n'y a pas de poteau indicateur nous dit Eugène Le Roy. Certains pensent que cela suffit à assainir la contrée. Les religieux, qui ont mis en place une pharmacie dans leur couvent afin de distribuer gratuitement la quinine aux Doublauds, ont de bonnes raisons de penser que les fièvres ne sont pas éradiquées : sur vingt-trois religieux, vingt-deux ont eu la fièvre et les habitants au service de la communauté sont également touchés... ainsi que le maire et même le curé ! Entre le 5 et le 19 août 1869, quatre-vingt-douze personnes ont reçu des médicaments, avec ou sans ordonnance !

A la veille de la guerre de 1870, le ministre des Travaux publics prend enfin un décret de reconnaissance d'utilité publique qui doit permettre au préfet de contraindre les propriétaires récalcitrants à assécher leurs étangs, et sans indemnité !

1870 la guerre, la Commune...

Les travaux d'assainissements ne reprendront qu'en 1872, et il faudra beaucoup de diplomatie et... des primes de 150 F par hectare pour assécher six étangs à Echourgnac en 1873 et 1874. A chaque fois, l'ingénieur veille à ce que les digues soient coupées car *ces étangs vides peuvent être refermés avec la plus grande facilité par l'introduction de détritrus dans les bondes*. Il est vrai que parfois l'argent promis n'arrive pas aux dates fixées. Certains considèrent bien vite que l'administration ne respectant pas ses engagements, ils ont le droit de remettre leurs étangs en eau. Bientôt les Doublauds réclameront le relèvement des indemnités et dès 1900, certains propriétaires déposeront des demandes pour rétablir leurs étangs.

Finalement, il semble que bien peu d'étangs aient été supprimés. Cependant les bonnes âmes ayant tellement à cœur de venir en aide à ces malheureux Doublauds, la question de l'assèchement avait fait beaucoup de bruit. Je ne pense pas qu'elle ait été la cause principale de la disparition des fièvres. Par contre, l'encaissement des étangs existants, de nouvelles façons culturales, l'exemple des religieux, les encouragements du comice central et, surtout, l'établissement d'un réseau de nouvelles routes avaient fait beaucoup pour l'amélioration des conditions de vie dans la Double... et la disparition des fièvres.

M.B.

Sources : A.D. Dordogne 7 S 132 et 7 S 134 ; Eugène Le Roy, *Carnet de notes et L'Ennemi de la Mort* ; Marcel Secondat, *Eugène Le Roy* ; *Document d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.H.P.) t. 7, 1992.

Marcelino, émigrant périgordin en Argentine quarante années de témoignage 1889-1921

par Pascale LAGUIONIE-LAGAUTERIE

Si nous connaissons deux cas d'émigration collective du Périgord vers le Brésil et l'Argentine (Affaire Alibert en 1885 et Affaire Mouty en 1888), les témoignages personnels sont très rares. Aussi avons-nous été particulièrement heureux de découvrir la correspondance suivante ¹.

Originaire de Cherveix-Cubas, Martial Eynard appelé par la suite Marcelino, émigra en 1889 en Amérique latine. Il y connut la réussite.

Dans son grenier, Mme Braquet, épouse de Paul, le plus jeune des neveux de Marcelino, retrouva un paquet de quatre-vingt-dix-huit lettres et un discours de Marcelino. Elle nous a permis de disposer de cette correspondance originale, et grâce à cette découverte, le voile peut être levé sur la véritable histoire de cet émigrant.

1. L'étude des Affaires Alibert et Mouty et de la correspondance de Marcelino Eynard a donné lieu à notre mémoire de maîtrise, en 1988, « L'émigration de la Dordogne vers l'Amérique - 1859-1925 », sous la direction de Bernard Lavallé professeur à Bordeaux III. L'étude de la seule correspondance de Marcelino a donné lieu à notre mémoire de DEA, en 1991, « Une histoire de vie : Marcelino Eynard (1866-1921) un émigrant périgourdin en Argentine », toujours sous la direction de Bernard Lavallé professeur à Bordeaux III et aujourd'hui professeur à la Sorbonne.

Dans le pays, la légende de l'homme pouvait être rétablie : ses lettres retracent ses aventures et témoignent de sa réussite sociale.

I. Caractéristiques de la correspondance

Pendant près de quarante ans, de 1882 à 1921, la famille et les amis de Marcelino ont attendu qu'il écrive et lui ont répondu. La cellule familiale pratiqua très tôt la correspondance parce qu'elle avait un goût marqué pour l'écriture et la lecture. C'est d'abord un ami, M. Mérilhou, qui lut les lettres et rédigea les réponses, mais très vite Marceline, la sœur, prit le relais. Cette autonomie joua un rôle décisif : elle permit un échange affectif continu et créa l'émulation nécessaire pour que la correspondance résiste à l'épreuve du temps.

Le caractère rituel de l'écriture et la fréquence des lettres créèrent une liberté de ton fort surprenante entre des correspondants éloignés. Marcelino évoque sans fioritures sa vie quotidienne, ses difficultés matérielles et morales.

La correspondance de Marcelino est particulière par sa durée, près de quarante ans, et son contenu : il prit très vite conscience du caractère exceptionnel de sa destinée et fit part de ses expériences à sa famille avec beaucoup de pédagogie parce qu'il désirait l'associer à sa progression intellectuelle et sociale.

Son niveau culturel explique la qualité de sa correspondance. Muni du Certificat d'études, il avait des atouts pour réussir en France et lorsque des circonstances malheureuses le poussèrent à s'expatrier, son intelligence le conduisit à s'intégrer dans un pays où il n'avait pas au départ l'intention de s'installer, tandis que sa curiosité intellectuelle l'amenait à percer les mentalités d'une civilisation nouvelle.

Peut-on dire alors qu'il était un émigrant hors du commun ?

Marcelino avait peu de points similaires avec les émigrants périgourdins de sa génération. D'abord, il n'était pas agriculteur, ce qui en pleine période d'application de la loi Avellaneda² constituait une exception ; ensuite, il avait déjà une expérience de l'exil et de la vie urbaine ; enfin, il ne débarqua pas tout de suite à Buenos Aires où il vécut à l'écart des milieux français.

2. « En 1876, pour relancer le mouvement qui stagne en raison de la crise économique, le président Avellaneda frappe un grand coup en publiant une loi d'immigration (...) Le gouvernement s'engage même dans une expérience de subvention des passages. La mesure est votée en 1882 et appliquée entre 1888 et 1890. Les autorités avancent le prix du billet aller et laissent à l'immigrant un délai de deux ans et demi pour le rembourser » (Guy Bourdè, *Urbanisation et immigration en Amérique Latine*. Buenos Aires, Paris, éd. Aubier Montaigne, 1974, p. 153-154).

Ces différences nous permettent de disposer d'un ensemble de lettres important. La plupart des émigrants n'écrivaient pas ou n'envoyaient qu'une seule lettre écrite par un tiers. Ceux qui, d'aventure, s'y risquaient n'avaient pas une maîtrise suffisante de la langue pour communiquer leurs expériences et exprimer leurs sentiments, aussi leurs lettres ne nous renseignent-elles pas sur leur vie quotidienne.

Marcelino n'était pas innocent devant l'écrit. Il construisait certaines lettres comme des récits destinés à être lus en famille ³ puis repris pour rédiger sa biographie ⁴ et les utilisait parfois comme une sorte de journal intime.

Les lettres en tant qu'objet, donnent des indices fiables sur l'évolution morale, intellectuelle et sociale de leur auteur : le feuillet, par sa forme, sa couleur et son en-tête (d'une entreprise, d'un hôtel ou d'un paquebot) nous renseigne au même titre que la progression de l'écriture et la disposition du texte sur la page.

L'évolution du style et du vocabulaire, le recours à différents registres de langue ainsi que l'utilisation conjointe de l'occitan et d'expressions espagnoles sont eux-aussi significatifs. Le texte porte en lui tous les stigmates de l'émigration : il se structure autour d'expressions rituelles propres à conjurer l'éloignement, se fait complice avec des expressions familières – voire familiales – mais il se trahit par l'utilisation inopinée de la langue d'oc ou d'hispanismes...

Certes, il arrive que Marcelino emploie délibérément le « patois » pour recréer l'intimité perdue – la langue maternelle traduisant mieux les sentiments – ou l'espagnol pour révéler l'intégration (référence au *Don* par exemple) mais le plus souvent, il y a inconsciemment recours. C'est ainsi que les hispanismes émaillent ses lettres au point de bouleverser l'agencement des phrases. Marcelino est devenu « autre », son langage aussi.

II. Un émigrant potentiel

L'enfance à Cherveix-Cubas

C'est dans une maison de trois pièces située aux confins de la commune, au lieu dit « Le Lac », que Martial Eynard, dit Marcel, puis Marcelino, naquit en 1866. Il y vécut jusqu'à l'âge de 16 ans avec ses

3. « Je te prie [Marceline] de garder toutes les lettres que je t'écris bien soigneusement. De cette manière, quand je reviendrai près de toi et des nôtres, je te raconterai d'un bout à l'autre tout ce que j'ai vu en lisant les lettres ». (Madrid, 16 mai 1906)

4. « Il est bon que je voyage encore un peu et après je veux écrire ma vie près de toi [Marceline] ». (Berlin, 20 janvier 1906)

parents, sa sœur Marceline et sa grand-mère, « Vergnote ». Son enfance fut malheureuse vu la pauvreté de sa famille qui s'était lourdement endettée pour sauvegarder la propriété.

M. Mérilhou, régisseur d'une grande propriété et ami de la famille, joua un rôle décisif dans son existence car il insista pour qu'il fréquente l'école et conforta toujours son désir de voir d'autres horizons : grâce à lui il put partir à Périgueux (1882) et à Paris (fin 1883) avec, à chaque fois, un travail à la clef. Aussi, Marcelino reporta-t-il sur lui l'estime et l'affection destinées à un père.

Sa sœur cadette, Marceline, fut très tôt sa compagne de labeur et sa confidente.

Marcelino fréquenta l'école primaire jusqu'au Certificat d'études. Ses résultats étaient excellents et M. Trassagnac, son instituteur, prit soin de lui.

Pour aller en classe, il dut effectuer une double journée et ce travail acharné constitua une épreuve dont il se souvint longtemps. Le moment de quitter l'école arriva trop vite à son goût et le confronta à ce qu'il pressentait déjà : la difficulté de travailler chez lui. Il se loua comme journalier mais n'arriva pas à coexister avec son père, aussi M. Mérilhou lui trouva un emploi à Périgueux.

De l'adolescence à l'âge adulte. Périgueux : mars 1882-décembre 1883. Paris : fin 1883-30 juin 1888

Périgueux

De mars 1882 à décembre 1883, Marcelino travailla dans un magasin de tissus dénommé *Le Gagne-Petit*, à 40 kilomètres de sa maison natale. Outre sa rapide promotion au sein de la boutique (où, de simple apprenti, il accéda au statut d'employé puis de représentant) qui révèle des facultés d'adaptation étonnantes, ses relations épistolaires esquissent le profil du futur émigrant.

Marcelino savait déjà qu'il ne reviendrait pas chez lui : il mettait en avant l'idée de sacrifice personnel pour sauver le patrimoine familial car c'était pour lui le seul moyen de réaliser un désir d'indépendance difficile à avouer. Ceci explique que son courrier soit d'abord l'expression d'une lutte et n'exprime guère de besoins personnels.

Dès 1882, il rédigea des lettres d'exil identifiables par leur contenu (comptes rendus du travail accompli, expression de la souffrance et de la culpabilité, nouvelles de sa santé, témoignages de son enrichissement socioculturel) et par leur forme : une lettre collective suivie d'un mot voire d'un paragraphe pour chacun avec, à la fin, des expressions rituelles de congé.

Ces premiers écrits sont extrêmement touchants car ils témoignent avec naïveté des désirs d'ascension sociale d'un jeune garçon de 16 ans mais laissent déjà percer la souffrance de l'exil exprimée dans d'interminables adieux :

« Ne manquez pas de faire bien des compliments [...] à M. Mérilhou, à lui mes salutations les plus empressées. Au Bourlhioux, à mon oncle Armand ainsi qu'à toute la maison maternelle, à Jean de la Rebouille aussi. Adieu cher père, chère mère, chère grand-mère, chère sœur. Ne tardez pas à me répondre. Agréez chers parents mes sentiments respectueux. Je vous salue. Votre fils dévoué ». (Périgueux, juillet 1883)

Paris

Après avoir quitté le *Gagne-petit*, Marcelino migra vers Paris à l'image de beaucoup de jeunes gens de la région. Dans la capitale, il espérait accroître ses gains tout en acquérant indépendance et loisirs. Malheureusement, ce nouvel exil augura d'une ère de difficultés qui le conduisirent à s'expatrier. En effet, au milieu de ses compatriotes, il endossa d'un coup le statut d'exilé et, aux souffrances morales croissantes, vinrent s'ajouter des privations physiques imposées par le paiement de dettes familiales. Cette épreuve de quatre ans créa un climat dépressif, décisif pour son départ en Amérique, mais lui permit de mieux supporter ensuite la solitude et les pièges de l'exil.

Durant les premiers mois de son séjour à Paris, il gravit tous les échelons de la maison de tissus en gros « Arbelot & Cie » grâce à un travail acharné et fit rapidement de la représentation. Il ne fréquentait guère ses compatriotes en dehors des heures de travail car il redoutait leurs sollicitations. Déjà, il savait profiter des loisirs de la capitale et avait le don de discerner les événements d'importance pour les transmettre aux siens avec pédagogie puisqu'il décrit minutieusement les obsèques de Victor Hugo et disserte sur le bien-fondé de l'exécution de Franzini.

En 1886, son Premier étant tombé malade, la vie de Marcelino prit un nouveau tournant puisqu'il le remplaça, en espérant une promotion qui ne vint pas. Dans un contexte de surmenage et sans le soutien familial espéré, une série d'événements le jetèrent dans le désespoir et la maladie ⁵. Dans ces circonstances, l'éloignement de son rêve le plus cher – réussir le volontariat – brisa ses dernières illusions.

Depuis 1885, Marcelino qui n'était pas antimilitariste mais ne désirait pas hypothéquer des années de son existence, avait décidé de préparer le

5. En 1910, Marcelino relaterait ainsi cette sombre période de son existence : « Je me rappelle, il y a vingt-cinq ans, je crevais la faim pour payer les intérêts, tout en m'éreintant à travailler et me privais du plus nécessaire à la vie d'un jeune homme de 19 ans ». (Paris, septembre 1910)

volontariat. Il s'agissait d'un concours annuel avec trois options au choix : commerce, agriculture ou industrie. Les élèves effectuaient une scolarité payante d'une année à l'issue de laquelle ils pouvaient regagner la vie civile en ayant satisfait à leurs obligations militaires moyennant un versement de 1 500 F. Dès qu'il eut connaissance de ce système, Marcelino s'efforça de préparer le concours. Son principal souci était de savoir si, en cas de succès, il aurait l'argent nécessaire pour intégrer l'école : ses patrons lui avaient fait des promesses voilées mais son père avait déclaré ne pouvoir l'aider. La question ne se posa pas puisque Marcelino échoua à l'examen et reprit son travail.

Lors du tirage au sort, il eut un mauvais numéro mais il fut ajourné au Conseil de révision du 9 avril 1887. Dès lors, il recouvra l'espoir et envisagea de se représenter au volontariat mais les événements se précipitèrent et sa chance tourna.

Le 16 avril 1888 fut l'un des jours les plus sombres de son existence : il apprit la mort de sa grand-mère, Vergnote, et passa la révision. Il fut retenu et, se croyant fort de l'appui de personnes influentes, devança l'appel. Dans ces conditions, il prit vraisemblablement congé de la Maison Arbelot & Cie, pensant y revenir dans deux mois... mais le sort lui fut contraire. Il parvint à éviter la catastrophe mais fut « condamné » à un service de longue durée qui ne débiterait qu'en novembre.

Si la perspective de rester à Paris sans emploi ni logement l'inquiétait, celle de regagner le domicile familial après tant d'insuccès l'insupportait. Il songea alors à la désertion... Hébergé chez un ami à qui il avait prêté de l'argent mais dont il ne pouvait espérer d'autre aide que l'hospitalité, il traversa pendant quinze jours une profonde crise.

Le 16 juin 1888, soit deux semaines avant son départ, il écrivit une dernière lettre à ses parents où il exposait ses problèmes en déclinant toute responsabilité :

« [...] est-ce que, jusqu'à présent, le pain que j'ai mangé, je ne l'ai pas bien gagné ? Mais il arrive toujours des moments dans la vie pour vous affliger. Vous me dites que j'ai changé. Je le sais bien, les ennuis vous changent toujours. Vous vous figurez alors qu'à Paris on fait tout le temps comme on veut [...]. Croyez-vous que parce que je suis à Paris, les alouettes toutes rôties me tombent dans la bouche ? Non ! Alors, on ne me fait pas des réflexions comme celles de votre dernière lettre. Tout le monde est apte à avoir des insuccès d'un moment à l'autre [...] J'ai prêté, on ne me rend pas. Que veux-tu [père], je n'ai pas de chance. Cela t'est arrivé, je peux avoir les mêmes déveines. » (Paris, 16 juin 1888)

Dans ce texte, sa décision d'émigrer était sous-jacente :

« Si je vous disais que depuis mon érisipèle à la Noël, je suis dans une lassitude impossible à décrire et qu'à certains moments ma tête n'est plus la même, vous ne le croiriez pas, vous vous diriez : « c'est une excuse », mais si un jour je peux me rendre auprès de vous, si ma position me le permet, vous pourrez

en juger par vous mêmes, voilà bien les raisonnements de la campagne. Mais croyez bien que je n'irai pas à votre charge sans argent. » (Paris, 16 juin 1888)

La première lettre qu'il écrivit d'Argentine évoque ce sombre mois de chômage et de désespoir :

« Quant au reste de mes malheurs, je n'y pense plus parce que je suis resté fou pendant un mois, deux mois même ; voyant que je ne pouvais pas devancer l'appel et ayant perdu par ce motif ma place dans la soierie, je me serais volontiers jeté à la Seine mais je me suis fait une bonne réflexion : « Je vais aller dans ma famille avec mon peu d'argent, je vais le manger et que vont dire les gens de moi ? Plutôt que l'on se moque de moi, je me suis engagé sur un vaisseau marchand. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Elle confirme qu'il ne voyait pas d'alternative à son départ à l'étranger :

« Il vaut mieux dire que je suis [plus] un malheureux qu'autre chose de ne pas vous avoir prévenus de tout mais, plutôt que de revenir en France, j'aime mieux mourir. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

III. Les mésaventures d'un émigrant à Buenos Aires : un bref succès suivi de huit années d'incertitude et de silence

Le 30 juin 1888, Marcelino s'embarqua à Marseille sur un vaisseau marchand en compagnie d'une multitude de jeunes gens qu'il avait peut-être rencontrés à Paris :

« [...] le 30 juin, je commence mes 24 ans du jour où j'émigrerai dans des pays où j'ai beaucoup souffert et d'où je suis revenu aigri et meurtri. Hélas, mes enfants, vous n'en voyez que les résultats et non la peine. C'est pour cela, Marceline, que, quand je jette un œil sur mon passé, j'y vois bien des points noirs et me demande comment et si c'est bien moi le même Marcel qui prenait le bateau au Havre il y aura vingt-quatre ans le mois prochain, c'est-à-dire vingt-trois ans révolus, à la merci des vents et de l'aventure. Et de tous les jeunes gens qui s'embarquaient alors avec moi pour ces pays inconnus et sauvages à l'époque, je n'en ai plus revu. Beaucoup d'entre eux, hélas, sont morts sans avoir pu revoir cette chère patrie, cette chère famille, cette pauvre vieille mère actuellement et tous ces amis et connaissances d'antan. Ah ! oui, je m'estime heureux ! » (Paris, 26 mai 1911)

Le choix de ce bateau lui permit de voyager « incognito » tout en travaillant pour payer son passage :

« Je me suis engagé sur un vaisseau marchand où j'ai servi à table et où je n'ai pas dépensé un sou. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Il réussit, mais non sans mal, à sortir indemne de ce long périple :

« Pendant 20 fois au moins, j'ai failli mourir, être englouti avec tout le monde du bateau. Enfin que voulez-vous, je suis tout de même arrivé. [...] la mort à présent pour moi n'est rien, j'en ai passé si près que je me demande bien des fois si c'est bien réellement moi qui suis aujourd'hui patron à Buenos Aires [...] j'en

aurai de quoi faire deux journaux si je vous parlais de tous les pays que j'ai vus, et de tous les sauvages qui m'ont menacé, et ensuite, me voyant Français, m'ont sauvé la vie. Ce qui me presse le plus, c'est de vous dire qu'aujourd'hui je suis dans une parfaite santé, je suis devenu absolument philosophe ; c'est-à-dire que je n'ai plus peur de rien. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Marcelino n'arriva à Buenos Aires qu'après de nombreuses escales qui lui permirent de se familiariser avec la langue et le continent :

« J'ai voyagé dans presque toute l'Amérique du Sud aux frais du vaisseau [...] on parle la langue espagnole castillane. Je parle l'espagnol comme si j'étais né dans le pays. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Il travailla d'abord probablement dans les provinces avant de se fixer dans la capitale :

« Dans le pays où je suis, on se bat à coups de couteau, on s'égorge. Enfin, c'est épouvantable mais cela ne se passe qu'entre caudillos. Il y a aussi des gens plus distingués que dans toutes les parties du monde. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Mais c'est à Buenos Aires qu'il décida de s'installer car beaucoup de Périgordins de sa connaissance y résidaient ou s'y rendaient régulièrement pour affaires, notamment le fils de M. Romme d'Excideuil, M. Bertrand, M. Bazingette, etc.

L'arrivée à Buenos Aires

C'est en position de force que Marcelino arriva début octobre dans la capitale : il possédait un petit pécule et avait une bonne connaissance de la langue, ce qui lui permit de ne pas séjourner à l'hôtel des immigrants et de ne pas solliciter l'aide des milieux français. Il ne se considérait d'ailleurs pas comme un émigrant... Ce n'est que plus tard, fortune faite, qu'il en revendiquerait le titre.

Pendant quelques mois, il exerça divers métiers :

« Sous le rapport de la misère, celui qui est travailleur s'adapte à tout et l'évite. J'ai bien laissé [...] de toucher la soie et le velours comme je faisais chez M. Laguionie pour venir ici tirer l'aiguille du coureur de garde-crottes et d'ailes de voitures et [je] n'en suis pas mort ni dégradé pour cela. » (Paris, 14 avril 1909)

Puis il s'associa avec un fils d'immigrant français de la première génération pour fonder une entreprise :

« [...] j'ai su me faire aimer partout et, avec le peu d'argent que j'avais, je me suis établi avec un associé, fils du pays et fils de parents français. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Marcelino attribua trois intitulés différents à son affaire :

« *Especialidad en máquinas y artículos de carruages* ».

« *Taller especial en artículos de carruages* ».

« *Spécialité de fabrique de voitures* ».

Leur magasin ou atelier était situé près du centre, à l'écart du quartier français. Cet artisanat était alors florissant car, avec le développement de

l'immigration et l'extension de la ville, le nombre des déplacements augmentait. Mais il devint vite improductif avec la multiplication des tramways hippomobiles et électriques ⁶.

Une réussite sociale éclatante

Marcelino décida d'écrire à ses parents le 1^{er} mars 1889, date qui représentait pour lui le moment où sa vie avait retrouvé son équilibre et où il pouvait annoncer qu'il avait fait fortune et allait se marier.

Il s'attribua le *Don* et déclara :

« La semaine dernière, si j'avais eu de l'argent en dépôt au lieu d'être en marchandises, je pouvais gagner pour 1 000 F en or, 500 F en un seul jour. C'est ainsi que cela se pratique. Si quelque jour vous aviez de l'argent, je vous achèterai des choses au comptant et je les revends le lendemain en gagnant des sommes folles et tous les mois, je peux donner sur cet argent un bénéfice qui vous double la somme que vous pourriez m'envoyer. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Cela indique qu'en plus de la gestion de son « magasin » qu'il projetait d'agrandir, il s'adonnait à la spéculation :

« Il est probable que d'ici peu, je vais me marier avec une de ses sœurs [de l'associé] qui m'aime à la folie ; on va lui donner 50 000 patagons, monnaie du pays, ce qui représente 250 000 F en or et je vais finir de monter mon magasin en grand [...] Avec l'argent que je vais prendre de ma femme future, dans cinq ans, j'aurai un million à moi. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Ces sommes sont considérables mais difficiles à évaluer ⁷. Cette réussite spectaculaire n'avait pourtant rien d'étonnant vu ses compétences et la conjoncture favorable.

A aucun moment Marcelino n'évoque dans cette première lettre la crainte que ce bonheur fragile ne lui échappe. S'il rétablit les relations avec les siens, il n'instaura pas de nouveaux rapports avec eux :

« Voilà déjà longtemps et bien longtemps que j'ai eu des malheurs. Heureusement le Dieu qui m'a toujours protégé sur la terre et sur la mer, m'a encore protégé à mon arrivée à Buenos Aires. Je suis ici dans un pays seul, vous devez le croire, non [...]. Pauvres parents, qui m'aurait dit que je tarderais tant à vous écrire ; j'aurais bien dit « ce sont des mensonges » mais, vous voyez ce que c'est que l'avenir. Pauvre mère, tu as dû bien pleurer, pas plus que moi, j'en suis sûr, et tu as dû marcher plus en sûreté dans les chemins du Lac que moi sur la mer, pendant trois mois. Je ne peux pas croire que j'existe encore. Pauvre père, tu dois travailler toujours comme un nègre et ne plus penser à ton fils ; si je suis

6. Voir Guy Bourdè, *Urbanisation et immigration en Amérique latine*. Buenos Aires, Paris, éd. Aubier Montaigne, 1974, p. 127-129.

7. Il semble que Marcelino s'exprime en pesos or. En 1887, un mécanicien gagnait 2,5 pesos par jour, soit 1,25 pesos or et avait un salaire mensuel de 75 pesos, soit 32,5 pesos or. Ainsi Marcelino espérait-il gagner chaque année 512 fois le salaire annuel d'un des ouvriers les mieux payés de la capitale. Voir Guy Bourdè, *op. cit.*, p. 243.

venu à Buenos Aires, c'était pour ne pas être à ta charge ! Pauvre Marceline. que dois-tu penser de ton frère ? Tu dois dire « c'est un bandit ». Non, si un jour ou l'autre, tu te vois rouler en voiture comme j'y roule tous les jours, tu seras peut-être plus contente que de me voir malheureux, à la charge de tous. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Il émit le souhait de revoir sa famille mais comprenait qu'à cause de son insoumission, il ne pourrait regagner la France avant longtemps :

« Le malheur, c'est que je ne pourrai pas rentrer en France le manger [l'argent] auprès de vous ; mais je vous ferai venir autre part en Espagne ou en Italie. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

« Quand je serai marié, si vous m'en donnez l'autorisation, j'irai avec ma femme faire un voyage, non pas en France mais en Espagne et là je vais vous envoyer quand ce serait 20 000 F pour que vous puissiez venir me voir et pouvoir vous raconter mes ennuis et mes peines si Dieu me le permet parce que le papier n'est pas assez grand. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

La notion de culpabilité en raison de son insoumission déclencha le « syndrome » du secret qui marqua toute sa correspondance :

« Ne faites part de ma lettre à personne. Laissez croire que je suis mort et si vous me répondez, vous irez mettre la lettre à un endroit où je ne serai pas connu, soit à Excideuil, ou n'importe où à la poste. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Mais que ce secret était dur à garder !

« Ainsi donc, je vais terminer en vous priant de vouloir bien me donner l'adresse du fils de M. Romme d'Excideuil. Je voudrais bien le voir pour qu'il vous fasse dire qui je suis à Buenos Aires et le rang que j'occupe. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Hélas, ce bonheur allait être fugitif et nombre de Périgourdins dépêchés par ses parents frapperaient en vain à sa porte.

La chute

Le travail précaire à Buenos Aires et dans ses provinces (1890-1897)

Du 1^{er} mars 1889 au 22 mars 1897, Marcelino ne donna pas de nouvelles à ses parents :

« Vous me dites [cher beau-frère] que je suis resté très longtemps sans écrire. Ce silence a été produit par l'amour-propre. Annoncer la misère à ses parents, ce serait les plonger dans l'inquiétude la plus complète. Par conséquent, j'ai trouvé plus prudent de me taire jusqu'au jour où, grâce à Dieu, je puis leur annoncer le bonheur qui consiste en ceci : santé, crédit et pas mal de monnaie [...]. Je n'exagère pas en vous disant que j'ai fait douze métiers et treize misères et qu'à Buenos Aires, on n'attrape pas la lune avec les dents comme beaucoup de nos pays ont l'air de le divulguer. » (Buenos Aires, 22 mars 1897)

Nous pensons qu'il dut se séparer de son affaire à la suite d'une double escroquerie, financière et sentimentale.

Dès lors, Marcelino connut le sort d'un émigrant « ordinaire ». Il travailla dans les provinces où il se créa des relations et prit conscience d'un

marché prometteur, celui de la construction. Mais il lui fallut longtemps pour réunir des capitaux vu la précarité de ses emplois :

« [...] et moi qui, pendant de longues années, savais que je partais le matin et ignorais, comme je te l'ai répété tant de fois, [Marceline], si je reviendrais le soir. » (Paris, 24 novembre 1909)

Ce fut durant ces huit années que sa vision de l'Amérique s'affina, une Amérique inhospitalière qui rend malade et solitaire :

« Tous ceux qui disent que l'on fait fortune si facilement sont des blagueurs ou de ceux qui, en volant, auront réussi à s'échapper d'ici mais celui qui veut marcher avec la tête haute, la vie lui est aussi dure et même plus que chez nous, croyez-le. » (Buenos Aires, 10 décembre 1897)

Il sortit désenchanté de cette épreuve :

« [...] je suis comme notre pauvre défunte Vergnote, toujours malade et toujours bien portant, toujours triste et toujours gai. »

« Aimez-vous les uns les autres et soyez heureux, la vie sera si courte pour moi de pouvoir vous imiter. » (Buenos Aires, 24 novembre 1898)

Pendant ce long silence, ses parents s'inquiétèrent de sa disparition et le firent rechercher par deux personnes de la région qui se rendaient à Buenos Aires pour affaires, M. Bertrand et M. Bazingette. Ce dernier informa la famille de l'échec de sa mission.

M. Bertrand revint lui aussi bredouille :

« Vous me parlez de M. Bertrand, il lui aurait été difficile de me rencontrer parce qu'au moment où il est venu dans la rue Mexico y Salta me chercher, j'étais dans les provinces en train de voyager pour une maison de liqueurs et vins [...] » (Buenos Aires, 22 mars 1897)

Marcelino n'expliquerait ses malheurs que lorsqu'il aurait retrouvé une situation stable, c'est-à-dire quand il aurait créé sa première entreprise de construction : *El Corralón El Pino*.

IV. L'ascension sociale définitive

Dès 1897, en pleine phase de récession prolongée (de 1890 à 1903), Marcelino renoua avec la prospérité qu'il avait connue à son arrivée car il sut s'adapter à la conjoncture et se trouva en phase avec la demande d'un nouveau type d'émigrants aptes à s'investir dans le domaine de l'artisanat et de l'industrie alors que l'accès à la terre se fermait et que les grands chantiers urbains s'ouvraient.

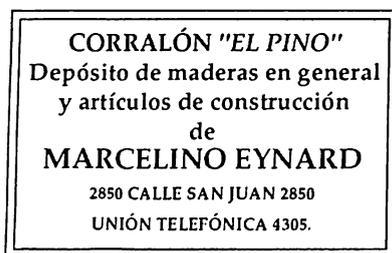
Les années 1880-1890 furent marquées par l'essor prodigieux de Buenos Aires qui, grâce à la fédéralisation, put s'étendre et se moderniser⁸.

8. Voir Guy Bourdè, *op. cit.*, p. 93-94, 105-106, 145-146.

Le budget municipal augmenta considérablement : s'ouvrirent alors des chantiers urbains qui requièrent la main-d'œuvre immigrée et créèrent les conditions de son succès. Dès lors, il ne subit plus les contre-coups des crises financières parce que Buenos Aires constituait un marché protégé. Les grands travaux lui permirent de fournir des matériaux de construction au gouvernement tandis que l'afflux des immigrants vers les chantiers urbains lui procurait du personnel et une nouvelle clientèle grâce à la construction de logements sociaux dans la banlieue.

La réussite professionnelle

Le petit patron (1897-1900)



Dès sa première lettre d'Argentine, Marcelino avait montré combien il était attaché au statut de « patron » :

« [...] je me demande bien des fois si c'est bien réellement moi qui suis aujourd'hui patron à Buenos Aires. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1889)

Or ce statut n'avait rien d'exceptionnel car il était commun à nombre

d'immigrants qui détenaient la majeure partie des entreprises artisanales et industrielles⁹. Mais Marcelino ne dut sa réussite qu'à sa seule compétence, dans un secteur où la présence de patrons étrangers était faible et à une époque où la présence française était en baisse¹⁰.

Le lieu de l'établissement constitua un choix judicieux. Située Calle San Juan, l'entreprise se trouvait à mi-chemin du centre, près d'espaces en voie d'urbanisation (Parque Patricios, Almagro, Caballito, Nueva Pompeia) et de l'ancien district de Flores, ce qui favorisait la vente des matériaux et permettait de faire des investissements immobiliers. Enfin, la proximité de la gare de Constitución et du Riachuelo facilitait l'organisation du commerce avec la province.

Le *corralón* fut dénommé « El Pino » parce que Marcelino avait organisé son commerce autour de deux axes : la vente de bois et de matériaux de construction. Il évoque la possession d'un stock de bois impressionnant :

9. *Ibid.*, p. 223-226.

10. Autre élément déterminant dans le fait qu'il ait peu fréquenté ses compatriotes. « Entre 1895 et 1905, les Français ne forment plus que 2,5 % du solde total ; entre 1905 et 1914, moins de 1 % [...] Sur l'ensemble de la période 1857-1924, 226 000 Français sont entrés en Argentine, plus de la moitié – 120 000 – ont regagné la France ; et les 106 000 immigrants qui ont fait souche, ne constituent en définitive que 3 % du solde global » (Guy Bourdè, *op. cit.*, p. 168-169).

« Ah ! Si vous étiez plus près, je vous assure que vous n'auriez pas besoin d'acheter d'arbres : j'en ai au moins 18 000 en ce moment, sans compter ceux que nous avons en magasin. » (Buenos Aires, 7 mai 1902)

Ces indications laissent entendre qu'il était peut-être propriétaire de plantations ou de forêts qui lui permettaient de répondre à la demande de pin pour les pavés ou les maisons et de *quebracho* pour les bordures de trottoir ou les poteaux télégraphiques sans négliger pour autant le secteur de la construction qui, touchant toutes les bourses, lui assurait des revenus réguliers en l'attente de contrats avec le gouvernement :

« [...] vous savez, c'est un établissement régulier chez moi. On trouve de tout : des bois, des fers, des portes, des fenêtres, du ciment, de la chaux vive et morte, du sable de toutes classes, des pierres pour les trottoirs, des feuilles de zinc, aussi bien en neuf qu'en vieux, ce qui permet l'entrée de toutes les bourses dans ma maison. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

La variété des matériaux en stock, leur quantité et leur qualité (neufs ou d'occasion) lui assuraient la clientèle des habitants de la banlieue où apparaissaient çà et là les maisons pompéiennes (bois de pin pour les murs, granit pour les sols), les *ranchos* (toits de zinc) et les *barracas* (maisons à plusieurs étages entièrement faites en bois) tout en lui permettant d'être compétitif sur le marché des grands travaux (pierre, sable et ciment pour les égouts, création de trottoirs, pavage, etc.).

Dans ces circonstances, les affaires de Marcelino prospérèrent rapidement parce que le système de financement retenu par la municipalité pour assurer les grands travaux permettait de faire travailler toutes les entreprises. Dès 1898, il déclarait :

« [...] j'ai fait l'année passée un chiffre d'affaires qui n'est pas trop vilain pour avoir commencé sans rien comme vous le savez. Le chiffre s'est élevé à 117 000 piastres papier, ce qui représenterait près de 600 000 F or argentins ¹¹. Seulement, ce que nous avons de mauvais, c'est que le papier ne vaut pas la moitié de l'or sinon on deviendrait vite riche. Enfin, malgré cela, je ne suis pas trop à plaindre. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

A ces gains considérables, vinrent s'ajouter les revenus de rentes ou loyers :

« J'ai acheté encore une jolie maison un peu petite mais enfin, on va suivant ses forces. Ce qui me représente, avec mes autres propriétés, 500 F de rente par mois ¹² sans compter mon négoce qui ne doit rien à personne. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

11. Si Marcelino s'exprime en pesos or, son chiffre d'affaires est considérable : le peso papier vaut, en 1898, 0,39 peso or ; il s'agirait donc de 1 538 461 pesos papier, soit 986 fois le salaire d'un mécanicien en 1896.

12. Si les loyers perçus s'élèvent à 500 F or argentins par mois, Marcelino possède une trentaine de logements (loyer mensuel en 1890 : 20 pesos, G. Bourdè, *op. cit.*, p. 248) ; pour 1898, nous ne disposons pas de chiffre mais nous nous basons - pour nos calculs - sur celui de 40 pesos. A un loyer perçu ne correspond pas forcément l'existence d'une maison mais souvent celle d'une seule pièce au sein de *conventillos*.

En l'espace de trois ans, il bâtit ou acheta quatre maisons dont deux réservées à son usage personnel ainsi que quatre hangars ou *galpones* pour stocker ses marchandises :

« Dans ce moment-ci, je suis en train de terminer une maison particulière et un chalet pour moi. Tout cela donnera des rentes parce qu'il paraît qu'en France, l'argent ne rapporte pas comme ici. » (Buenos Aires, 24 novembre 1898)

« Je me suis donc réduit à déménager mon négoce dans une de mes propriétés à l'adresse que je vais vous donner [...] J'ai bâti là une jolie maison et de grands hangars pour mettre toute ma marchandise. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

La contrepartie de ce succès fut la gestion délicate du personnel et la fluctuation des affaires. Marcelino avait une quinzaine d'employés dont le cosmopolitisme lui semblait problématique :

« Le fameux S [Périgourdin de son canton], je l'ai protégé tout ce que j'ai pu et, un certain soir, il s'unissait avec d'autres canailles comme lui pour m'assassiner. » (Buenos Aires, 25 mars 1900)

Il était sûrement difficile de diriger des êtres aigris par une vie de misère et condamnés à rester à Buenos Aires :

« Voulez-vous [chère famille] donc vous mettre à ma place et moi à la vôtre : mais pour cela, il faudrait un peu passer la mer et se trouver vingt-deux ans avec des êtres qui ne sont pas si blancs que votre gentil visage et cependant j'y ai bien vécu avec eux. Vous ne voyez que les résultats, mais vous n'avez pas été présents à la peine. Que croyez-vous être, après tout, vous ne descendez pas de comtes et j'ai bien fait travailler le Comte de B [noble Périgourdin] avec mes nègres et semi-nègres. » (Paris, 24 novembre 1909)

Enfin, dès 1898, s'ouvrit une période difficile où, pendant plus de sept ans, alternèrent crises économiques et politiques :

« Vous me dites [cher beau-frère] que j'ai l'air d'en avoir assez de mon négoce, ce n'est pas seulement moi seul. Je crois que tous les négociants de Buenos Aires en sont réduits à passer par des pertes terribles. Dernièrement, par rapport à la guerre de Nord-Amérique, on ne faisait rien parce que tous les produits avaient considérablement augmenté. A présent, on ne fait plus d'affaires par rapport à la baisse de l'or à cause de la nouvelle présidence. Enfin, on ne sait plus sur quel pied danser. » (Buenos Aires, 24 novembre 1898)

« Il ne convient pas aux Américains qu'un propriétaire comme moi se tire des pieds et [ils] me tiennent attaché par le taux de l'or... » (Buenos Aires, 20 juillet 1904)

Le self-made-man (1900-1905)

De 1900 à 1905, la fortune de Marcelino s'accrut en dépit de la conjoncture, grâce à sa collaboration avec le gouvernement. Ainsi ne subit-il aucun préjudice du déménagement auquel il avait été contraint et dont voici les circonstances.

Alors que Marcelino désirait revenir en France pour l'Exposition universelle, un de ses meilleurs employés tomba malade. Il chercha alors un nouvel associé dans l'intention de l'intéresser suffisamment à l'affaire pour

qu'à son départ, il achète son stock de marchandises, mais ce dernier l'escroqua. Alors, Marcelino qui avait perdu argent et considération dans l'épreuve se défit à la fois de l'aigrefin et de l'entreprise :

« Je me suis donc réduit à déménager mon négoce dans une de mes propriétés à l'adresse que je vais vous donner (Marcelino Eynard, Calle Catamarca, 1375 (85-95) (Esquina Constitución). » (Buenos Aires, 25 février 1901)

S'il ne changea pas de quartier, il ne ménagea pas ses efforts pour agrandir l'affaire et aménagea un complexe à la mesure de ses ambitions : sa maison et les bâtiments annexes occupaient tout le coin d'une rue ¹³. Outre la construction de quatre *galpones* qui témoignait de son souhait d'accroître ses stocks de marchandise, l'agencement de sa propre maison révélait son ascension sociale d'industriel :

« Je me suis déménagé dans une jolie propriété que j'ai achetée et où j'ai toutes les commodités pour moi seul : salle de réception, chambre à coucher et salle à manger, écuries et remises et chambres pour les domestiques, tout à neuf. J'ai fait le plan moi-même et dirigé les travaux. A côté, et communiquant avec ma salle de réception, mon bureau et ensuite quatre grands hangars où j'ai toutes mes marchandises en dépôt. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

Marcelino éprouvait une grande fierté de ces transformations et fit imprimer des cartes de visite dignes de son ascension sociale.

La gamme des matériaux s'était amplifiée bien qu'un seul nouveau secteur d'activité apparaisse : la vente de fer et de vieux rails qui étaient très demandés à Buenos Aires avec l'apparition d'immeubles de plusieurs étages et des tramways électriques qui nécessitaient un nouvel aménagement de la chaussée.

Dès lors, Marcelino s'orienta vers la métallurgie : il se mit à fréquenter le milieu des ingénieurs étrangers, dominé par les Anglais dans le domaine des transports et par les Allemands dans celui de l'électrification. Par la suite, il n'eut de cesse de se former aux techniques de pointe :

« [...] je suis allé visiter un des nouveaux ponts de New York avec des messieurs allemands, ingénieurs de premier ordre [...] Je les ai mis en relation avec les ingénieurs du William Bridge [...]. » (New York, 20 août 1906)

« [...] [je suis à Berlin] pour étudier l'électricité comme j'ai déjà fait dans les autres villes. De cette manière, je connaîtrai [...] toutes les manières ou moyens d'opérer par voie de l'électricité de chaque pays. » (Berlin, 15 février 1906)

« [...] je vais partir probablement pour me rendre à Essen aux ateliers de Krupp et visiter les grandes fonderies qui sont les plus remarquables du monde. » (Berlin, 25 juillet 1908)

« Ces jours-ci, nous avons des conférences au cercle des ingénieurs, rue Blanche 19 et aussi à la Sorbonne sur l'air ; c'est, je vous assure, très intéressant. » (Paris, 11 février 1911)

13. Parmi les objets ou documents conservés par la famille qui témoignent de la réussite de Marcelino, figure une photo du « *Corralón Constitución* ».

Dès 1904, il mécanisa son entreprise, ce qui fit de lui un précurseur mais la modernisation qui lui permettait d'obtenir de nouveaux marchés lui causa beaucoup de soucis matériels qui le conduisirent à repousser son retour. En janvier 1902, il travailla par contrat avec le gouvernement argentin pour des opérations sans doute liées à la rénovation de l'arsenal de guerre, très proche du *corralón* :

« Ainsi, au mois de janvier, j'ai fait du négoce pour des installations avec le gouvernement argentin (à cause de la guerre du Chili qui n'a pas eu lieu). Je me suis gagné en janvier et février 15 000 F. Vous voyez que je ne perds pas trop mon temps. » (Buenos Aires, 7 mai 1902)

Cette prospérité l'amena à prendre de nouveaux associés :

« Enfin, l'année a bien commencé. Mes associés sont au comble du bonheur de voir le résultat que mes négoce apportent. » (Buenos Aires, 7 mai 1902)

Excepté un fâcheux incident en 1901, Marcelino n'aurait plus à souffrir des malversations de ses collaborateurs. Dorénavant, seules les crises qui allaient secouer l'Argentine constitueraient son principal souci.

Celle de 1901-1902 l'empêcha de vendre mais ne causa pas sa ruine parce qu'il sut moderniser à temps son entreprise et possédait assez de capitaux pour subsister sans vendre ni investir :

« Les affaires vont si mal à présent à Buenos Aires, je t'assure [Marceline] qu'il faut bien faire attention à soi. On n'entend parler que de vols ou d'assassinats à cause de la crise par laquelle nous passons. Si les affaires avaient bien marché, il y a longtemps que j'aurais fini ma liquidation. Mais que veux-tu, on n'a rien à faire : les gens n'ont pas d'argent, ils n'achètent pas. De toute manière, d'un côté, cela m'est indifférent parce que je me repose et ne dépense rien. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

Ce fut surtout en 1903, 1904 et 1905 que ses affaires connurent les plus grandes turbulences ¹⁴. En 1903, les inondations dévastèrent son atelier et emportèrent une des fameuses machines embarquées à Lyon en août 1901. En 1904-1905, ce sont les événements politiques qui le condamnèrent à prendre son mal en patience :

« Les gens s'occupent de politique au lieu de s'occuper de commerce. L'année passée, nous avons eu de grandes inondations et cette année, nous avons de grandes grèves. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1904)

Il ne fit pas mystère de ses opinions conservatrices, manifestant dès 1904 sa sympathie pour le président Quintana et reconnut même avoir adhéré à un parti.

14. « [...] la récession des années 1890-1903 pèse sur l'évolution industrielle. Le nombre des établissements stagne de 8 439 en 1895 à 8 877 en 1904 ; dans la même période, les effectifs diminuent légèrement de 70 469 à 68 512 et le capital investi s'effondre d'un tiers [...] les secteurs traditionnels [...] perdent en moyenne le tiers de leurs salariés, la moitié de leur capital et un certain nombre d'établissements. En revanche, les industries d'avenir [...] accroissent leur personnel, leur capital et leur chiffre d'affaires » (Guy Bourdè, *op. cit.*, p. 79).

Outre le fait de s'intéresser à la vie de la Cité – alors même qu'il ne pouvait voter qu'aux élections municipales –, cet engagement de Marcelino révèle son appartenance au lobby des entrepreneurs étrangers rassemblés au sein de « L'Union Industrielle ».

L'élection du président Quintana lui redonna espoir mais la révolution éclata :

« Je dois vous faire part de la révolution qui a éclaté ces jours derniers. Si par malheur le gouvernement n'avait pas eu une bonne tactique, la moitié des maisons de Buenos Aires auraient sauté parce que les révolutionnaires étaient à même de s'approprier l'Arsenal de guerre qui est tout près d'où nous avons la maison de commerce. Ainsi, voyez donc, tous les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier, nous avons eu les grèves et ces jours derniers, [la] révolution, [de] grandes quantités de morts et [de] blessés. Enfin, je ne comprends plus rien dans ces sacrés pays : ils sont toujours en révolte. » (Buenos Aires, 14 février 1905)

Mais quand les problèmes économiques et sociaux s'estompèrent, il en invoqua d'autres, notamment les difficultés des patrons étrangers à vendre sans pertes leur négoce :

« Celui que je vois souvent, c'est M. Leymarie ¹⁵ qui voudrait bien en faire autant [liquider]. » (Buenos Aires, 1^{er} mai 1903)

« [...] ils nous tiennent à nous étrangers et si nous voulons nous en aller, c'est bien difficile pour liquider parce qu'ils sont tous d'accord pour ne pas laisser partir les capitaux du pays, surtout comme moi qui les y ai gagnés. » (Buenos Aires, 14 février 1905)

En fait, à l'issue de huit années, Marcelino qui avait gravi les échelons sociaux, n'avait pas envie de voir s'effondrer les avantages qu'il avait patiemment acquis.

Le rentier (1906-1921) ¹⁶

La reprise des affaires amorcée en 1904 amena Marcelino à se détacher de la gestion de son entreprise dès 1906. Il afficha dès lors sa prospérité.

Jusqu'en 1910, il délégua ses affaires tout en les contrôlant et se réserva dès lors la part la plus intéressante de son négoce, soit les relations internationales et les stages en Europe dans les industries de pointe. Assumer ces fonctions de « PDG » ne l'empêcha pas pour autant de gérer un portefeuille d'actions et d'investir dans l'import-export de machines. Il semble même qu'il ait tenté de gagner sa vie en Europe comme ingénieur, à la fois par défi

15. M. Leymarie était un ancien carrossier d'Excideuil (Dordogne). Il avait émigré après Marcelino (demande de passeport en date du 26 mars 1889).

16. Le choix de 1906 est en partie arbitraire dans la mesure où, à cette époque, Marcelino ne s'était pas complètement détaché de ses affaires. Pour traiter cette période, nous aurons fréquemment recours à des faits antérieurs qui montrent que, dès 1904, Marcelino avait une mentalité et des comportements de rentier sans en avoir encore la liberté et la fortune.

et pour ne pas toucher à ses capitaux argentins. Cependant, bien que ses immeubles soient gérés par sa banque, les contraintes lui pesaient et son désir de voyager s'accroissait. Aussi, en 1910, décida-t-il de se défaire de son « commerce ».

Après cette date, il donna peu d'indications sur sa fortune personnelle mais son train de vie nous laisse penser qu'elle ne connut pas de fluctuations majeures. Néanmoins nous savons que les possibles contre-coups de la Guerre de 1914-1918 le préoccupèrent puisqu'en 1913, il refusa de prêter de l'argent à un proche parent en raison de la mauvaise conjoncture. Mais ce conflit qui le préoccupait tant serait finalement favorable aux capitaux argentins ¹⁷ et sans doute les siens furent-ils assez solides pour subir les aléas de la conjoncture.

La vie intellectuelle et mondaine

Alors que jusqu'ici la correspondance de Marcelino avait eu un rôle de soutien psychologique et de compte rendu d'engagements, elle s'achemina vers une prise de notes destinées à rédiger sa biographie :

« [...] il est bon que je voyage encore un peu et après je veux venir écrire ma vie près de toi [Marceline]. » (Berlin, 20 janvier 1906)

Commença alors une période très éprouvante pour sa famille qui comprit qu'ayant dépassé la phase des sacrifices, il choisissait de voyager au lieu de regagner sa patrie.

A partir de ce moment-là, Marcelino souffrit sans doute moins du racisme dont la bourgeoisie créole avait fait preuve à son encontre :

« [...] nous, en Amérique, qui sommes si mal considérés par les indigènes ou fils du pays. » (Buenos Aires, 20 juillet 1903)

Il parvint à se créer des relations dans le cercle français et dans la bourgeoisie argentine. Il devint un familier du consulat de France et côtoya le filleul d'un des présidents de la République Argentine ; il entretint aussi des relations amicales avec le directeur de « L'Agence générale des publications françaises » à Buenos Aires : Gaston Briand.

Les voyages ou l'apprentissage des langues et des nouvelles techniques

De 1901 à 1906, Marcelino entreprit des voyages au cours desquels il se tint à l'écart des milieux mondains, s'étant fixé pour objectif de découvrir

17. En interrompant les livraisons d'articles manufacturés, le conflit ouvre un marché aux entreprises nationales, les oblige à substituer leur production aux fournitures européennes. A. Bunge estime que pendant la guerre la force motrice augmente de 11 %, le capital investi de 22,5 %, le personnel employé de 25 % et la valeur de la production de 50 % » (Guy Bourdè, *op. cit.*, p. 81).

la langue et les richesses artistiques de chaque pays tout en développant ses relations et ses compétences professionnelles. Chacun de ses voyages était pensé en fonction d'objectifs précis et ce n'est qu'à partir de 1910 qu'il fixa sa résidence dans les capitales européennes pour fréquenter les riches étrangers et mener une vie de luxe sans renier ses origines ni perdre le goût de s'instruire.

Ses premiers voyages – tout particulièrement ceux de 1901 et 1906 – le remplirent d'allégresse car ils lui permirent de réaliser ses rêves de jeunesse, les rêves de l'adolescent qui :

« [...] a [...] quitté le foyer paternel pour se diriger à l'aventure où ses beaux rêves d'enfant et ses illusions de jeunesse l'appelaient, toujours, dis-je, dans la voie de l'honneur de la famille et du devoir humain et ayant un grand but. Ce but était [...] de se sacrifier pour les rendre heureux un jour. » (Paris, 21 juin 1911)

Pour lui, voyager confortablement mais sans dépenses excessives constituait le summum de l'ascension sociale :

« Dans les temps anciens, seulement les fils de nobles pouvaient faire ces grands voyages et ne les faisaient même pas parce qu'ils dépensaient leur argent bêtement. Mais aujourd'hui, avec l'expérience et la volonté ainsi que la constance et la bonne conduite, ce sont les fils de pauvres cultivateurs qui les font et qui les apprécient, ces grands voyages où l'homme s'instruit et apprend à connaître et « catégoriser » les milieux où il a vécu et où il vit. Tu parles [Marceline] des mauvais passages, il faut justement en avoir passé de très mauvais comme j'en ai passé pour savoir juger les bons moments que je passe actuellement ou du moins que suivant ta manière de parler ce n'est qu'une série d'amusements. Non, ne crois pas cela. Toutes les choses ont leur temps. J'ai plutôt un caractère paisible et aime à contempler les beautés naturelles ou les dernières créations (comme le comprendra mon beau-frère) de ces hommes intelligents qui sacrifient une vie entière pour donner une évolution au progrès parce que actuellement nous sommes en plein sur la voie du progrès. La preuve, c'est que j'en suis un des fils du Progrès et de cette grande Évolution et je suis la voie qu'elle nous trace de jour en jour. » (Lisbonne, 11 juin 1906)

Il les savourait et attachait un soin particulier à la rédaction de ses lettres pour garder ses souvenirs intacts :

« Crois-tu [Marceline] que j'en fais des voyages qui ne sont pas ordinaires ! Je ne peux pas en croire moi-même ma personne que j'ai vu tant de jolies choses car, vraiment, c'est trop pour un seul homme. Je te prie de garder toutes les lettres que je t'écris bien soigneusement. De cette manière, quand je reviendrai près de toi et des nôtres, je te raconterai d'un bout à l'autre tout ce que j'ai vu, en lisant les lettres. Cela me facilitera dans mes récits [...] » (Madrid, 16 mai 1906)

« Vous voyez avec plaisir que je fais de beaux voyages [...]. Il est bon que je voyage encore un peu et après je veux finir ma vie auprès de toi [Marceline]. » (Berlin, 20 janvier 1906)

Ces séjours constituaient le couronnement de sa carrière avant de revenir au Lac en Dordogne, pour prendre une retraite bien méritée.

Le premier voyage que Marcelino s'offrit eut lieu en 1901, à son retour de France sur le bateau de chargement où il avait embarqué ses machines ; le second, beaucoup plus long, se déroula de janvier à juillet 1906 : il fit son tour d'Europe et se rendit à New York.

Bien qu'elles témoignent d'un souci permanent d'enrichir les siens, les parties descriptives de ses lettres n'ont qu'un intérêt anecdotique ; par contre ses réflexions sur les coutumes et la vie politique des pays visités montrent que sa curiosité n'avait pas de limites.

De tous ses voyages, celui fait à New York le marqua le plus durablement car cette ville était bien supérieure à Buenos Aires sur le plan technique :

« Mes yeux se sont éblouis quand je suis monté en ascenseur à cette hauteur formidable. Tout va par ascenseur. Les gens ne se fatiguent pas pour monter. Mon Dieu ! Que c'est grand et, chez nous, quand on fait des maisons de trois ou quatre étages, on croit que c'est un monde. Paris est plus joli mais c'est une bonbonnière à côté de ce colosse de New York. » (New York, 10 juillet 1906)

Le système et le discours libéraux le séduisirent.

Son statut social facilitait l'accueil ; partout, il était pris pour un Américain :

« Je suis si content quand j'entends dire du bien de la France quoiqu'ici, je passe pour Américain. Sinon je ne pourrais pas voir tout ce que je vois. Vous comprenez que les gens ont toujours peur que l'on prenne des copies pour les porter en Europe. Mais quand je dis que je suis un Américain, toutes les portes s'ouvrent à ma galette. » (Rome, 15 avril 1906)

Sa richesse lui ouvrait tous les milieux :

« Le Grand Hôtel de Berlin ayant été avisé de mon arrivée dans cette charmante ville avait mis à ma disposition un jeune homme très complaisant pour me faire visiter les plus grands musées et monuments de Berlin, lesquels sont, ma foi, très intéressants. » (Berlin, 8 janvier 1906)

« J'ai demandé à avoir une audience avec le pape qui m'a été accordée pour mercredi prochain à 4 heures. » (Rome, 15 avril 1906)

Sa connaissance de plusieurs langues étrangères facilitait les contacts tandis que sa soif d'en apprendre de nouvelles le conduisait à provoquer des rencontres :

« [...] c'est pour moi une grande satisfaction et une bonne base d'éducation. Je n'ai pas pu aller à l'école quand j'étais jeune par défaut de fortune et pour ne pas priver mes parents. Je m'instruis à présent que j'ai les moyens. » (New York, 20 août 1906)

Cette passion provenait sans doute d'un don naturel mais aussi du désir d'échapper, lors de négociations difficiles, à des interprètes peu fiables :

« Je suis encore dans un nouveau langage et suis très heureux de connaître assez bien le portugais pour me tirer d'affaires. Comme on est heureux quand on peut parler soi-même sans avoir recours aux interprètes qui vous exploitent et se rient en même temps que ceux qui les emploient. Ici, on me prend pour un

Brésilien parce que je parle le portugais tout à fait comme les Brésiliens. » (Lisbonne, 22 mai 1906) ¹⁸

Il déclarait connaître un grand nombre de langues. En 1906, il effectua un stage à Berlin :

« Je suis très occupé à apprendre ce beau langage qui est celui qui me manque pour parler mes sept langues. » (Berlin, 8 janvier 1906)

« [...] à présent, je sais déjà faire des lettres en allemand et pense avoir bientôt fini d'apprendre la langue pour étudier l'électricité comme j'ai déjà fait dans les autres villes. » (Berlin, 15 février 1906)

Il était apparemment doué et ses dons lui ouvraient de nombreux cercles de relations :

« Je vous assure que je passe de superbes moments dans mes voyages avec toutes classes de monde de haute catégorie qui sont bien heureux quelquefois que je veuille bien leur servir d'interprète. Ils peuvent acheter bien des choses avec leur galette mais pas de langue qui parle toute seule. Donc, ils sont obligés de me confier leurs petits secrets, et je ris bien de bon cœur [...] » (Berlin, 8 janvier 1906)

« On m'a aussi permis de visiter le *Hollenzolern* qui est un bateau appartenant à l'empereur d'Allemagne et comme je parlais l'allemand comme ceux qui étaient dans ce bateau, je fus reçu avec une belle coupe de champagne et des petits biscuits. Là, nous avons eu une conversation d'une heure, tout ce qu'il y a de plus charmant [...] Enfin, pour un pauvre campagnard, je m'en suis très bien tiré et on m'a donné des adresses pour que j'envoie des cartes postales de partout où j'irai. Si je devais envoyer des cartes postales à tous ceux qui m'en demandent, il me faudrait une plus grande fortune que Rotschild. » (Rome, 15 avril 1906)

Sa boulimie de culture faisait naître autour de lui une grande admiration qu'il appréciait d'autant plus qu'il s'était « fait lui-même » :

« [...] ils [ingénieurs allemands ne parlant pas l'anglais] me portaient en triomphe et me demandaient comment j'avais pu faire pour apprendre tant de langues. Je leur ai répondu : Messieurs, c'est en étudiant. » (New York, 20 août 1906)

« [...] à la fin de la revue [aux courses de Longchamps], j'ai assisté à un grand banquet offert en l'honneur de l'amiral Bienaimé. Et là où se trouvaient réunis des hommes très instruits, j'ai eu le plaisir de causer longuement, avec des étrangers venant de tous les pays d'Europe et étais l'unique capable de traduire tant d'idiomes. Tout le monde en était épaté et me demandait dans quels grands collèges du monde j'avais fait mon éducation et comment avais-je fait pour m'instruire. » (Paris, 16 juillet 1909)

Ce n'est que lorsqu'il eut « épuisé » les plaisirs de l'apprentissage que Marcelino se résigna à mener une vie mondaine en Europe sans se décider à abandonner l'Argentine ¹⁹.

18. Marcelino ne se qualifie jamais d'Argentin mais d'Américain, terme qui lui permet de concilier son appartenance à deux pays. Mais cette attitude découle aussi du manque d'identité nationale dans une Argentine où l'immigration est très forte et où l'oligarchie freine l'intégration des nouveaux venus.

19. De 1905 à 1910, Marcelino ne séjourna qu'un an et un mois en Argentine.

La vie mondaine en Europe

Cette vie mondaine constitua une courte parenthèse dans l'existence de Marcelino puisqu'elle n'excéda pas quatre ans et se termina à la veille de la Première Guerre mondiale. Pendant cette période, Marcelino séjourna le plus souvent à Paris qui constituait son principal pied-à-terre et le centre de ses activités. Il descendait toujours dans le même hôtel, rue des Petits-Champs, et recevait parfois des connaissances de Buenos Aires. Il fréquentait aussi le « Cercle des ingénieurs » et le milieu des étrangers fortunés :

« Samedi dernier, j'ai assisté au banquet de la société des vétérans. On a banqueté, on a dansé jusqu'au dimanche matin à 6 h. L'amiral Bienaimé nous a adressé des discours très éloquents ainsi que d'autres grandes personnalités à qui j'ai été présenté. Je n'ai manqué que deux danses parce que nous étions au buffet avec ces messieurs. J'étais en habit à queue de morue très chic, fait au Passage des Princes, chez le tailleur des Princes, gants blancs, cravate blanche et souliers bas avec nœuds. On m'a dit que j'étais un des mieux habillés du bal où nous étions 550 personnes. [Marceline] Tu peux dire à ma mère, que j'embrasse bien fort, qu'elle peut se rassurer, que son fils ne lui fait pas trop de déshonneur et qu'il est, dans tous les centres et milieux, bien reçu et bien accueilli. » (Paris, 10 mars 1911)

Il ne s'absentait de Paris que pour voyager en Europe à l'occasion de grands événements. Ainsi en 1909, à Berlin, il assista à des meetings aériens et à des cérémonies présidées par l'impératrice.

Il avait de nombreuses relations à Londres.

Néanmoins, il n'hésitait pas à quitter cette vie factice pour secourir les siens. Ainsi en 1911, renonça-t-il à assister au couronnement du roi d'Angleterre pour gagner le « Lac » :

« Au moment où toutes mes malles, valises, paquets, etc. etc., sont prêts et moi aussi pour se diriger vers Londres au couronnement du roi d'Angleterre. je reçois ta lettre [Marceline] à 8 h du matin ; heureusement parce que mon départ était à 9 h 20 mn et jusqu'à la semaine prochaine parce que j'avais l'intention d'aller directement de Londres au Lac. Mais, devant les désastres qui ont frappé nos pauvres pays, et voyant que ma mère ne fait que pleurer en déplorant la perte de ses belles récoltes, il se présente à moi deux choses : plaisir ou devoir : ne pleure plus, ma mère, tu auras ton fils qui apporte l'abondance vers toi, vendredi soir à 8 h 45... et à 9 h dans tes bras. Prépare-moi surtout une bonne soupe de fèves et petits pois... et, en attendant ce plaisir, reçois les plus tendres baisers de ton fils Marcel. » (Paris, 21 juin 1911)

La vie privée

La solitude

L'éloignement physique fut un des facteurs déterminants de la solitude de Marcelino :

« Combien voudrais-je moi aussi être auprès de vous et de ma bonne mère. La pauvre, elle dit qu'elle rêve sans cesse à moi, je n'en fais pas de moins. Hier,

j'étais en pleine conversation en patois avec M. Leymarie d'Excideuil [...] toute la nuit, je n'ai fait que rêver que j'étais parmi vous. Nous étions tous dans une joie sans pareille, réunis au Lac avec mon oncle Armand, mon cousin Alfred et plusieurs autres dont je ne me rappelle le nom. Pense [Marceline] la déception en me réveillant, je me trouve seul, toute cette gaieté s'était évanouie. Ne vous tourmentez pas, nous remplacerons l'idéal par la réalité. » (Buenos Aires, 24 novembre 1898)

« Si tu crois que je ne pense pas à toi [Maman], tu as bougrement tort. A qui veux-tu que je pense ? A mes maîtresses ? Quand je suis avec elles, mais quand je suis seul dans mon grand lit, je me dis :

« Là-bas, bien loin, une pauvre petite bonne vieille infirme m'attend comme un Messie et cette brave femme, c'est ma mère ». Combien mon cœur se grossit à cette pensée et, la respiration gênée, je tombe assoupi, gagné par le sommeil et fais mille rêves qui m'abasourdissent. Le matin, je me dis : « Je vais tout quitter pour me rendre à cette chaumière du Lac qui m'a vu naître et que je n'ai revue hélas que deux fois dans l'espace de vingt ans ». Puis, la réflexion me vient et je sens quelque chose qui me dit : « Prends patience, ton devoir est là, tu as là une tâche à accomplir. Termine ton œuvre, puis tu rendras heureux les tiens ». Alors, je redouble de courage en pensant que si Dieu nous le permet, nous avons encore des jours heureux à passer ensemble. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

« Tu me dis qu'il te tarde de me voir, pense [Marceline] si je dois être dans le même cas mais tu dois bien savoir que l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Ah ! si on pouvait tous les dimanches prendre le train et revenir idem, tu crois que je ne le ferais pas ! Je serais bien plus content de jouer avec mes petits neveux qui sont si mignons, suivant ce que tu me dis, que de rester ici m'abrutir comme une croûte derrière une malle. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

Ce sentiment de solitude fut accru par la culpabilité qui l'étreignit toute sa vie car, bien qu'il revendique l'idée de sacrifice, il savait qu'il était parti pour se libérer des chaînes paternelles et se forger une existence indépendante. Il se comparait au Héros parti chercher le rameau de laurier :

« Quand tu auras quelque chose qui t'afflige [Marceline], pense à ton frère qui t'a toujours professé son amitié, qui a abandonné le foyer paternel pour aller chercher au loin le rameau de laurier et tu verras que le pauvre qui a échappé plus de cent fois à la mort, s'il revient victorieux, c'est un miracle. » (Buenos Aires, 1^{er} mars 1904)



Marcelino Eynard

Il mettait sa douleur sur le compte de la destinée :

« Nous sommes nés pour passer une vie pleine de vicissitudes qui, sans les chercher, viennent à notre rencontre. » (Buenos Aires, 20 juillet 1903)

Il rejeta la proposition de sa sœur de venir le rejoindre, revendiquant son combat solitaire :

« Dieu t'en garde de venir dans ce pays [...] Laisse-moi souffrir seul. Un jour viendra après tant de souffrances où nous pourrons passer nos derniers jours ensemble. Ayons confiance en Dieu et ne nous oublions pas. » (Buenos Aires, 1^{er} mai 1903)

Mais il craignait qu'on ne l'oublie :

« Et les amis et connaissances, que disent-ils du pauvre Marcel, tout le monde doit l'avoir oublié [...] M. Trassagnac est-il toujours instituteur à Cherveix ? Je crois que si j'allais là-bas, je ne les reconnaitrai plus ni on ne me reconnaitrait pas. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

Ses relations professionnelles le rendirent hostile à tout contact avec les immigrants de sa génération et, comme il n'était pas intégré dans le milieu créole, il vécut en marge de la société argentine.

Il dénonça la mauvaise entente qui régnait entre les nationaux :

« Il y en a tant de pauvres étrangers que, s'ils pouvaient, ils se tireraient des pieds mais hélas, ils y végètent et y meurent : voilà les beaux pays d'Amérique ! Quant aux compatriotes, ils se mangeraient entre eux. Ils sont tous jaloux les uns des autres. Quand ils voient un Français qui prospère, je vous assure qu'il faut qu'il se tienne sur ses gardes sinon ils le font vite dégringoler. » (Buenos Aires, 14 février 1905)

Puis il déplora les conséquences de la misère :

« J'ai peut-être [...] mauvais caractère, cela se peut bien ; mais cela est dû aux luttes continuelles avec des hommes de toutes races, sans éducation, sans morale et surtout sans conscience, qui ne cherchaient, comme un pauvre défunt que tu connais, qu'à vous blesser votre amour-propre et vous mettre des entraves dans votre vie d'honnête homme. Ah ! sûrement oui, j'ai d'autres qualités que cette classe d'individus. » (Paris, 29 avril 1911)

Sa méfiance se développa et sa lutte pour la survie dans un milieu hostile modifia son caractère :

« Ce sont ces nerfs [les tiens, Marceline] qui sont encore trop forts. Ils ne sont pas comme les miens, bien abattus, mais aussi tu n'as pas vingt-trois ans d'Amérique et de solitude, loin de ceux qui vous sont chers. » (Paris, 27 août 1910)

« [...] j'émigrerai dans des pays où j'ai beaucoup souffert et d'où je suis revenu aigri et meurtri. » (Paris, 26 mai 1911)

Jamais l'amour d'une femme ne parvint à combler cette solitude parce que des circonstances sociales ou morales l'isolèrent du mariage. Les circonstances sociales étaient de deux ordres, avec d'une part le taux de masculinité particulièrement important au niveau de la population étrangère et de l'autre le fait que les émigrants qui conservaient l'espoir de regagner leur pays ne se mariaient pas. Quant aux circonstances morales, elles se résumaient à des échecs successifs qui le marquèrent profondément.

C'est ainsi que trois projets de mariage échouèrent en 1889, 1898 et 1900. De ces expériences malheureuses toujours liées à la gestion des affaires, Marcelino conçut une grande méfiance et vécut dès lors en union libre, ne faisant part de sa vie sentimentale que par des allusions voilées :

« Il faut que je t'aide à toi [Marceline] et aussi à d'autres. (Tu dois bien comprendre : « Mon amie, ma créole »). » (Buenos Aires, 7 mai 1902)

Ce silence s'amplifia au long de son existence au fur et à mesure qu'il comprit les craintes de sa famille de le voir fonder un foyer sans prévenir. Il essaya de justifier un célibat que les siens trouvaient étrange :

« Croyez-vous [cher beau-frère] que si j'étais marié, je pourrais me permettre de tels voyages que ne font même pas les millionnaires. » (Berlin, 8 janvier 1906)

« Tu sais [Marceline] que je n'aime « esclaviser » personne ni à être esclave, c'est pour cela que je ne me marie pas. » (New York, 10 juillet 1906)

Pour compenser ce que les siens considéraient comme un « handicap », il se forgea une réputation d'homme à femmes mais toutes ces fanfaronnades cachaient une solitude que les aventures ne parvenaient plus à combler :

« Quant à votre allusion [cher beau-frère] (« vous êtes heureux d'être sans embarras »), par moment, je m'ennuie d'être seul mais, en réfléchissant bien, je me trouve assez heureux et j'en plains plus d'un. » (Paris, 14 avril 1909)

Après 1914, cette solitude, accrue par la « rupture » des relations avec sa famille, le conduisit à fonder un foyer avec Josefa Colmeiro dont il eut une fille, Herminia Eynard, à laquelle il légua tous ses biens argentins.

La maladie

L'angoisse et la solitude eurent des répercussions très graves sur la santé de Marcelino qui désigna l'Amérique comme l'unique responsable de ses maux.

Il tomba pour la première fois malade en 1898, à la suite d'une déception sentimentale :

« Quant à moi, la maladie que j'ai eue, c'est une maladie d'estomac, ce qui arrive aux trois quarts des étrangers qui sont ici et qui sont honnêtes, parce que moralement on souffre beaucoup dans ce pays pour arriver à faire quelque chose et surtout les gens sont si jaloux et si faux. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

Cette maladie ne le lâcha plus au point de conditionner son existence.

En 1901, il se rendit en France pour voir sa famille et faire une cure à Vichy. Là, les docteurs lui conseillèrent d'abandonner l'Amérique :

« Pensez-vous si je m'ennuie mais je veux prendre patience pour voir si je pourrai me guérir définitivement [...]. Le médecin me dit qu'il faut pour ma santé que j'abandonne l'Amérique parce que ma maladie pourrait avoir des complications très graves. Par conséquent, vous aurez la bonté de dire à mon cousin que je retourne en Amérique pour liquider définitivement et que, par ce motif, je le remercie de ses bons sentiments que j'aurai toujours présents [à l'esprit] mais [je crois] que, dans son intérêt, il vaut mieux qu'il reste dans son pays natal [plutôt] que de s'aventurer dans le beau pays d'Amérique pas trop

favorable aux étrangers sous le rapport des dyspepsies, c'est-à-dire des maladies dont on est atteint au bout de quelques années de séjour. » (Vichy, 27 juillet 1901)

Mais il ne se résigna jamais à abandonner son entreprise car la conjoncture n'était pas favorable pour quitter l'Argentine. Aussi alla-t-il de rechute en rechute. Cependant, il multiplia les séjours en Europe, notamment à Paris qui obtenait sa préférence – entre autres – pour raison de santé.

Marcelino pressentait déjà qu'il mourrait jeune car le destin d'amis et d'associés l'avait profondément marqué :

« Depuis que j'étais absent de Buenos Aires, beaucoup de mes amis sont morts de maladie d'estomac [...] et d'autres maladies de cœur. Mon ancien associé qui avait gagné quelques millions et s'était acheté un joli château au bord de la mer [...] est mort 8 jours après. Voilà sa jouissance : il avait 57 ans ; tu vois qu'il était encore jeune et pouvait en profiter. (Ses enfants) sont en train de rendre à l'humanité ce que leur père lui avait sorti et, avec privations, avait économisé. » (Buenos Aires, 8 février 1909)

V. L'évolution des rapports familiaux à travers la correspondance

La correspondance antérieure au premier retour (1897-1901)

Dès ses premières lettres, Marcelino définit le statut qu'il voulait avoir au sein de sa famille. Il tenta d'abord de s'imposer aux hommes de sa parenté, pensant que sa réussite matérielle suffirait à son prestige. Il échoua cependant avec son père envers qui il ne put qu'alterner colère et sentiments filiaux car ce dernier, en dépit de son ascension sociale, lui adressa les mêmes reproches que par le passé et ne voulut pas croire à sa bonne fortune :

« Et toi, mon vieux père, je comprends que tu as beaucoup de peine à travailler toutes ces terres. Enfin, prends encore un peu de patience et tu te reposeras pour le restant de tes jours. Pourvu qu'il ne m'arrive pas de malheurs, j'espère être bientôt auprès de toi. » (Buenos Aires, 19 mars 1898)

Marcelino fut heureusement plus chanceux avec son beau-frère en qui il trouva un ami et un admirateur :

« Croyez [cher beau-frère] que je vous apprécie et travaille de mon côté pour que nous ne fassions qu'une seule famille réunis au foyer paternel et maternel et nous puissions avoir sur nos vieux jours quelques heures de repos. » (Buenos Aires, 21 août 1899)

Il l'estimait et pensait qu'il serait une source de sérénité et de prospérité pour la famille.

Cependant, Marceline domina la cellule familiale et resta le principal interlocuteur de son frère. Très vite l'argent revint au cœur des préoccupations :

« Surtout faites bien travailler la propriété. S'il faut que je paye un domestique, dites-le-moi, je le payerai. J'espère bien qu'en la travaillant, elle donnera pour vivre à notre père et à notre mère. » (Buenos Aires, 10 décembre 1897)

La première visite

Un Américain à Cherveix-Cubas (1901)

Les craintes de Marcelino de ne pouvoir regagner la France furent vite dissipées parce qu'une amnistie favorisa son retour :

« J'ai à te dire [Marceline] qu'à présent, l'amnistie passée, je crois que je vais avoir droit à rentrer en France sans faire aucun congé. J'en ai avisé le Consul qui va faire ma demande en règle. Tu comprends que ce serait ennuyeux d'aller faire le « Pioupiou » à mon âge. Enfin, n'en parle à personne. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

Début juillet, il arriva à Cherveix-Cubas alors que les siens ne l'attendaient plus... Malheureusement, la mort de son père l'empêcha de réaliser son rêve le plus cher, obtenir enfin la reconnaissance paternelle en montrant que ses promesses de fils n'avaient pas été vaines :

« Et mon père, que dit-il le pauvre ? Il travaille toujours beaucoup. Dis-lui [Marceline] de prendre courage et de ne pas se faire de mauvais sang, que en 1900 [...] je porterai là-bas quelques milliers de pistoles que j'ai gagnées bien honnêtement avec beaucoup de travail, de peine et d'audace. » (Buenos Aires, 10 décembre 1897)

Son séjour était planifié : vacances familiales au Lac, cure à Vichy puis achat de machines à Lyon d'où il repartirait pour l'Amérique. Marcelino gagna le Lac à pied et trouva sa mère dans l'étable : elle ne le reconnut pas... La cellule familiale avait changé. Elle était maintenant dominée par sa sœur et son beau-frère qui avaient deux enfants – Marcel et Adrienne – dont l'existence ferait de Marcelino un « oncle d'Amérique ».

Le temps passa très vite en visites et repas familiaux.

A l'issue de ce premier retour qui lui avait apporté de grandes joies et l'avait rendu populaire dans son « pays », Marcelino avait fait une promesse qui serait source d'ennuis : liquider ses biens en Argentine pour revenir vivre au « Lac ».

Le mythe de l'éternel retour

« Toutes vos bonnes lettres restent imprimées dans mon cœur [...] Pauvre mère, pauvre Marceline, cher beau-frère et mes petits neveux, qui sait quand je vous reverrai [...] [je] vous demande pardon de mon retard, mais la faute est à moi et pas à moi. Le temps, le destin, la providence en sont témoins. » (Buenos Aires, 1^{er} mai 1903)

Jusqu'en 1914, Marcelino renouvela régulièrement sa promesse de revenir définitivement au Lac, mais à partir de 1910, les raisons morales

priront le pas sur les difficultés matérielles pour différer son retour alors même qu'il vivait en Europe.

Des difficultés matérielles

Le déroulement des événements prouve la bonne foi de Marcelino qui, dès 1898, songea à liquider ses affaires :

« D'après ce que je vois, je pense que l'année prochaine, nous pourrons [cher beau-frère] causer plus longuement et voir d'exploiter une bonne fabrication de chaux hydraulique. » (Buenos Aires, 24 novembre 1898)

En 1901, avant même de se rendre en France, il écrivit :

« Pensez-vous [cher beau-frère] si j'ai été contrarié l'année dernière de ne pouvoir me rendre auprès de vous, mais beaucoup de circonstances m'en ont empêché... Quant aux négoce, ici à Buenos Aires, tout est mauvais, il y a en ce moment-ci beaucoup de faillites [...] pensez-vous si je me dépêche à liquider et à mettre des sous à la poche et supprimer les frais [...] Pour ne pas te faire languir [Marceline], ne m'attends plus, j'arriverai aussitôt que je pourrai. » (Buenos Aires, 25 février 1901)

Cette décision serait confortée par les conseils des médecins. Pourtant il repartit de France avec des machines, réaffirmant néanmoins son désir d'un proche retour. Mais la découverte du *Corralón* abandonné par son associé le poussa à retarder cette échéance.

Il fixa de nouvelles dates mais une série de circonstances rendirent ses promesses caduques. Les rechutes de sa maladie (1903), la crise (1901-1902), les inondations (1903), les mouvements sociaux et la révolution (1904-1905) l'empêchèrent de liquider ses biens parce qu'après chaque période de récession, il dut relancer son entreprise pour compenser ses pertes.

A bout d'arguments, il reprit ses explications sur les difficultés faites aux étrangers qui s'étaient enrichis.

Ensuite, il n'évoqua plus son intention de vendre car sa vie et ses objectifs avaient changé, or les voyages d'affaires ou d'agrément qu'il effectuait en Europe lui permettaient de voir les siens sans vivre avec eux.

Des relations difficiles avec sa famille

Lorsque sa famille comprit que Marcelino menait une vie mondaine à Paris et en Europe sans souci de retourner au Lac, elle commença à exprimer ses craintes de le voir dilapider sa fortune.

Sa sœur déplora qu'il n'abandonne pas l'Argentine :

« Pourquoi crois-tu que les Américains et les Américaines me plaisent plus que les Français ou les Françaises ? Ce qui me plaît en ce pays, c'est que j'[y] ai comme je te l'ai déjà dit ma fortune et mes commodités. Cela ne m'empêche pas d'aimer ma famille comme tout bon chrétien doit le faire et de me rappeler les bons moments et surtout les mauvais moments que j'ai passés dans ma jeunesse. » (Buenos Aires, 20 juillet 1904)

Souvent, croyant l'amadouer, elle le fâchait... Cependant, jusqu'en 1909, l'affection resta intacte. Une des joies de ses séjours était de s'occuper de ses neveux.

Mais, très vite, Marcelino posa (dès 1909) les conditions d'un retour qu'il jugeait improbable. En dépit des reproches dont il était l'objet, il se rendit assez fréquemment au Lac pour de brefs séjours. La correspondance ne se ralentit pas pour autant.

La dernière visite eut lieu en août 1914 alors que son neveu Marcel venait d'être mobilisé et que Marcelino s'apprêtait – quoique gravement malade – à regagner l'Argentine pour protéger ses capitaux menacés par la guerre. Dès lors, il ne donna plus de nouvelles jusqu'à sa mort en décembre 1921 (à notre connaissance car nous ne savons ni quand ni comment la famille apprit son décès).

Les limites du choix d'une destinée

Depuis de nombreuses années, Marcelino se sentait coupable de ne pouvoir vivre parmi les siens. Dans les moments de crise morale, seule l'introspection lui permettait d'apaiser sa mauvaise conscience ; aussi dans ses dernières lettres, se pencha-t-il particulièrement sur son passé, essayant d'y trouver les causes de sa destinée.

L'année 1914 sonna pour lui l'heure du choix. Sa vie d'errance dans les capitales européennes n'était plus possible parce que la guerre en rehaussait la vanité. Il n'avait pas lutté dans sa jeunesse pour cette existence de rentier aux conquêtes faciles... Il avait lutté pour son ascension sociale et le bonheur des siens mais son combat pour l'unité familiale avait échoué parce que le décalage intellectuel et social empêchait la cohabitation.

Marcelino s'aperçut de l'inconscience dont il avait fait preuve en caressant l'idée d'une retraite au Lac tout comme il réalisa le vide d'une existence où le poids des valeurs familiales avait étouffé la vie privée. Ayant « épuisé » sa soif de culture et de loisirs, il comprit que le travail constituerait son meilleur refuge et décida de regagner Buenos Aires en sachant pertinemment qu'il y finirait ses jours sans pouvoir jamais se départir du poids terrible des remords...

VI. Le prix de l'intégration : le sacrifice d'une vie

C'est un Marcelino malade et aigri par les déchirures familiales et les événements mondiaux qui regagna l'Argentine. Aussi solitaire que jadis, mais sans la foi et l'énergie de sa jeunesse, il revenait dans une ville où il n'avait pas séjourné depuis longtemps [...] bien que l'Argentine soit devenue sa seconde patrie. L'essor de la capitale était le sien : il l'avait « bâtie », vu grandir... et il y avait plus de souvenirs qu'en France...

Le souci de donner un sens à son existence

Ce fut dans cette période de désenchantement que Marcelino rencontra sa dernière compagne : Josefa Colmeiro. De leur union naquit Herminia Eynard qui n'avait que deux ou trois ans lorsque son père mourut.

Marcelino, conscient de sa mort prochaine, rédigea un testament – le 20 novembre 1921 – en faveur de sa femme et de sa fille auxquelles il légua tous ses biens argentins. Il mourut le 10 décembre 1921 mais sa famille ne fut pas de suite prévenue de son décès puisque ce n'est qu'en mars-avril 1923 que Marceline se rendit à Buenos Aires dans l'espoir de recueillir l'héritage.

Il est difficile d'évaluer l'ampleur du traumatisme qu'elle subit en découvrant que son frère lui avait caché sa vie privée. Elle avait toujours fait son possible pour le satisfaire mais, le bonheur de l'unité familiale leur ayant été refusé, elle conservait l'espoir d'hériter.

Lorsqu'elle revint bredouille, beaucoup se mirent à douter de la fortune de Marcelino. Elle seule savait qu'elle n'avait rien inventé mais ne voulut pas briser le secret d'une correspondance qui aurait révélé de nombreuses dissensions. Aussi, elle choisit de rester fidèle au principe de son frère : « ne rien dire pour ne pas faire parler les jaloux »...

Enfin, à quoi bon se justifier ? Sa vie était déjà bien avancée et la perte de son fils aîné à la guerre de 14-18 avait brisé ses espérances.

Aussi, Marceline décida de tirer un trait sur le passé en remisant les lettres au grenier avec pour seule mention « ne pas détruire ». Ce geste prouve son intelligence : sous le coup de la colère, une autre aurait brûlé les lettres ; elle ne le fit pas par respect pour son frère qui lui avait confié son désir d'écrire sa biographie mais aussi parce que ces lettres justifiaient les aléas de sa propre existence.

Ainsi, par delà le temps, Marceline est restée fidèle à Marcelino et a décidé d'honorer sa mémoire en conservant sa correspondance : belle preuve d'amour.

Un bilan contrasté

S'il fallait dresser un bilan de la vie de Marcelino, il serait assez positif. Certes, son enfance fut malheureuse et l'École publique ne lui procura pas l'ascension sociale qu'il méritait ; certes, il se sacrifia pour sa famille dont il n'obtint aucun pardon ; certes il gravit les échelons mais ne put montrer son succès à ceux qui avaient marqué son enfance, Vergnote, M. Mérilhous et M. Trassagnac ; néanmoins, grâce à sa formidable volonté, il réussit à se forger une existence à son goût tout en progressant sur le plan intellectuel et social.

Bien sûr, plus que la solitude de tout self-made-man dans sa patrie ou à l'étranger, l'Amérique lui apporta une vision pessimiste de la vie et de

l'humanité, une méfiance envers un milieu hostile avec, pour corollaire, l'absence de vie affective et la maladie chronique qui tue avant l'heure.

Cependant, en le projetant d'une civilisation rurale de type traditionnel à celle du XX^e siècle, elle contribua à son formidable éveil intellectuel et lui permit d'être à la fois un homme d'action et de réflexion, facettes rarement réunies au cours d'une existence.

Marcelino, empreint des idées « positivistes », se définissant lui-même comme un « fils du progrès », eut la joie de voir ses rêves se réaliser dans une société en constante évolution. Et c'est parce qu'il avait conscience d'être un bâtisseur qu'il écrivit ses lettres avec soin pour qu'elles témoignent d'une aventure personnelle qui se confond avec celle de l'Amérique.

Pour conclure, nous citerons un discours rédigé à la hâte sur le *Formosa* en route pour Marseille et prononcé le 14 juillet 1910 à l'occasion de la fête nationale.

Ce texte révèle un Marcelino d'âge mûr, un bourgeois plein de faconde qui brille en société mais garde toujours une plaie ouverte, celle de l'enfance et de l'exil ; un capitaliste bon teint qui rêve encore de socialisme...

« Je vous prie d'être indulgents envers moi parce que je ne suis pas un orateur, bien loin de là.

[...] J'ai toujours été un bon travailleur qui, par la force des circonstances, l'assiduité et la constance, est arrivé à être un homme libre et indépendant et est heureux en ce beau jour que fêtent notre chère France et ses enfants, de se permettre de vous adresser la parole et d'exprimer en peu de mots les sentiments dont il est pénétré à l'égard de cette lointaine mère-patrie.[...]

Qu'y a-t-il de plus beau qu'un homme libre ? C'est le rêve de l'Humanité.

Avez-vous donc oublié ces tristes jours non seulement de l'histoire mais de nos premiers jours d'enfance où l'esprit égoïste du noble cherchait à nous tenir dans l'esclavage en nous privant d'instruction et surtout d'éducation pour s'enrichir à nos dépens et nous faire travailler comme des bêtes de somme. Non. Personne ne l'a oublié, Messieurs et Dames.

Le grand peuple français en union a secoué ce joug de l'esclavage et l'a foulé sous ses pieds en ce jour mémorable passé, présent et futur de la prise de la Bastille, a montré à toutes les nations du monde que chez lui, il y a de la culture, de l'esprit et de la force de caractère pour dire aux tyrans : « Tremblez devant l'union du peuple, ce peuple que vous dépréciez, que vous cherchez toujours à avilir, à maîtriser par votre hypocrisie et qui aujourd'hui a à sa tête des défenseurs qui suivent toujours l'idéal et qui sont fils du peuple comme l'était notre cher Mirabeau et le sont des Jaurès, des Combes, des Clémenceau et des illustres Aristide Briand » [...]. Messieurs, je propose un toast « Vive la France, Vive Fallières, Vive Briand ». » (A bord du *Formosa*, 14 juillet 1910)

Mais si ce vibrant patriotisme était garant de son attachement à la France, il témoigne en contre-partie de son impossibilité de s'identifier à la nation argentine, malgré tous ses efforts d'intégration.

Ce problème d'identité ne l'a sûrement pas quitté lors des dernières années de son existence et constitua un enjeu pour les nouvelles générations en proie à l'angoisse existentielle qu'évoque Sarmiento :

« Sommes-nous étrangers ? Tant de visages cuivrés nous disent le contraire. Sommes-nous indigènes ? Le sourire dédaigneux de nos blondes dames nous donne sans doute l'unique réponse. Sommes-nous mixtes ? Personne ne souhaiterait l'être et il y a des milliers de gens qui n'aimeraient être appelés ni argentins ni américains. Sommes-nous une nation ? Une nation sans amalgame de matériaux accumulés, sans ajustage, sans ciment ? Sommes-nous argentins ? Depuis où et jusques à quand ? »²⁰

Herminia Eynard et ses enfants ont peut-être trouvé la réponse mais les soubresauts de l'histoire ont sûrement compliqué leur tâche.

P. L.-L.

J'adresse tous mes remerciements à Mme Braquet † et à ses enfants pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée au cours de cette recherche, qui sans eux n'aurait pu voir le jour.

20. D. F. Sarmiento, « Conflictos y armonías de las razas en América », cité par Diana Quattrocchi-Woisson dans *Un nationalisme de déracinés. L'Argentine pays malade de sa mémoire*, Paris, éd. du CNRS, 1992, p. 28.

VARIA

Le duc ou le philosophe de la rue Saint-Simon à Périgueux

par Pierre POMMAREDE

Notre discret et laborieux collègue, M. Pierre Brulant, m'envoie un extrait photocopié des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, relatives à ce que l'on a appelé « L'affaire de Périgueux » : un procès qui opposa la ville et ses édiles à l'intendant de Bordeaux, Urbain de Courson¹, en 1715. U. de Courson avait imposé la ville de *taxes sèches*², impositions, octrois nouveaux, augmentations des droits sur les boucheries et les boulangeries. Echevins, consuls et notables réagirent et furent jetés dans les prisons royales : Faure de Gardonne, premier-président du tribunal, à Tarbes ; Lascoux, doyen des médecins, dans le château de Lourdes, quant à M. de Chignac, il fut embastillé.

La ville de Périgueux envoya alors des émissaires à Paris qui firent antichambre chez le duc de Noailles³, et allèrent de porte en porte, chez les membres du conseil de Régence.

1. Urbain-Guillaume de Lamoignon de Courson, intendant à Bordeaux (1709-1716).

2. Se payant immédiatement et en argent comptant.

3. Adrien-Maurice, duc de Noailles, pair et maréchal de France, président du conseil des Finances (1715), membre du conseil de Régence.

Saint-Simon – du moins le relate-t-il dans ses *Mémoires* postérieures ⁴ – s’opposa à l’intendant de Courson, « un gros bœuf, brutal, fort et insolent dont les mains n’étaient pas nettes » et le duc de Noailles, « un sanglier », et défendit âprement les intérêts de la ville de Périgueux pour obtenir du duc d’Orléans ⁵ l’abrogation des ordonnances sur ces nouvelles taxes. Le duc de Saint-Simon réussit dans son entreprise et le régent, le 27 juin 1716, cassa les ordonnances bordelaises ; les prisonniers furent élargis, le duc de Noailles, dépité, fut obligé de s’aliter et l’intendant de Courson fut révoqué « aux feux de joie de la Province ».

Dans son message, notre collègue demandait s’il y avait trace de cette affaire dans notre *Bulletin*. J’ai pu lui répondre, grâce à l’informatique, qu’il y a plus d’un siècle le texte des *Mémoires* avait été publié et longuement commenté par M. de Bosredon, au long de quarante pages ⁶.

En relisant les documents publiés en 1889, je me suis aperçu qu’ils apportaient aussi une réponse à une autre question, plus minime, que s’étaient posés les historiens de notre bonne ville.

Robert Benoît, dans son introuvable *Petite histoire de Périgueux* ⁷, se demandait si l’ancienne rue des Vieux-Augustins ⁸ avait été nommée Saint-Simon en souvenir du philosophe français (1760-1825) dont on sait l’influence des théories en Périgord, ou bien en hommage au duc de Saint-Simon qui libéra la ville d’impôts nouveaux. La même interrogation se retrouve dans la recherche d’A. Sadouillet-Perrin ⁹. Guy Penaud ¹⁰ est du côté du duc. Il a raison. Car l’article précité de M. de Bosredon contient une note : déjà, le 2 octobre 1865, M. Herman, conseiller de préfecture, demandait dans le journal *Le Périgord*, que soit donné, en reconnaissance pour son appui, le nom du duc de Saint-Simon à l’une des rues de la ville. La Société historique soutint son collègue en 1889 ¹¹ et le 28 février 1890, par délibération municipale, la rue des Vieux-Augustins devint rue Saint-Simon.

En ce temps là, lorsque notre Compagnie éternuait, les souhaits ne tardaient pas être exaucés.

P.P.

4. *Mémoires*, tome IV, éd. Chéruef, p. 87.

5. Régent de France (1715-1722)

6. *B SHAP*, 1889, p. 134-154, 211-233.

7. Périgueux, éd. Syndicat d’initiatives, 1938, p. 307.

8. C’est une rue, la deuxième à droite, s’ouvrant sur l’avenue Georges-Pompidou pour s’arrêter au parc Gamenson. Ainsi appelée parce qu’à son emplacement était bâti, dès 1484, le couvent « hors les murs de la ville » des Augustins dont les fondations sont encore visibles dans les caves de la maison Boissarie. En 1615, les Augustins bâtirent un nouveau couvent à l’emplacement du musée du Périgord.

9. *Périgueux de A à Z*, Périgueux, éd. Fanlac, 1978, p. 109.

10. *Grand livre de Périgueux*, Périgueux, éd. La Lauze, 2003, p. 503.

11. *B SHAP*, 1889, p. 220.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET NOS ARCHIVES

Les premières recherches à la Gravette (Bayac) et dans la vallée de la Couze

par Brigitte et Gilles DELLUC

Voici un petit cahier d'écolier de quatorze pages, soigneusement calligraphié d'une belle écriture penchée. Il est intitulé « Stations préhistoriques de la Vallée de la Couze, par L. Tabanou ». Malgré cela, il est curieusement classé dans le dossier J 69 des Archives départementales, consacré aux notes anonymes des XIX^e et XX^e siècles ¹.

La quasi-totalité de ce long texte est le rapport des premières fouilles à la Gravette (commune de Bayac) en 1888 et 1889. Sous la plume même de l'auteur des travaux.

1. C'est sans doute pour cela qu'il est demeuré inédit. Nous ne connaissons pas le prénom de l'instituteur Tabanou.

Pour l'époque, c'est un texte de qualité, rédigé par un instituteur soigneux du détail. Il témoigne d'intéressantes notations et mérite de nombreux commentaires : c'est un peu la découverte du Gravettien qui est contée ici.

C'est aussi un document sur l'histoire des premières fouilles en Bergeracois, bien plus mal connue que celle des travaux dans la vallée de la Vézère. On s'efforcera donc ici de replacer cette découverte dans le contexte assez flou des premières recherches dans la vallée de la Couze (et dans la partie proche de la vallée de la Dordogne). Mieux connaître les lieux et les acteurs permettra de situer la fouille de L. Tabanou et d'en comprendre tout l'intérêt.

On envisagera donc successivement : 1 - Le rapport de fouilles de L. Tabanou. 2 - Les commentaires à propos du rapport de L. Tabanou. 3 - Les acteurs et les sites des premières fouilles dans la vallée de la Couze et les environs, avant et après l'intervention de L. Tabanou.

Le cahier de fouilles de L. Tabanou à la Gravette

Nous fournissons ici *in extenso* ce rapport inédit, dont nous séparons, pour plus de clarté, les principaux chapitres par des intertitres.

STATIONS PRÉHISTORIQUES DE LA VALLÉE DE LA COUZE. LAGRAVETTE².

Par L. Tabanou

A gauche de la route qui conduit de la gare de Couze à Beaumont, sensiblement en face du château de M. le marquis de Losse³, à Bayac, se dresse une haute muraille de rochers à deux étages. C'est au pied de la première assise et sous d'énormes blocs détachés de la seconde, que se trouve la station de Lagravette du nom du village⁴ situé à quelques portées de chaîne en amont⁵.

2. L. Tabanou désigne toujours le gisement de la Gravette sous ce nom.

3. Il s'agit du marquis Henri de Losse. Le château, dont seule une tour ronde est ancienne, fut assiégé par les huguenots qui tuèrent le seigneur, Pierre de Bosredon. Puis il passa aux Losse, qui y demeurèrent même durant la Révolution (Secret, 1966). Il accueillit, durant l'été 1940, Maurice Gamelin, généralissime vaincu et déchu (Penaud, 1996).

4. Il s'agit plutôt d'un hameau, marquant l'arrivée de la Combe de Tuilières dans la vallée de la Couze. Le gisement est sur le flanc droit de la vallée de la Couze, juste en aval de ce confluent. La roche est du calcaire gréseux jaunâtre maestrichtien, nommé aujourd'hui C6d-e ou Campanien 4-5 (Carte géologique au 1/50 000, Belvès, 831).

5. La chaîne à maillons d'arpenteur est un décamètre. Lire : à quelques dizaines de mètres en amont.

L'exposition et l'élévation de cet escarpement, tout rapproché de la source qui fournit encore de l'eau aux habitants du lieu, rendaient ce séjour éminemment agréable à l'homme à une époque où un beau soleil, une claire fontaine et des campagnes giboyeuses suffisaient à ses besoins. L'homme de Lagravette possédait tout cela. Aussi dut-il passer de longues années sous cet abri où il nous a laissé de nombreux et d'intéressants échantillons de son outillage.

[Premières fouilles de 1888-1889]

Un site si favorisé avait déjà attiré l'attention de plusieurs chercheurs, lorsqu'en 1882 M. Coste, horloger à Issigeac, prévenu croyons-nous par le propriétaire qui avait recueilli à cet endroit quelques silex, commença les fouilles ⁶.

L'attaque fut faite avec vigueur, mais sur un point mal choisi. Arrêté par des masses puissantes de calcaire qui labouraient les foyers dans tous les sens, M. Coste abandonna la partie après avoir fouillé deux ou trois mètres carrés seulement de cette importante station ⁷.

Plusieurs années se passèrent. Bon nombre d'amateurs vinrent visiter cet antique asile de l'homme ; mais personne n'essaya de continuer l'entreprise. Les choses en étaient encore là en 1888. C'est alors que, muni de l'autorisation des propriétaires, MM. Bureau et Lambert, nous résolûmes de reprendre à notre tour ces travaux difficiles. Un sondage fut pratiqué à quelques mètres de la première attaque du côté du village ⁸. Le succès fut complet ; en quelques jours nous fûmes en présence d'un premier foyer d'une épaisseur moyenne de 30 à 40 centimètres ⁹. Toutefois l'opération devint bientôt très difficile. Un vaste tablier de rocher formant toiture, à 80 ou 90 centimètres au-dessus du sol préhistorique, gênait à tel point nos mouvements, que nous eûmes la plus grande peine à dégager les pièces contenues dans ce premier foyer, le dernier en amont. Bientôt,

6. C'est également en 1882, au début de l'année, qu'A. Coste vida le gisement des Jean-Blancs.

7. Ce type d'éboulement est tout à fait classique de l'évolution des abris sous roche, au début du Paléolithique supérieur, c'est-à-dire pendant le Würm III : sous l'effet des forts gels et dégels, les auvents se sont effondrés petit à petit et à plusieurs reprises, scellant les campements successifs des hommes. L'abri Pataud donne un exemple très clair de ce type de gisement sous abri effondré.

8. C'est-à-dire en amont, vers l'est, dans la direction du hameau de la Gravette. La Couze coule du sud-est vers le nord-ouest.

9. Ce « foyer » n'est pas une structure de combustion mais un niveau cendreur.

même le percement de quelques trous de mine devint indispensable pour donner à la fois de l'espace et du jour.

Un second foyer, très étendu, fut encore fouillé jusqu'à la hauteur de l'attaque de 1882. Nous crûmes alors les fouilles à peu près terminées ; et, en raison des difficultés que nous rencontrions à chaque pas, nous fîmes momentanément le sacrifice du lambeau de foyer caché sous l'immense bloc qui nous avait servi de parapluie ou de parasol pendant de si longues journées.

C'était en février 1889. Nous abandonnâmes à notre tour ce pénible chantier pour explorer avec soin les petites vallées des cours d'eau tributaires de la Couze. Nous ne fûmes pas heureux. Des fouilles commencées à Lagaudoune, commune de Saint-Avit-Sénieur, ne nous donnèrent que quelques rares silex taillés du type magdalénien, et, dans un amas de cendre, à un niveau supérieur, un fragment de vase de l'époque néolithique. C'était un maigre résultat étant donné les efforts que nous avons dû faire ¹⁰.

[Deuxièmes fouilles de 1889]

Nous revînmes à Lagravette. A l'aide de la poudre, les obstacles qui avaient arrêté M. Coste furent brisés, et, au bout de quelques journées de travail, nous eûmes la satisfaction de nous trouver en face d'une brèche fort épaisse mais bouleversée par la chute de nombreux quartiers de roche, ce qui en rendait la puissance primitive très difficile à déterminer.

Dès ce moment, il put être constaté que le sol de la station, au lieu d'être uniformément incliné dans le sens de la vallée, s'infléchissait brusquement vers le milieu de la longueur pour former un second plan à 35 ou 40 centimètres au-dessous de la direction première.

C'est sur ce plan inférieur que dût s'établir à l'origine l'homme de Lagravette. Un premier foyer se forma, puis un second un peu en amont et en arrière du premier. Celui-ci finit par dépasser le niveau du plan voisin et s'étendit par-dessus. Le troisième foyer, situé à quelques mètres plus haut, recouvrait à son tour une partie du second et était recouvert de même par le quatrième. Comme on le voit, ces quatre foyers se superposaient à la façon des tuiles d'un toit. La longueur du retranchement est d'environ quarante mètres sur une moyenne de quatre mètres de largeur.

10. Ce site de la Fontaine de Gaudonne ou des Gaudounes, dans le vallon du ruisseau de Fonfourcade, au sud-ouest de Saint-Avit-Sénieur, donnera lieu à des sondages de O. Hauser et à quelques recherches de E. Peyrony. P. Fitte y trouvera un niveau magdalénien et un niveau azilien (Sonneville-Bordes, 1960, p. 447). Il y voyait un toponyme d'origine britannique (les Godons...).

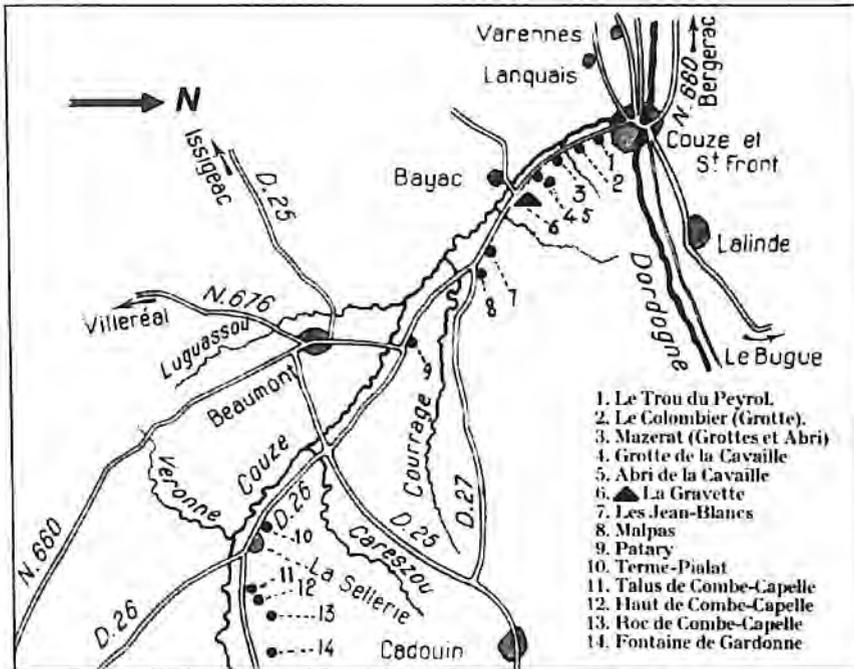


Planche 1 : En haut, carte de la vallée de la Couze et des sites (d'après F. Lacorre, 1960). En bas, vue du flanc droit de la vallée. La flèche indique le gisement de la Gravette. En cartouche, le manuscrit du fouilleur L. Tabanou (1888-1889).

[*Les vestiges lithiques*]

L'aborigène dont nous avons fouillé le refuge avait un outillage aussi curieux que varié. Le silex qu'il a dû prendre à peu près constamment sur les plateaux voisins, a pris dans ses mains toutes les formes et a été converti parfois en pièces d'un fini remarquable. Voici les divers types que nous avons recueillis :

1° Grattoirs simples, souvent très longs (très communs) ; 2° Grattoirs doubles (rares) ; 3° Grattoirs burins (rares) ; 4° Burins ordinaires (communs) ; 5° Burins à pointe très obtuse, obtenue par voie d'éclat d'un côté et par des retouches de l'autre. Ces pièces, qui sont rares, avaient certainement une destination très différente de celle du burin ordinaire puisque les deux formes de taille se rencontrent assez souvent sur la même pièce ; 6° Eclats ordinaires souvent fort longs (très communs) ; 7° Pièces retaillées ayant vraisemblablement servi de pointes de javelot. Ces pièces, assez nombreuses, sont retouchées à droite le plus souvent sur toute la longueur, à gauche, les retouches en émoussent le tranchant de manière à former pointe à chaque bout. La figure est à peu près celle des lances solutréennes et admet toutes les dimensions depuis quatre jusqu'à quinze centimètres environ ; 8° Pièces retaillées avec le plus grand soin à droite et parfois à gauche sur toute la longueur, à pointes très aiguës, généralement plus petites que les premières : ce sont des poinçons, perçoirs, couteaux, aiguilles, etc. (nombreuses).

Les pièces de ces deux derniers groupes [7° et 8°] constituent la meilleure partie de l'outillage de Lagravette : c'est la caractéristique de cette station ¹¹. Seules les grottes de Sergeac et de Tourtoirac ont fourni quelques exemplaires du même modèle dans ce département si riche en produits de l'industrie humaine aux temps quaternaires ¹².

11. C'est nous qui soulignons cette remarque de L. Tabanou, à propos des pièces des types 7° et 8°. Ce sont ces « pointes de javelot » qu'en 1906, Henri Breuil nommera « pointes de la Gravette » (Breuil H. : Les gisements pré-solutréens du type d'Aurignac. Coup d'œil sur le plus ancien âge du Renne, *Congrès de l'Institut international d'Anthropologie*, Monaco, 13^e session, t. 1, p. 331).

12. L. Tabanou fait allusion à une note d'Alain Reverdit, qui avait observé, dans la station « des Roches de Sergeac » (probablement *l'abri Labattut*, d'après sa localisation dans le vallon), « des instruments avec taille droite et épaisse sur le dos, figurant à peu près exactement la lame du couteau actuel » (*B.S.H.A.P.*, 1879, p. 408 et brochure sur *La Station de Roches*, 1882, Toulouse, p. 9 avec une figure). Vérificateur puis commis principal des manufactures de l'Etat, A. Reverdit (1838-1915) prospectait la vallée de la Vézère, tout en surveillant les champs de tabac. L'Anglais Sturge acquit la collection d'A. Reverdit et la donna au *British Museum* (Peyrony, 1949, p. 87). La grotte de Tourtoirac a fait l'objet d'un article de Jules Parrot en 1873 (*Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*). J. Parrot (1829-1883) était pédiatre, médecin des hôpitaux de Paris et professeur à la faculté. Son frère cadet, Philippe, fut un bon peintre (Penaud, 1999). Ces deux citations montrent que L. Tabanou ne se contentait pas de ramasser des silex : il avait de bonnes lectures.

[Les vestiges osseux]

En fait d'ossements travaillés, qui tous ont beaucoup souffert de l'humidité occasionnée par les eaux pluviales, nous citerons :

1° Poinçons en os creux de dix à quinze centimètres de longueur, montés sur souche (rares) ; 2° Sagaies en bois de renne - une seule entière de quarante-sept centimètres de long et plusieurs fragments ; 3° Lissoirs rudimentaires (rares) ; 4° Dents percées (rares) ; 5° Petits poinçons à base légèrement aiguisée (rares) ; 6° Un coin en bois de renne ; 7° Un long fragment de bâton de marque ; 8° Quelques fragments de bâton de commandement ; 9° Quelques fragments d'outils en ivoire ; 10° Quelques pièces en os plat à extrémités grossièrement polies dont la destination nous est inconnue, et qui affectent la forme d'une feuille de saule ébréchée aux deux bouts.

Nous ne trouvons pas d'engin de pêche à Lagravette bien que la faune relate des traces de poissons¹³. N'est-ce pas une raison de supposer qu'aux époques qui précéderent la Madelaine [*sic*], l'homme devait employer de préférence le bois à la fabrication d'un certain nombre d'outils que le temps a fait disparaître. En outre, il est à remarquer que si les stations magdaléniennes pures se trouvent toujours dans le voisinage des rivières, celles des temps antérieurs se rencontrent le plus souvent dans les petites vallées loin des grands cours d'eau. Cela tendrait à prouver que les premières peuplades vivaient exclusivement du produit de la chasse.

[Quelle époque ?]

A quelle époque convient-il de faire remonter l'atelier que nous avons fouillé ? Serait-on en face des premiers essais solutréens ? Nous l'avons cru d'abord à cause de la quantité de silex taillés qui nous sont tombés sous la main et dont quelques-uns ont eu sans doute la même destination que les pointes trouvées à Solutré. Mais le voisinage immédiat d'une des plus belles stations solutréennes qui aient été découvertes en France¹⁴ semble démentir cette opinion par le fait que Lagravette n'a fourni aucune pièce retouchée sur les deux faces, ce qui est une manière de taille habituelle à Jean-Blanc. En second lieu, la matière première n'est pas de même provenance non plus dans les

13. F. Lacorre ne signalera rien de tel (Lacorre, 1960).

14. Il s'agit bien sûr des Jean-Blancs ou Champs-Blancs (communes de Bourniel et de Bayac), à un kilomètre environ en amont de la Gravette, mis en exploitation par A. Coste (Delluc et Roussot, 2001).

deux cas. La majeure partie des silex de cette dernière station doit provenir des couches crétacées sur lesquelles reposent les foyers. Les gravières de la Dordogne ont dû fournir le reste. Enfin, une différence notable existe entre les ossements travaillés recueillis à Jean-Blanc et ceux que l'homme de Lagravette nous a laissés. En sorte que rien de commun ne paraît devoir être admis entre les familles ou tribus qui ont occupé ces deux points.

D'autre part, Lagravette ne saurait être un seul instant rapproché de l'époque du Moustier, malgré ses larges grattoirs taillés en biseau.

Nous sommes donc en présence d'un atelier qui marque le début de cette brillante époque à laquelle la station de la Madelaine [*sic*] a attaché son nom. L'homme foulait le sol de la vallée de la Couze au commencement de l'époque magdalénienne, comme il l'avait foulé aux époques précédentes, comme il le foulera longtemps encore, jusqu'à ce qu'une violente catastrophe vienne brusquement interrompre le cours d'une civilisation dont nous recueillons aujourd'hui les antiques débris.

[*La faune*]

Nous avons eu soin durant nos travaux de mettre de côté les ossements qui nous ont paru avoir appartenu à des animaux d'espèce différente. La détermination en a été faite par M. Hardy, l'éminent directeur de notre Musée départemental, que nous sommes heureux de remercier de nouveau du concours bienveillant qu'il nous a prêté.

Voici donc la faune de Lagravette :

1° *Bos primigenius*, bœuf, traces nombreuses ; 2° *Equus caballus*, cheval, traces nombreuses ; 3° *Cervus tarandus*, renne, traces nombreuses ; 4° *Cervus elaphus*, cerf ordinaire, traces nombreuses ; 5° *Elephas antiquus*, éléphant antique, fragments de défenses ¹⁵ ; 6° *Canis lupus*, loup, traces rares ; 7° Harfang, oiseau, traces rares ; 8° Saumon, assez commun ; 9° Traces d'amphibiens, loutre (?), fragments de pattes ; 10° Quelques ossements d'oiseaux et de rongeurs indéterminés.

15. Il s'agit plutôt de mammoth.

[Les autres gisements de la vallée de la Couze]

Je dois rappeler ici un fait très curieux, signalé déjà par l'abbé Landesque dans sa notice sur Combe-Capelle ¹⁶ : c'est, outre la multiplicité des stations préhistoriques dans la vallée de la Couze, la présence de toutes les époques échelonnées par ordre sur une étendue d'environ 12 kilomètres.

En effet, à 1 500 mètres en aval du gracieux bourg de Montferrand, on trouve Combe-Capelle (époque chelléenne) environ 3 km plus loin ; Le Roc (époque moustérienne) environ 5 km plus loin ; Jean-Blanc (époque solutréenne) environ 2 km plus loin ; Lagravette (époque de transition) environ 2 km plus loin ; Mazerat (époque magdalénienne) ¹⁷.

Deux kilomètres au-dessous des grottes de Mazerat, l'archéologue rencontre la riante plaine de la Dordogne. Franchissons avec lui la rivière, arrivons à la station de Couze située à quelques centaines de mètres seulement, traversons la ligne de chemin de fer et descendons jusqu'en face de la gare aux marchandises : à droite se dressent les noirs rochers de Saint-Sulpice. Approchons, de nombreux fragments de silex jonchent la terre, encore une station où l'homme de la dernière époque paléolithique a laissé entassés des matériaux précieux enlevés en très grande partie depuis de longues années par divers amateurs.

Remontons maintenant, et prenons, sur la lisière du coteau, le petit sentier qui conduit à Lalinde. A deux kilomètres de distance, nous trouvons la magnifique fontaine du Soucy. Encore quelques pas, élevons le regard à gauche et nous apercevons la tranchée ouverte il y a quelques années par MM. Masson et de Bracquemont pour exhumer l'admirable outillage d'une nouvelle famille de magdaléniens.

Nous pourrions conduire notre compagnon de recherches sur bien d'autres points peu éloignés qui portent de nombreuses marques du séjour de l'ancien habitant de nos contrées. Mais nous craindrions de dépasser la limite d'un compte-rendu spécial à Lagravette. Nous nous contenterons donc de constater combien de races diverses ont foulé notre sol il y a des milliers d'années, depuis l'homme grossier de Combe-Capelle, jusqu'à l'artiste du Soucy ou de Saint-Sulpice ; depuis l'habile chasseur de Jean-Blanc jusqu'à l'homme des temps néolithiques, dont ce pays-ci a gardé tant de souvenirs ! » (Delluc, 1983).

16. Landesque (1887).

17. Grottes et petit abri de Mazerat (Solutréen et Magdalénien), commune de Bayac. L'abri a été fouillé par A. Delugin (Peyrony, 1949).

Après L. Tabanou, les fouilles de Fernand Lacorre à la Gravette

Les fouilles de la Gravette ont repris de 1930 à 1954, sous la direction de Fernand Lacorre.

En dehors de L. Tabanou, la Gravette avait donc subi l'assaut de multiples collectionneurs plus ou moins cupides, avant d'être acquis par Fernand Lacorre. Ce notaire, exerçant à Cenon (Gironde) jusqu'en 1942, avait déjà révélé et fouillé avec son épouse l'abri et la grotte de La Cavaille (Couze-et-Saint-Front) (Lacorre, 1934), cavité où nous découvrirons bien plus tard des gravures pariétales du début du Paléolithique supérieur (Delluc, 1988 et 1991). C'est d'ailleurs « au cours de la prospection de la grotte de la Cavaille », soit un peu avant 1930, que l'abbé Chastaing lui signala le site de la Gravette à Bayac.

La grande fouille bergeracoise de Fernand Lacorre est celle de La Gravette. Malgré l'avis plutôt décourageant de son ami, Henri Chastaing ¹⁸, il y débuta des fouilles qui durèrent de 1930 à 1939 et de 1945 à 1954 ¹⁹. Cette entreprise n'alla pas sans épisodes « rocambolesques », note Henri Delporte, qui s'abstient de porter un jugement mais qui rappelle que « on a parlé du vol d'une partie de la collection, ainsi que de ventes plus ou moins clandestines » (Delporte, 1972, p. 337). F. Lacorre a, en effet, signalé le pillage du site et le vol de 1 400 pièces dans les années cinquante (*Bull. de la Soc. Préh. Fr.*, 1959, p. 154).

Peu avant sa mort, il publia une importante monographie (Lacorre, 1960), illustrée par l'abbé J. Bouyssonie (pour l'industrie lithique) et par l'abbé André Glory (pour le matériel osseux et quelques objets de pierre) ²⁰. La valeur de cet ouvrage a été discutée, mais il demeure précieux (Delporte, *ibid.*) pour connaître ce site éponyme fondamental. F. Lacorre meurt aux Eyzies le 10 février 1967 (Roussot, 2004).

F. Lacorre donna, en 1958, la Gravette et la majorité des collections (qu'étudiera avec précision Henri Delporte en 1972) au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, « à condition toutefois qu'aucune fouille n'y soit effectuée pendant une période de cinquante ans » (Delporte,

18. Après les fouilles de L. Tabanou, la falaise avait, en effet, été exploitée, au début du siècle, pour fournir des matériaux pour la construction du barrage de Tuilières ; des blocs et des pierrailles étaient venus recouvrir la pente. Ces sédiments furent ensuite enlevés pour remblayer le sol humide d'une fabrique de tanins de Couze (Lacorre, 1960).

19. Ou 1953 (Roussot, 2004).

20. Les dessins originaux sont conservés dans les cartons personnels d'Alain Roussot. Il a bien voulu nous permettre d'en publier deux (Roussot, 2004).

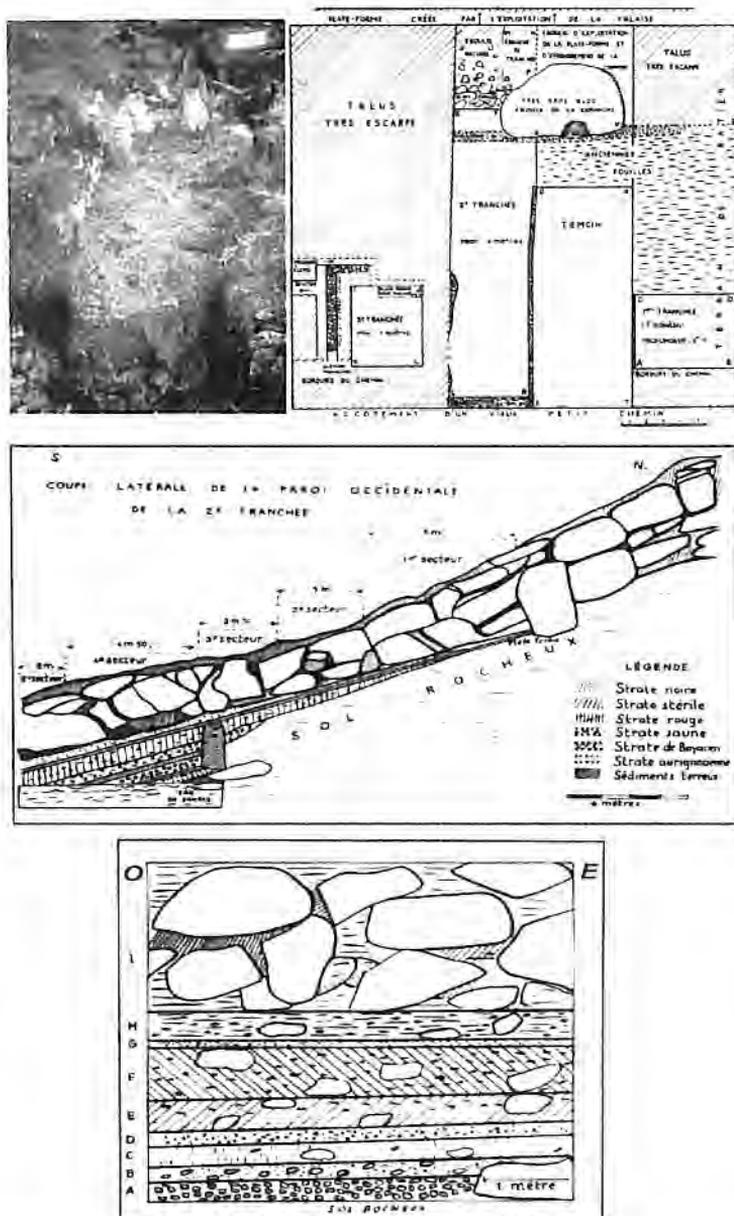


Planche 2 : En haut, vue actuelle de la tranchée des fouilles et plan de F. Lacorre. La fouille Tabanou (UVQR, au pied du gros bloc éboulé) est légendée « anciennes fouilles ». Au centre, coupe longitudinale de F. Lacorre, montrant les 4 niveaux (aurignacien, bayacien et gravettiens). La 2^e tranchée se situe entre le talus et le témoin. En bas, coupe frontale de la 2^e tranchée (4^e secteur, paroi ouest), montrant les mêmes 4 niveaux (A, C, E et F) (d'après F. Lacorre).

1972), « pour favoriser la science future »²¹. Le musée d'Aurignac (Haute-Garonne) conserve des pièces provenant des fouilles Lacorre de la Gravette, la Cavaille, les Jean-Blancs et Patary²². Dès 1930, l'abbé H. Breuil, lors de ses voyages en Dordogne, vient visiter à plusieurs reprises (1933, 1934, 1937, 1938, 1939) tout ou partie de ces sites avec F. Lacorre, de même que Combe-Capelle (Breuil, 1960). Après la guerre, aux Eyzies, l'abbé examine les séries de la Gravette et contrôle par trois fois le manuscrit du préhistorien-notaire²³.

Dans la publication de la Gravette, à vrai dire quelque peu touffue, Fernand Lacorre a donné les résultats de ces travaux. Il fournit également un historique des anciennes fouilles, tel qu'il a pu le reconstituer :

« D'après les renseignements verbaux qui nous ont été fournis par Mgr Chastaing, dernier survivant des anciens fouilleurs, aujourd'hui décédé, c'est lui-même qui, au printemps de 1880, allant visiter son confrère à Bayac et passant sous les falaises de la Gravette, y découvrit le premier silex taillé.

Peu de temps après, Tabanou, instituteur à Monsac, et Coste, bijoutier à Issigeac, vinrent fouiller assidûment, dans un but lucratif, la couche archéologique de la partie orientale de la Station, non recouverte par les gros éboulis de la corniche. Leurs collections furent vendues par eux, partie au Musée de Bordeaux (où elles existent toujours) et à celui de Périgueux, et le surplus à des Américains.

Quant à Mgr Chastaing, il recueillit une centaine de pièces, quelques-unes fort belles, dont il fit don au Musée du Latran, à Rome, avec une partie importante d'autres collections, en récompense de quoi il reçut du pape la haute distinction ecclésiastique de « Camérier du Pape ».

Par la suite, l'abbé Landesque reprit les fouilles et, à sa mort, l'outillage trouvé par lui fut vendu par sa famille.

Enfin Michel Hardy, Féaux, Delugin et le professeur Testut vinrent à leur tour prospecter à divers intervalles le gisement en voie d'épuisement. Leurs collections intéressantes ont été réunies au Musée de Périgueux dans les vitrines d'exposition, où elles ne figurent pas toutes actuellement.

21. Le livre de F. Lacorre était vendu, dans les années soixante, dans plusieurs librairies de Dordogne, avec, en prime, un éclat de silex dans une pochette en Cellophane agrafée sur la couverture (G.D. et Roussot, 2004).

22. Patary (commune de Saint-Avit-Sénieur) : fouilles D. Peyrony (Aurignacien I) (Peyrony, 1949).

23. Le 1^{er} septembre 1945, le 12 avril 1953, le 23 juillet 1957 et une dernière fois durant l'été de 1959 (Breuil, 1960).

Ensuite, la Gravette fut définitivement délaissée. On avait fouillé entièrement toute la partie du gisement exploitable, située à l'est et on s'était arrêté à l'ouest au voisinage des gros blocs enfouis, qu'on jugeait appartenir à la roche naturelle. Ce champ de fouilles est délimité au Plan des fouilles par les lettres R.Q.U.V.X.D.C. » (Lacorre, 1960, p. 7 et fig. 1, p. 9).

Selon Fernand Lacorre, ces trouvailles anciennes témoignaient d'une industrie où abondaient les lames à bord abattu rectiligne, caractéristiques de l'époque que l'on appelle désormais gravettienne. Toutefois, il avait découvert, dans la collection Tabanou du musée du Périgord, à Périgueux, une sagaie à base fendue, caractéristique de l'Aurignacien I (Lacorre, *ibid.*).

Comme on le sait, les fouilles de Fernand Lacorre reconnurent cinq niveaux archéologiques. Le plus ancien est rapporté à l'Aurignacien. Une couche intermédiaire contient une industrie caractérisée par de petites pointes appelées fléchettes (ce faciès a été dénommé Bayacien par F. Lacorre). Les trois couches supérieures, distinguées par leurs colorations, constituent les niveaux éponymes du Gravettien, dans lesquels se rencontre la typique pointe de la Gravette à bord rectiligne abattu (Brézillon, 1969, p. 114).

Qu'avait donc trouvé l'instituteur L. Tabanou ?

Le rapport de fouilles de L. Tabanou mérite quelques commentaires. Il est très clair pour l'époque et permet de suivre assez bien les travaux qu'effectua l'instituteur. Il est rédigé avec précision, dans ce style fleuri, riche en adjectifs qualificatifs et en verbes au passé simple (à la première personne du pluriel, par modestie) : c'est le modèle que le maître d'école devait recommander à ses élèves pour leurs rédactions ²⁴. On y voit l'homme préhistorique vivre à une époque où « un beau soleil, une claire fontaine et des campagnes giboyeuses suffisaient à ses besoins ». Les fouilleurs manient des explosifs « pour se donner à la fois de l'air et du jour », alliant la technique du pyrotechnicien à l'élégance du rhéteur. Ils abandonnent provisoirement leurs fouilles avec une pensée reconnaissante pour « l'immense bloc qui [leur] avait servi de parapluie ou de parasol pendant d'aussi longues journées ».

24. Ce style rappelle quelque peu le rapport rédigé par l'instituteur Léon Laval, au lendemain de la découverte de Lascaux (Delluc, 1979, p. 22).

C'est donc en 1882 – il y a plus de cent vingt ans – que les fouilles ont commencé à la Gravette. L. Tabanou cite un premier sondage par Albert Coste : il porte sur « un point mal choisi » et il est très modeste. Il est probablement situé dans la partie la plus orientale des anciennes fouilles, près du point X du plan de Fernand Lacorre, sur le « terrain Ratier », au pied du talus escarpé.

Quatre niveaux archéologiques

Les excavations de L. Tabanou en 1888 et 1898 semblent avoir intéressé le pied du très gros bloc éboulé de la corniche, à l'ouest du sondage précédent, dans le rectangle UVQR. C'est vraisemblablement ce gros bloc qu'ils durent écorner à l'aide d'explosifs et sous lequel se glissait un niveau gravettien.

Le fouilleur fait état de quatre « foyers » se superposant « à la façon des tuiles d'un toit ». Il s'agit très certainement de quatre niveaux, couches archéologiques plus ou moins cendreuses, et non, bien sûr, de structures de combustion. Leur disposition est bien visible sur les coupes transversale et frontale établies par F. Lacorre pour la deuxième tranchée (Lacorre, 1960, pp. 29 et 115), ouverte par ce dernier immédiatement à l'ouest des fouilles de L. Tabanou.

Quels étaient ces niveaux ? Il pouvait s'agir de quatre niveaux gravettiens, mais Fernand Lacorre n'en décrira que trois. Peut-être les fouilles se sont-elles étendues plus bas sur le talus vers les points ABC atteignant alors la couche bayacienne. Mais l'on explique toujours aussi difficilement la présence, dans la collection Tabanou, de la sagaie aurignacienne à base fendue signalée au musée du Périgord (Lacorre, 1960 ; Delporte, 1972).

Un outillage très original

L'industrie lithique récoltée en 1888-1889 est une industrie gravettienne mais avec parfois, dans le texte de L. Tabanou, quelques particularités quantitatives. Il rapporte, en effet, que les burins « ordinaires » (c'est-à-dire vraisemblablement dièdres) sont communs et que les « burins à pointe très obtuse obtenue par voie d'éclat d'un côté et par des retouches de l'autre » (c'est-à-dire les burins sur troncature) sont rares, alors que le burin sur troncature retouchée est l'outil le plus abondant de l'industrie gravettienne.

L. Tabanou semble bien avoir été le premier à décrire (n° 7 de son inventaire) ce que l'abbé Henri Breuil appellera en 1906 les pointes de la Gravette (Brézillon, 1968, p. 318). Comme lui, F. Lacorre notera que c'est, le plus souvent, le bord droit qui est affecté en entier par la retouche (Lacorre, 1960, p. 153). De la même façon, l'instituteur décrit pour la première fois des microgravettes (n° 8 de son inventaire), en soulignant qu'elles ont une pointe particulièrement aiguë.

Il souligne avec justesse que ces pièces sont la caractéristique de cette station. Il rappelle toutefois que quelques exemplaires ont été, un peu avant, découverts à Sergeac (probablement par A. Reverdit) et à Tourtoirac (sans doute par J. Parrot à la grotte de Tourtoirac).

Un découvreur bien embarrassé

Aujourd'hui, le Gravettien est le nom d'une importante culture du début du Paléolithique supérieur. Elle est bien définie grâce aux fouilles modernes, en particulier grâce aux fouilles de l'abri Pataud dirigées par Hallam Movius à la fin des années 50 et aux travaux du Muséum national d'Histoire naturelle. C'est une industrie à burins dominant (environ 30% de l'outillage). Elle comprend plusieurs subdivisions, caractérisées par des types d'outils particuliers (fléchettes dites de Bayac, micro-gravettes, pointes de la Font-Robert, burins de Noailles, lames tronquées...) (Brézillon, 1968 et 1969 ; Perpère, 1984 ; Taborin, 1988).

Le fossile commun à tous les niveaux est la pointe de la Gravette. Cet outil est en fait connu depuis la fin du XIX^e siècle, grâce aux nombreuses récoltes de pièces, parfois très belles, effectuées sur le site même de la Gravette. Malheureusement ces « gratouilles » n'avaient pas été publiées. Fernand Lacorre y fouilla pendant une vingtaine d'années à partir de 1930. Malgré son plan confus, sa publication est restée pendant longtemps le seul document disponible.

La pointe de la Gravette est une lame étroite, dont les deux bords sont à peu près parallèles, avec une ou deux extrémités pointues. L'un des bords, souvent le droit, formant dos « abattu », présente une retouche abrupte. Elle est souvent interprétée comme une armature de trait. Elle connaît de nombreuses variantes, depuis la macro-gravette de 15 cm de long jusqu'à la micro-gravette de 3 à 4 cm de long (Brézillon, 1968 ; Piel-Desruisseaux, 1998).

L'outillage osseux, retrouvé à la Gravette par L. Tabanou, est constitué, entre autres pièces, d'une très grande sagaie, de près d'un demi-mètre, d'un long fragment d'un « bâton de marque » (portant sans doute des incisions parallèles), de quelques fragments de bâton percé et de rares dents percées. L'intrigante sagaie à base fendue du musée du Périgord n'est pas explicitement mentionnée.

Pour L. Tabanou, les habitants de la Gravette étaient sans doute plus chasseurs que pêcheurs, ce qui est également l'opinion de F. Lacorre : « Les Gravettiens n'étaient guère des pêcheurs. Ces hommes devaient préférer le Renne au Poisson. » (Lacorre, 1960, p. 140). L. Tabanou observait, en effet, que les stations magdaléniennes pures avoisinaient les rivières alors que

celles des temps antérieurs étaient plus éloignées des cours d'eau. Il croyait voir, dans cette disposition topographique, le reflet du goût des premières peuplades pour la chasse et des Magdaléniens pour la pêche, alors qu'il ne s'agit que du résultat du creusement des vallées avec formation de terrasses successives.

Lorsqu'il signale qu'il n'y a pas d'engin de pêche à la Gravette, il entend par là, croyons-nous, qu'il n'a pas découvert de harpon.

Lors de la discussion chronologique, il attribuera l'industrie de la Gravette au début du Magdalénien sans harpon, après avoir éliminé les hypothèses d'une station moustérienne ou solutréenne. Le fouilleur ne disposait, à cette époque, que de la chronologie définie par Gabriel de Mortillet en 1872 (Acheuléen, Moustérien, Solutréen, Magdalénien). Comme son gisement ne comporte aucun niveau rapportable à une de ces quatre époques, aucun jalon stratigraphique, on comprend sa perplexité. Il le rattache donc au début du Magdalénien, à défaut de mieux, sans oser envisager que la Gravette corresponde à un faciès culturel totalement inédit et antérieur au Solutréen. Il laisse donc échapper, dans sa conclusion, une grande découverte en assignant aux niveaux de son gisement une datation postérieure à l'époque solutréenne ²⁵.

Sans doute fut-il entraîné sur cette mauvaise voie par la fallacieuse remarque de l'abbé Landesque qui croyait avoir observé une succession chronologique des divers gisements, bien échelonnés au fil de la Couze, les plus anciens en amont, les plus récents en aval. Selon cette hypothèse assez simpliste, la Gravette se situait dans l'espace, donc dans le temps, entre le gisement solutréen des Jean-Blancs (ou des Champs-Blancs) et le site de Mazerat qu'il tenait pour Magdalénien.

Malgré cette mauvaise interprétation, ce texte inédit de L. Tabanou, d'une bonne tenue scientifique pour l'époque, a plusieurs mérites. L'instituteur de Monsac fournit l'emplacement et les résultats principaux de ses fouilles et il apparaît ainsi un peu différent du portrait sévère d'antiquaire assidu que brosse de lui Fernand Lacorre. Il donne également une description des gravettes et des micro-gravettes, et en souligne ici l'abondance caractéristique. On ne s'étonnera pas qu'il ait été quelque peu décontenancé pour dater l'industrie de La Gravette, qui lui apparaissait inédite et, dans ce gisement, totalement isolée.

25. Ce n'est qu'en 1906 que H. Breuil et E. Cartailhac proposeront d'appeler *Aurignacien* les industries situées chronologiquement entre le Moustérien et le Solutréen. H. Breuil distingua bientôt dans cet ensemble trois grandes subdivisions : inférieur (aujourd'hui Châtelperronien), moyen (aujourd'hui Aurignacien *stricto sensu*) et supérieur (aujourd'hui Gravettien).

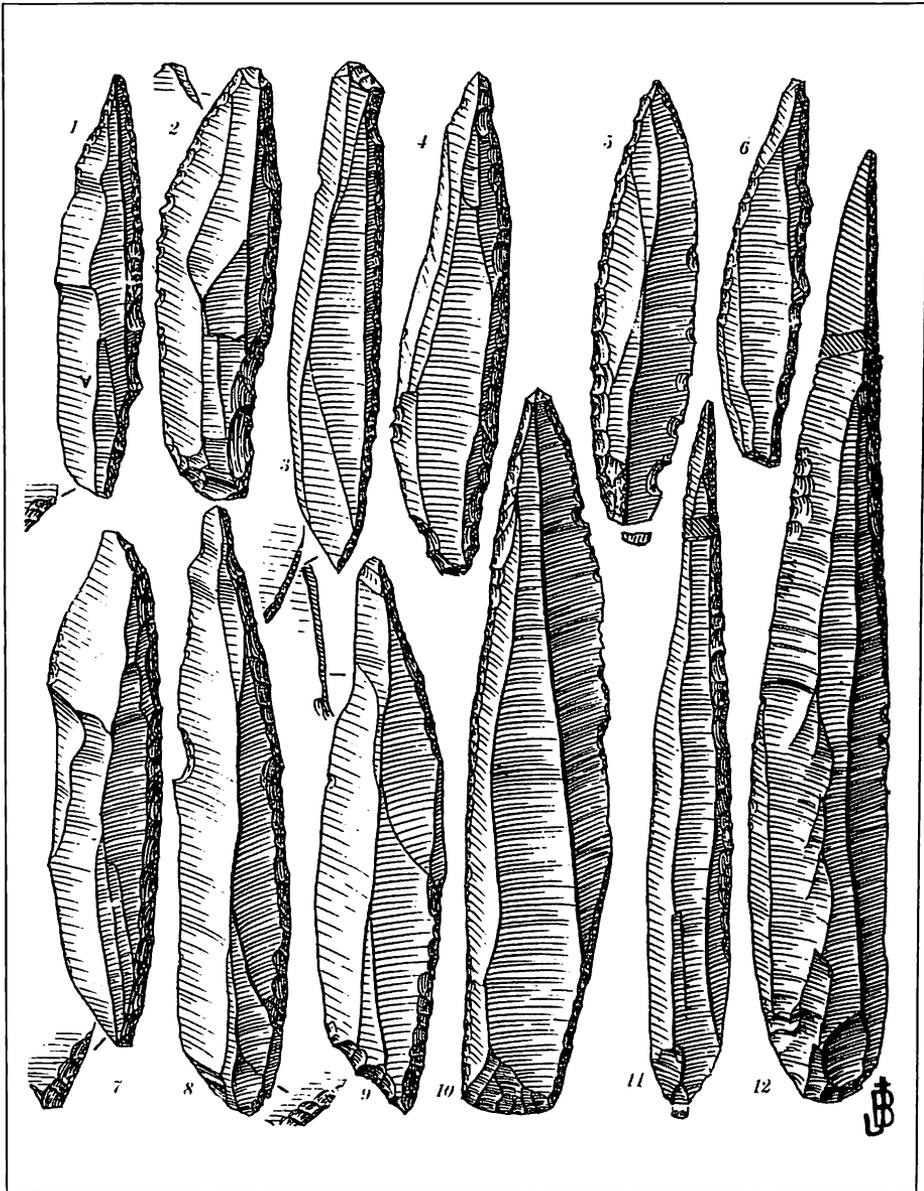


Planche 3 : Grandes pointes de la Gravette, provenant du niveau supérieur de Gravettien (niveaux E de la coupe frontale). Fouilles F. Lacorre, dessins de Jean Bouyssonie (collection personnelle A. Rousot).

Après la Gravette

Après la Gravette, L. Tabanou s'intéressa aux environs de Trémolat, région qu'il explora de 1890 à 1900 (Peyrony, 1949, p. 68). Il fouilla aussi, sans rien publier de ses travaux, un abri de Milhac-de-Nontron (en 1898) et un autre à Fontclose (Saint-Jean-de-Côle), puis en Terrassonnais ²⁶.

C'est de sa passion pour la Préhistoire que devait mourir, le 12 juin 1902, le fouilleur de la Gravette. Le journal *La Croix du Périgord* du 22 juin le rapporte. On mande de Terrasson-La Villedieu : « M. Tabanou, instituteur à La Villedieu, est victime d'un éboulement à la grotte de Badegoule alors qu'il triait des silex qu'il venait de trouver en compagnie du sieur Fauré » ²⁷.

L. Tabanou avait eu de nombreux prédécesseurs. La grotte de Badegoule attire les amateurs depuis longtemps. Sans remonter à François de Jouannet (au début du XIX^e siècle), on retrouve, parmi les innombrables fouilleurs de Badegoule (Le Lardin-Saint-Lazare), la trace du passage de divers archéologues cités ici à propos de la Gravette et des sites de la Couze : l'abbé M.-A. Landesque, M. Hardy et M. Féaux, l'abbé H. Chastaing, D. Peyrony, les abbés J. et A. Bouyssonnie, L. Peyrille et J.-A. Delmas, sans oublier O. Hauser (Cheynier, 1949).

Que devinrent les collections de l'instituteur Tabanou ? Le Dr A. Cheynier, médecin généraliste à Terrasson (Dordogne), dans sa monographie sur *Badegoule, station solutréenne et protomagdalénienne* (Archives de l'I.P.H., Paris, 1949), note qu'elles furent vendues par sa veuve, selon la coutume de l'époque, au musée de Périgueux, à celui de Saint-Germain-en-Laye, à l'Ecole normale des Instituteurs de Périgueux et à divers collectionneurs connus (E. Massénat, Dr L. Capitan, G. Chauvet, A. Vayson de Pradenne, entre autres). Et le médecin-préhistorien termine par un éloge de L. Tabanou : « Il périt tragiquement, étouffé par un éboulement. C'était un fouilleur consciencieux ».

Le lecteur a vu passer, sous la plume de L. Tabanou et de F. Lacorre, de nombreux noms de personnes et de sites. Comment s'y retrouver ? Essayons de résumer quelques biographies.

De L. Tabanou à F. Lacorre : le *Who's who* des amateurs de la Couze

Cela fait longtemps que les amateurs ont noté la prodigieuse richesse en outils de silex du Bergeracois (Peyrony, 1949 ; Sonnevill-Bordes, 1960 ;

26. Il fut successivement instituteur à Monsac, Milhac-de-Nontron et La Villedieu.

27. Coupure de presse communiquée par le père P. Pommarède.

Bordes, 1969 ; Binant, 1997 ; Delluc, 2000) et l'intérêt de la vallée de la Couze. Ainsi est attisée surtout la cupidité des « farfouilleurs » locaux, œuvrant discrètement : ils vont exécuter de multiples excavations, souvent aussi énergiques que peu désintéressées. On connaît mieux, aujourd'hui, les richesses graphiques de cette région (Delluc, 1992b), accrue encore par la découverte de la grotte de Cussac.

Au risque de disperser l'attention du lecteur, voici les principaux noms de personnes et de lieux cités précédemment. La liste n'est pas exhaustive. Elle montre bien toute l'activité archéologique qui régnait dans le Bergeracois à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles ²⁸.

Le boulanger Delmas

Certains « chercheurs » ont laissé un nom et une fâcheuse réputation. Un des premiers est le boulanger F. Delmas, de Cours-de-Pile (ou de Creysse, selon D. Peyrony), qui « partait avec sa voiture pleine de pain et la rentrait chargée de silex taillés ». Il avait « recueilli de nombreuses pièces qu'il avait étiquetées et vendues un peu partout, mais surtout au musée du Périgord » (Peyrony, 1949). Dans sa collection, on dénombrait dix à vingt mille silex, dont trois mille intéressants aux yeux de François Daleau, l'inventeur de la grotte de Pair-non-Pair (Gironde) (Mortillet, 1910, p. 575 ; Coffyn, 1999, p. 105 ; Daleau, 1882 et 1882 et 1883 ; archives musée d'Aquitaine).

Curieusement F. Delmas, qualifié d'« antiquaire bergeracois » (Peyrony, 1938), interviendra dans la découverte de la Micoque (Les Eyzies) ²⁹. Résumons les faits. Le propriétaire trouve des silex en labourant en 1895. Il les montre à Pierre Fournier (de Laugerie-Haute) qui en recueille et montre sa récolte au Dr Emile Rivière et à F. Delmas. Ce dernier prévient le notaire préhistorien G. Chauvet (de Ruffec), qui débarque aussitôt et fait une belle moisson qu'il publiera avec E. Rivière en 1896. D'autres lui succéderont, dont D. Peyrony en 1895 et O. Hauser à partir de 1906.

François Daleau

François Daleau (1845-1927) est l'inventeur et le fouilleur de la grotte de Pair-non-Pair (Gironde) : il y fouille de 1881 à 1913. Ce fils de notaire,

28. Parmi les prospecteurs du canton de Beaumont, D. Peyrony cite aussi le préhistorien Maurice Bourgon, instituteur à Saint-Cyprien (qui collaborera avec H. Breuil, S. Blanc et F. Bordes), et un certain de Calbiac, instituteur à Sainte-Sabine. Il mentionne aussi les collections Lavigné et Cibois à Monsac, et celles de Merle et de l'école à Saint-Avit-Sénieur (Peyrony, 1949).

29. Le substantif « antiquaire » désigne aujourd'hui un négociant d'antiquités. Au XIX^e siècle, un « antiquaire » était « celui qui s'applique à l'étude de l'antiquité ». En 1873, Emile Littré ne reconnaît d'ailleurs que ce sens. A vrai dire, les préhistoriens de l'époque, pour subventionner leurs fouilles, avaient l'habitude d'en vendre tout ou partie, faisant figure, tel Otto Hauser, d'antiquaire aux deux sens du terme.

notable de Bourg, est le petit-neveu de Mme Marie Brizard. C'est aussi un collectionneur.

F. Daleau achète à Delmas et aussi à divers autres, cultivateurs ou non. Parmi eux : une certaine Mme Jacotet, marchande d'antiquités à Bergerac (elle « a habitué les naturels à ramasser ces instruments de l'âge de la pierre ») ; Antoine Pestre, charron (Couze-Lanquais) ; le sieur Chaumont (à Lanquais), qui fait aussi le commerce des pierres (Daleau, 1882-1883).

On doit à François Daleau cette recommandation, dans une lettre qu'il adresse à Adrien de Mortillet le 26 juillet 1884 : « Si vous avez le désir d'acheter, rendez-vous à Bergerac, vous n'y perdrez pas votre temps car je ne crois pas qu'il y ait au monde un arrondissement qui soit aussi riche en Préhistorique [...] N'allez pas gâcher les prix » (*ibid.*, p. 103). Et François Daleau acquiert 500 pièces pour A. de Mortillet parmi des milliers d'autres...

Les collections Daleau (quinze mille pièces) ont été léguées au musée d'Aquitaine de Bordeaux (Delluc et Roussot, 2001).

L'horloger Albert Coste

Cet Issigeacois est sans doute le premier à avoir cherché des silex à la Gravette, attiré là par le propriétaire et sans doute par l'abbé Henri Chastaing, curé de Bourniquel. Albert Coste a laissé le souvenir d'un redoutable collectionneur (information orale de Jean Guichard).

Il est dit, par Fernand Lacorre, « bijoutier ». Comme le note Denis Peyrony, « il faisait commerce de ses trouvailles » (Peyrony, 1949). Il ravagea et vida les Jean-Blancs au début de 1882, en collaboration avec l'abbé M.-A. Landesque. Il était assisté de ses enfants et de manœuvres à sa solde. L'excavation dura une vingtaine de jours. Il a laissé un compte-rendu de fouilles manuscrit en date du 22 mai 1882. L'histoire de ce saccage a été contée ici, il y a peu (Delluc, 1984 ; archives S.H.A.P. : Delluc et Roussot, 2001).

Le produit des fouilles Coste aux Jean-Blancs est au musée d'Aquitaine à Bordeaux et au musée du Périgord à Périgueux. Les silex de l'abbé Landesque sont peut-être dans la collection du Dr William Allen Sturge au *British Museum* (Delluc et Roussot, 2001) ³⁰.

L'abbé Michel-Antoine Landesque

Cet abbé (1838-1905) est un prêtre agenais. Il exerce son ministère en Lot-et-Garonne puis à Lavalade, près de Monpazier. A côté de travaux géologiques, il conduit des fouilles en Sarladais mais aussi dans la vallée de

30. Avant ou après cette date de 1882, le site des *Jean-Blancs* a fait l'objet d'innombrables excavations. On peut citer, entre autres, celles de M. Hardy, M.-A. Landesque, L. Tabanou, L. Testut, H. Chastaing, J. Bouyssonnie, D. et E. Peyrony (Peyrony, 1934). Les recherches les plus récentes ont été effectuées de 1985 à 1988 par Jean-Jacques Cleyet-Merle (Cleyet-Merle, 1989 et 1992).

la Couze, notamment à Combe-Capelle (Landesque, 1887 ; Peyrony, 1943) et à la Gravette, selon F. Lacorre. Il contribue à vider les Jean-Blancs avec Albert Coste en 1882 : c'est « le plus remarquable qui ait été fouillé en France », lui fera dire Franck Delage (Delluc et Roussot, 2001).

De 1884 à 1889, il récolte de « fort importantes collections » dans le canton de Monpazier. Ses collections ont été dispersées par le négoce notamment aux Etats-Unis « et aucune note n'a été laissée sur les lieux de ses découvertes. Depuis lors, peu de personnes se sont intéressées à ces recherches » (Peyrony, 1949, p. 67 ; *B.S.H.A.P.*, 1939, p. 388-396).

En 1902-1903, il creuse à la Souquette (Sergeac), gisement que lui a peut-être indiqué Albert Coste, selon Franck Delage (Delage, 1939). L. Tabanou cite son hypothèse sur la situation géographique étagée des divers gisements de la Couze.

L'abbé H. Chastaing

Il a fait connaître la Gravette, repérée en allant visiter un confrère. Né à Belvès (1860-1944), il avait un long passé de ramasseur de silex, « durant sa jeunesse apostolique », tout d'abord autour de Belvès même, où il est vicaire, puis à Mazerat (Roussot, 1990), à la Gravette et au Roc-de-Combe-Capelle. En voisin : il était alors devenu le curé de l'humble paroisse de Bourniquel ³¹.

Ce modeste prêtre sera fait « camérier du pape » et *Monsignore* après l'envoi en 1927 à Pie XI de caisses d'outils de silex provenant de la vallée de la Couze pour le musée du Palais du Latran à Rome (Chastaing, 1935 ; Lacorre, 1960, p. 7). C'est le directeur de ce futur musée missionnaire, le R.P. Schmidt, qui, ayant noté la pauvreté de ses collections en objets préhistoriques, alla frapper à la porte de l'abbé H. Breuil, à Paris en 1926. Ce dernier lui donna l'adresse de l'abbé Chastaing.

Les échanges épistolaires entre les deux ecclésiastiques, puis l'intervention de l'abbé Jean Bouyssonie, pour classer les objets, aboutirent à la donation, le 4 octobre 1927, de sept caisses, vite expédiées sur les bords du Tibre à la simple adresse suivante : *A Sa Sainteté Pie XI, Museo Missionario, Palazzo Laterano, Roma, Italia*. Les caisses arrivèrent sur place un mois plus tard. Le futur *Monsignore* Chastaing présida ensuite à la mise en place des 1100 pièces du Périgord préhistorique à exposer. Soit « une belle série de pièces lithiques provenant de ses gisements et grottes » (dont une centaine de belles pièces de la Gravette), qui prirent place dans un superbe meuble vitré de la première salle, sous la reproduction des peintures des Eyzies et

31. Le digne homme avait sans doute bien des loisirs. La commune de Bourniquel comptait seulement 240 habitants en 1896. Elle en compte aujourd'hui 61.

d'Altamira. Et le musée fut inauguré le 21 décembre de la même année. En janvier 1930, Sa Sainteté elle-même vint visiter le musée et, après plus d'une heure de visite, se retira en se déclarant « satisfaite de tout ce qu'elle venait de voir » (Chastaing, 1935 ; Delluc, 1997).

Après la découverte, en août 1909, d'un squelette au Roc-de-Combe-Capelle par Otto Hauser, Mgr Chastaing avouera négligemment, lors de la réunion du 7 octobre 1909 de la Société historique et archéologique du Périgord, avoir fait, dans ce même site, quelques découvertes analogues : « On y a déjà rencontré d'autres ossements humains et plusieurs fosses ou cuvettes dans le genre de celle où gisait le squelette trouvé par M. Hauser. Mais on ne s'en est pas préoccupé ». Un des membres de la docte société saisira l'occasion pour souhaiter que l'on puisse « assister en nombre à ces explorations, dont on saurait le jour et le lieu par la voie des journaux... » (B.S.H.A.P., 1909, p. 463-464).

Des fouilles de J. Labrie à la Gravette ?

Pour les fouilles anciennes de la Gravette, Denise de Sonnevill-Bordes cite l'abbé Labrie, dont la collection serait au musée de Bordeaux (Sonneville-Bordes, 1960, p. 180).

Effectivement, note Alain Roussot, la collection de la Gravette, conservée dans le fonds ancien du musée d'Aquitaine, portait, sur certaines boîtes la mention « collection Labrie ».

Or, ce préhistorien indique que, malgré ses recherches, il n'a jamais trouvé d'indication de cette fouille de l'abbé Labrie.

« En revanche, le registre inventaire du Musée préhistorique signale, le 5 janvier et le 1^{er} mai 1884 et le 5 janvier 1885, l'achat de la collection Coste, comprenant des pièces de la Gravette (et des Jean-Blancs). Il est très probable que la collection conservée au musée d'Aquitaine corresponde à cet achat.

« Une lettre de L. Tabanou (archives du musée d'Aquitaine), envoyée de Beaumont-du-Périgord, le 6 janvier 1889, au directeur [du musée de Bordeaux, sans doute], propose la vente d'«une très belle série de grattoirs, racloirs, lames retaillées, éclats simples, poinçons en os ou bois de renne, dents percées, le tout provenant de la remarquable station de la Gravette, dont les fouilles vont être terminées. [...] Le musée de Périgueux a déjà fait l'acquisition d'une série, que son directeur, M. Hardy, si compétent en ces matières, qualifie d'extrêmement intéressante [...]. Le musée de Lyon, grâce à l'obligeant intermédiaire de M. le Dr Testut, vient de m'acheter trois cents et quelques pièces chelléennes et néolithiques" ».

Alain Roussot n'a pas trouvé trace, dans les inventaires anciens, de cet achat (A. Roussot, *in litt.*, 7 mai 2004).

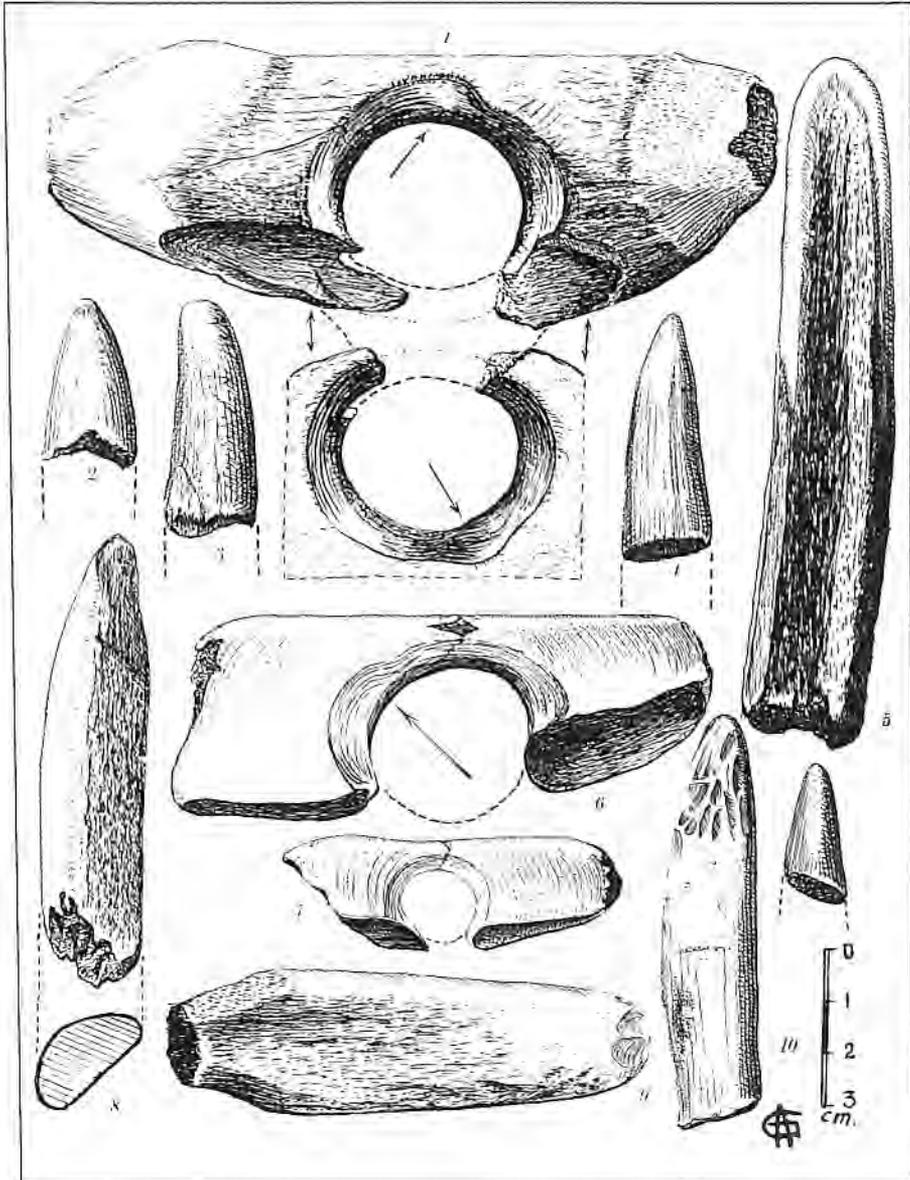


Planche 4 : Bâtons percés fragmentaires en bois de renne. Fouilles F. Lacorre, dessins d'A. Giory (collection personnelle A. Roussot).

Michel Hardy et Maurice Féaux

Michel Hardy (1840-1893), ancien vérificateur des tabacs en Alsace (Penaud, 1999) et archiviste de la ville de Périgueux, est conservateur du musée du Périgord ; Maurice Féaux (1851-1834), agent voyer, conservateur adjoint. C'est là que se trouvent leurs collections. On leur doit la découverte de la sépulture de Raymond en à Chancelade le 1^{er} octobre 1888. Le squelette sera étudié par le Pr Léo Testut.

Ces deux membres éminents de la Société historique et archéologique du Périgord firent aussi quelques excavations à la Gravette, selon F. Lacorre. C'est Michel Hardy qui détermina la faune exhumée par L. Tabanou de ce gisement.

Otto Hauser

Ce n'est que bien plus tard qu'interviendra au Roc-de-Combe-Capelle, l'archéologue suisse Otto Hauser (1874-1932). Il a surtout œuvré en Sarladais, faisant exécuter des excavations aussi énergiques qu'intéressées (la Micoque, le Moustier, Laugerie-Haute notamment). On lui a reproché d'avoir essentiellement commercé avec l'Allemagne (Delluc, 1999).

A notre connaissance, il n'a guère travaillé en Bergeracois qu'au Roc-de-Combe-Capelle (Saint-Avit-Sénieur), mettant au jour, le 26 août 1909, un squelette, paré de coquilles marines et d'ocre rouge. C'est une variété de Cromagnon et non une espèce particulière comme l'avaient cru H. Klaascht et O. Hauser. Il est âgé de 40 à 50 ans, petit et avec quelques détails archaïques (peu de menton, fortes arcades sourcilières, dolichocéphalie accentuée). Il semble provenir d'une sépulture creusée dans la couche de base châtelperronienne, mais il est probablement un peu plus récent. Le squelette a été vendu pour 75 000 F or (soit quelque 250 000 euros actuels) au *Museum für Völkerkunde* de Berlin en 1910, en même temps que celui, néandertalien, exhumé au Moustier en 1908.

De l'homme de Combe-Capelle il ne demeurerait, depuis la guerre, que « la cage thoracique bréchifiée » (Bosinski, 1990, p. 39). Mais, en 1990, au musée d'Ethnologie de Berlin, Almut Hoffmann et Dietrich Wegner furent intrigués par des fragments crâniens ne correspondant à aucun inventaire : c'était les restes de l'homme de Combe-Capelle qui avait survécu au bombardement par les obus soviétiques.

Un bloc, profondément gravé d'une tête de cheval, fut conservé au *Völkerkundemuseum* de Berlin : il proviendrait de la même couche que le squelette (Delluc, 1991, p. 258). Il a disparu depuis la dernière guerre.

H. Breuil (Breuil, 1907), puis J. Bouyssonie et D. Peyrony (Peyrony, 1943) ont relevé la coupe de ce site du Roc-de-Combe-Capelle et effectué de petites fouilles de contrôles (Sonneville-Bordes, 1960, p. 115).

Mis à part Combe-Capelle, Otto Hauser a peu prospecté la vallée de la Couze. Les exceptionnels gisements de la Gravette et des Jean-Blancs ou Champs-Blancs lui ont échappé.

Le maire J. Villeréal

Mais comment Otto Hauser avait-il eu l'idée de venir fouiller dans la vallée de la Couze, et précisément au Roc-de-Combe-Capelle ? Il devait cette information à un habitant de cette petite vallée venu épouser une habitante des Eyzies.

En effet, J. Villeréal, maire de Montferrand, au début du siècle, avait fouillé, lui aussi, au Roc-de-Combe-Capelle en 1907. Avant Mgr Chastaing et avant Otto Hauser.

Denis Peyrony rapportera que ce « M. Villeréal, qui voyait aux Eyzies, où il s'était marié, que l'exploitation des gisements préhistoriques [...] se faisait dans un but lucratif, s'en assura la possession par un bail à long terme. Avec son beau-frère, Jean Esclafer, il y commença les premières recherches. Ni l'un ni l'autre n'était préparé à ces sortes de travaux ; aussi beaucoup de documents furent perdus et aucune observation ne fut faite [...].

« Je pus voir le produit de leurs découvertes [...]. Je relevais une coupe [...]. M. Villeréal vendit ses collections à M. Hauser et lui céda ses droits sur le gisement. L'exploitation fut ensuite continuée jusqu'au complet épuisement du dépôt, si bien qu'actuellement, il est impossible de vérifier la façon dont les travaux ont été conduits et l'interprétation donnée à la coupe » (Peyrony, 1943a, p. 160).

Le Pr Léo Testut

Il est le plus célèbre des amateurs locaux. Né à Saint-Avit-Sénieur (1849-1925), il a été un des plus grands anatomistes français (*B.S.H.A.P.*, 1925, p. 170-191). On lui doit aussi de monumentales publications sur la bastide de Beaumont, où il résidait.

Il est bien sûr venu, en voisin, gratter le sol de la Gravette, comme le note Fernand Lacorre. Ses publications comprennent surtout la minutieuse description du squelette de Chancelade découvert en 1888 (Testut, 1889), insistant, bien à tort, sur ses caractères « mongoloïdes »³². Il a publié une carte des gisements préhistoriques du département, une étude sur quelques dolmens, un inventaire des polissoirs périgordins et la fouille de la station

32. Comme on sait, c'est le grand chirurgien et anthropologue Paul Broca, un presque voisin (il était né à Sainte-Foy-la-Grande), qui avait étudié les squelettes de l'abri de Cro-Magnon peu après leur découverte en 1868.

magdalénienne de Saint-Sulpice, près de la Gare-de-Couze (Testut, 1885) ³³.

Bienfaiteur de la Société historique et archéologique du Périgord, Léo Testut lui a légué notamment son dolmen de Blanc à Nojals-et-Clotte. Ses collections sont au musée du Périgord (Peyrony, 1949).

Les deux frères Bracquemont

L. Tabanou cite en exemple « l'admirable outillage d'une nouvelle famille de magdaléniens » au Soucy, près de Lalinde. La fouille de ce site fut très sommaire. Tout démontre qu'en Bergeracois, on ne bénéficiait pas de la présence de Denis Peyrony : les méthodes de fouilles étaient d'une simplicité regrettable. L'abri magdalénien du Soucy à Lalinde, sur la rive droite de la Dordogne, en témoigne.

Le gisement est découvert en 1881 par M. de Bracquemont, venu habiter des Eyzies à Lalinde. Les deux frères Bracquemont ³⁴ excavent le centre de l'abri durant deux ans avec l'aide d'un officier en retraite, le capitaine Masson, et découvrent des merveilles. François Daleau, qui rend visite aux fouilleurs en mai 1883 en témoigne (Daleau, 1882-1883).

En 1883, les membres de la Société historique et archéologique du Périgord délèguent Maurice Féaux (1851-1934), agent puis ingénieur du service de la voirie à Périgueux et futur conservateur chargé de la préhistoire au musée du Périgord, pour reprendre les fouilles : elles comportent une simple tranchée dans la partie orientale de l'abri, effectuée du 18 au 23 février 1884 (*B.S.H.A.P.*, 1884, p. 104).

Les collections Bracquemont et Féaux sont conservées au musée du Périgord ; la collection Masson dans un des musées de Toulouse.

33. Il fouille sans doute avec les frères Bracquemont et Masson (Delage, 1939). Le site rupestre de *Saint-Sulpice des Magnats* est cité par L. Tabanou. Au pied de ces rochers se trouve le gisement de la *Gare-de-Couze* (Lalinde). Ce dernier fut d'abord reconnu et fouillé par Paul Fitte, et ces travaux ont donné lieu à une publication préliminaire avec D. de Sonnevill-Bordes en 1962. Les fouilles effectuées en 1962 par François Bordes, à l'occasion d'un sondage consécutif à une demande de permis de construire, dans la prairie au pied de la ligne de rochers qui borde en rive droite la vallée de la Dordogne, ont été l'occasion d'une découverte d'art majeure (Fitte et Bordes, 1962). Les dépôts explorés, avec deux fragments de harpons à double rang de barbelures, semblent correspondre à une partie d'une occupation du Magdalénien supérieur, largement installée en avant d'un abri-sous-roche, qui existe encore. L'objet remarquable découvert par F. Bordes le 1^{er} mai 1962 est un bloc de calcaire gréseux local (47 x 38 cm et 10 cm d'épaisseur) dont une face, régularisée par un polissage grossier, est gravée d'une unique figure féminine de profil, avec un sein et la racine du bras. Cette dalle, qui reposait face contre terre, est rapportée par F. Bordes avec précision au début du Magdalénien VI. Cette découverte, malgré son caractère très limité, a connu un fort retentissement car elle a permis de confirmer l'attribution au Magdalénien supérieur des blocs à figures féminines de la grotte de la Roche à Lalinde, à 1 500 mètres en amont de là (Delluc, 1993 et 1995 ; White, 1986, 1993, 1995). Cette dalle est aujourd'hui conservée au musée de Préhistoire des Eyzies.

34. Ces deux frères étaient le deuxième et le troisième fils de Joseph de Bracquemont (Reims, 1782-Trémolat, 1873), officier de l'armée impériale, affecté à Périgueux en 1828, maire de Trémolat de 1838 à 1865. Leur frère aîné avait été tué durant la guerre de 1870 (information communiquée par M. Berthier, *in litt.*, 6 décembre 2000).

Succédant à quelques travaux d'Auguste de Coincy, Raphaël Tarel, avocat bergeracois ³⁵, refit une fructueuse excavation en 1910 avec Antony Delugin et Adalbert Gontier du Soulas de Lalinde ³⁶ et Bergerac, en explorant les dernières portions du gisement encore en place (Tarel, 1912 ; Daniel, 1972). Denis Peyrony s'y intéressa en 1918 (Peyrony, 1918). La collection Tarel était conservée au musée de Carpe-Diem, à Manaurie, et fut acquise par le Dr Henri-Marc Ami, géologue canadien qui fouillait à Combe-Capelle bas de 1927 à sa mort en 1931, et déposée au *Royal Ontario Museum* de Toronto (White, 1988) ³⁷.

Antony Delugin et Raphaël Tarel

Antony Delugin, au prénom romantique, est originaire de Ribérac mais réside à Périgueux ³⁸. Il a été pharmacien à Blois. Il est cité par F. Lacorre parmi les anciens fouilleurs de la Gravette. Il a aussi prospecté à Sergeac.

Peu avant la Grande Guerre, en 1911, un propriétaire, M. Janicot, veut mettre en culture un coteau dénudé à Terme-Pialat (Saint-Avit-Sénieur), en rive droite de la Couze. Il met au jour des outils de silex taillés attribués essentiellement à l'Aurignacien, mais aussi, selon M. Féaux, quelques lames « à dos rabattu » (*B.S.H.A.P.*, 1914, p. 194-195). En 1958 des burins de Noailles seront recueillis dans un terrier de sauvagine par le préhistorien François Bordes (1919-1981) et le géologue Paul Fitte (1917-1997) (Sonneville-Bordes, 1960, p. 118 ; Bordes, 1969).

35. Il résidait au château de la Beaume à Bergerac (en face de celui de Garrigues). Mounet-Sully donna *Œdipe roi* dans le parc.

36. Sa famille y tient le château et la terre du Soulas depuis le XV^e siècle.

37. Tout près du Soucy, se trouve la grotte de la Roche de Lalinde. Cette grotte (dite parfois de Birol) est proche de la Gare-de-Couze. Ici, un curieux personnage marquera l'entre-deux-guerres : Louis Peyrille (ou Louis-Georges). Il tient cela de famille. Il est le fils de Raymond Peyrille, ce chef de chantier du Dr Lalanne à Laussel qui s'était tristement illustré par le vol de la femme en bas-relief vendue par ses soins à Berlin et disparue en 1945 : la « Vénus de Berlin ». L. Peyrille travaille à Périgueux aux chemins de fer : il peut donc voyager beaucoup, creuser nombre de gisements et son papier à en-tête porte la mention « Louis Peyrille, préhistorien. Fouilles et recherches préhistoriques ». Très discrètement (et même en donnant de fausses indications sur l'emplacement de la grotte), aidé par son habituel compagnon et ami J.-A. Delmas, originaire de Lalinde, il se livre à d'énormes travaux dans la grotte de La Roche à Lalinde, en 1927 ou 1928, creusant, y compris à l'aide d'explosifs, en suivant une mince couche magdalénienne, une nouvelle galerie scabreuse, longue de vingt mètres, sous la grotte elle-même. Le très copieux produit des fouilles a été dispersé, notamment en France, en Allemagne et aux U.S.A. Denis Peyrony en a recueilli et publié une partie (Peyrony, 1930 ; Delluc, 1995 et 1996). Auparavant le canton de Lalinde avait été prospecté par Lignac, ancien receveur buraliste à Lalinde, l'abbé de Gourgues (de Lanquais), ainsi que par Banne et Lajoie de Cause-de-Clérans, tandis qu'au début des années trente, Maurice Bourgon, instituteur à Saint-Cyprien puis aux Eyzies, s'intéressa à l'industrie des plateaux notamment à Sainte-Sabine (Peyrony, 1949, p. 60 et 66) et surtout, dans sa thèse posthume, sous l'égide de F. Bordes, aux industries moustériennes et pré-moustériennes du Périgord (Bourgon, 1957).

38. Rue de La-Boétie, mais il possédait aussi le château de Fontmoreau à Vanxains.

En 1912, l'ancien pharmacien Antony Delugin et l'avocat bergeracois Raphaël Tarel louent le site pour le fouiller et découvrent chacun un bloc orné dans les déblais des sondages du propriétaire : le premier, découvert le 3 mai 1912 par R. Tarel et H. Chastaing, gravé d'un animal incomplet (Tarel, 1914), fait partie des collections du *Royal Ontario Museum* de Toronto (Canada)³⁹ ; le second, ramassé en octobre 1913 par A. Delugin, portant deux silhouettes humaines, est conservé au musée du Périgord à Périgueux (Delugin, 1914).

L'abbé Jean Bouyssonie

Ce grand préhistorien n'est pas intervenu, à notre connaissance, à la Gravette, mais aux Jean-Blancs.

En Dordogne, ce Corrézien (1877-1965) est l'homme du gisement de Limeuil. Ce gisement s'étend sous les maisons du bourg. Il a été découvert, à la fin de 1908 ou au début de 1909, par un médecin colonial retraité, le Dr J. Rivière, visitant les travaux que faisait exécuter son cousin, le boulanger Léo Bélanger, dans la cour derrière sa maison⁴⁰.

L'abbé Jean Bouyssonie (Roussot, 1966), qui venait de découvrir l'homme de La Chapelle-aux-Saints et dont ils avaient lu le nom dans les journaux (Bouyssonie, 1965), fut alerté et la première pierre qu'il ramassa à Pâques 1909 portait trois têtes gravées de bovins « si belles qu'elles révélaient déjà de véritables artistes. Le cachet si particulier de Limeuil apparaissait déjà » (*ibid.*). Il avisa le Dr Louis Capitan (1854-1929), médecin des hôpitaux et anthropologue, « vieux maître et ami » (Breuil, 1931) de H. Breuil et de D. Peyrony, qui obtint les crédits nécessaires aux fouilles⁴¹.

Elles devaient, jusqu'en 1914, s'étendre du terrain Bélanger vers la butte de Limeuil, à travers plusieurs jardins et deux rues, formant des terrasses étagées, avec un tunnel et diverses tranchées de sondage. Ainsi étaient mis au jour des vestiges du Magdalénien final et plus d'une centaine de pierres gravées (Capitan et Bouyssonie, 1924 ; Tosello, 2003), qui se répartissent aujourd'hui entre le musée du Périgord à Périgueux, celui de Saint-Germain-en-Laye et des collections américaines (Delluc, 1992a).

39. Longtemps connu seulement par son moulage, nous avons eu la surprise de le retrouver exposé à New York en 1986 dans *Dark Caves Bright Visions* (White, 1986) : il appartient en fait au *Royal Ontario Museum*, Toronto (Canada), depuis son achat par le Dr H.-M. Ami entre 1927 et 1930 au musée de Carpe Diem, Manaurie (Delluc, 1992a).

40. Le médecin prévint l'abbé Boussou, curé de Limeuil. Ce dernier avertit l'abbé J. Bouyssonie.

41. Élève de Claude Bernard et de Gabriel de Mortillet, L. Capitan succède à ce dernier à sa mort, en 1898, à la chaire d'anthropologie préhistorique de l'École d'anthropologie de Paris (White et Roussot, 2002).

L'abbé Jean Bouyssonie (1877-1965) découvre le Néandertalien de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze) le 3 août 1908, avec ses frères, l'abbé Amédée Bouyssonie et Paul Bouyssonie. Ce Briviste explorera les gisements de Corrèze, dont celui de Noailles, avec l'abbé L. Bardon. Il avait été séminariste au célèbre séminaire Saint-Sulpice d'Issy-les-Moulineaux avec H. Breuil, qui juge que son travail à Limeuil constitue « une grande et difficile fouille », dont il fit « une excellente description, illustrée de fort nombreux et excellents dessins », « déchiffrement habile de fort nombreuses et jolies gravures sur menus blocs calcaires » (Breuil *in* : Roussot, 1966).

Expulsé en décembre 1906 du petit séminaire de Brive, où il est professeur d'histoire naturelle et de physique avec son frère, lui aussi adepte des idées sociales du *Sillon*, il enseigne ensuite à Limoges puis, dès le début de 1908, au petit séminaire de Brive, installé à Cublac (école Bossuet). Avec le Dr A. Cheynier, il accompagnera l'abbé Breuil lors de sa première visite à Lascaux le 21 septembre 1940.

Denis Peyrony

Le lecteur l'a vu intervenir plusieurs fois à propos des amateurs de fouilles cités plus haut. Comme on sait, il œuvre essentiellement dans la vallée de la Vézère.

Pourtant ce grand préhistorien (1869-1954) était originaire de la région, puisque natif de Cussac ⁴². Mais, à partir de la rentrée de 1891, il enseigne à l'école des Eyzies. Avec le jeune abbé Henri Breuil, il devient l'élève et l'ami du Dr Louis Capitan, médecin des hôpitaux de Paris et anthropologue, rencontré en 1894. Instituteur public, il deviendra chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique, puis inspecteur des monuments historiques, créera le musée des Eyzies et, sous le gouvernement de Vichy, deviendra le premier directeur de la circonscription préhistorique (Breuil, 1954 ; White et Roussot, 2003).

On sait le rôle important qu'il jouera contre l'archéologue Otto Hauser et ses fouilles intensives, avec l'aide, notamment, de Louis Didon et d'Henri Breuil (Delluc, 1999).

Son action, dans la vallée de la Couze et la proche vallée de la Dordogne porte sur quelques gisements, auxquels il consacre de courtes publications, dont voici les dates : Patary (1908), les Jean-Blancs ou Champs-Blancs (1912 et, avec son fils Elie, 1934), le Soucy (1918, à propos de gravures sur pierre et d'un godet), le Haut-de-Combe-Capelle (1925), la Roche de Lalinde (1930, à propos des objets découverts par Louis-Georges

42. Son fils Elie fut instituteur à Couze, avant d'être muté à Peyzac-le-Moustier puis à Tursac, et de succéder à son père (White et Roussot, 2003).

Peyrille), la Gare-de-Couze ou Saint-Sulpice-des-Magnats (1932), Combe-Capelle (1934 et 1943) et le Roc-de-Combe-Capelle (1943), la Truffière à Cussac (1950). Soit une dizaine de publications sur quelque cent soixante ⁴³.

le Dr Henri-Marc Ami

Le gisement moustérien de Combe-Capelle, au bord de la route, découvert par l'abbé Landesque ⁴⁴, fut lui aussi en partie détruit par les collectionneurs. Il fut fouillé par Denis Peyrony, en 1910 et durant les années suivantes, avec l'instituteur Pierre Belvès ⁴⁵.

Il fut surtout fouillé par un Canadien d'Ottawa, le Dr Henri-Marc Ami, du *National Museum of Canada*, à partir de 1926 et jusqu'à sa mort prématurée en 1931 (Peyrony, 1935 et 1943b). « Ce canadien au cœur vraiment français », selon D. Peyrony, exporta dans son pays des milliers de pièces moustériennes provenant de ce site et des dizaines de milliers d'objets exhumés d'une cinquantaine de sites de Dordogne. Son ami D. Peyrony lui dédia son étude sur Laugerie-Haute (White, 2002).

Le cœur de ce fouilleur, directeur de la *Canadian School of Prehistory in France*, légué au musée des Eyzies et longtemps en dépôt dans un placard de la maison Peyrony, a été inhumé dans le gisement de Combe-Capelle lui-même au moment de la construction d'un mur protecteur, au tout début des années quatre-vingt (information orale de Jean Guichard).

A partir de 1987, le site a fait l'objet de nouvelles fouilles sous la direction de Michel Lenoir et de l'Américain H.L. Dibble à l'emplacement de la grande tranchée du Dr Ami (Lenoir et Dibble, 1991 ; Dibble et Lenoir, 1986, 1990 et 1997) ⁴⁶. Ce gisement est distinct du Roc-de-Combe-Capelle (Peyrony, 1943a) : il est situé à quelques centaines de mètres en amont et en contrebas de ce dernier, au niveau du fond de la vallée, près de la route.

B. et G. D. ⁴⁷

43. Il avait noté, en outre, à propos du Malpas, à Bourniquel : « Solutréen. Récoltes superficielles. Fouilles à faire » (Peyrony, 1949).

44. Aidé par l'horloger Coste, il y fit quelques recherches. Deux fouilleurs de Bordeaux prirent sa suite (Mensignac et Chabannes, 1888).

45. Cet instituteur public succéda à D. Peyrony à l'école des Eyzies. Il fut son ami et son collaborateur durant trente ans, jusqu'à sa mort en 1924.

46. On consultera à ce sujet le site www.oldstoneage.com, qui fournit une bonne bibliographie.

47. USM 103 - FRE 2676 du C.N.R.S., laboratoire de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris et abri Pataud, 24620 Les Eyzies. Site bibliographique : <http://monsieur.wanadoo.fr/delluc.prehistoire>. Courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Nous remercions notre collègue Alain Roussot qui nous a fait l'amitié de relire le présent texte et de nous faire part d'utiles remarques et corrections. Il a bien voulu nous communiquer les dessins de J. Bouyssonie et d'A. Glory, qui font l'objet des planches 3 et 4, et des documents sur l'abbé Labrie et L. Tabanou. Le Pr Randall White a bien voulu nous rappeler certains travaux récents en cours (Anta Montet et lui-même à propos de Terme-Pialat, D. Gambier et lui-même à propos des squelettes de Combe-Capelle, J. Romanowicz à propos de la Roche de Lalinde), qui sortent du cadre historique auquel nous nous sommes limités ici.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES ⁴⁸

- Archives départementales de la Dordogne, Périgueux, J 69 (*Notes anonymes, XIX^e- XX^e siècles*).
- Archives du musée d'Aquitaine, Bordeaux.
- Archives B. et G. Delluc.
- Archives personnelles A. Roussot.
- Archives de la Société historique et archéologique du Périgord, papiers L. Testut.
- BINANT P. (1997) : *La Préhistoire en Bergeracois, les périodes paléolithiques*, librairie La Brèche, Bergerac.
- BORDES F. (1969) : Livret-guide de l'excursion A5. Landes-Périgord., 8^e congrès de l'Union internationale pour l'étude du Quaternaire, p. 38-42 (à propos des sites du Bergeracois).
- BREUIL H. (1931) : Préface à *La Préhistoire* de Louis Capitan, Payot, Paris, p. 7-9.
- BREUIL H. (1954) : Notice nécrologique sur Denis Peyrony, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 51, p. 530-533.
- BREUIL H. (1960) : Ma vie en Périgord. 1897-1959, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 87, p. 114-131.
- BREZILLON M.-N. (1968) : *La Dénomination des objets de pierre taillée, matériaux pour un vocabulaire des préhistoriens de langue française*, C.N.R.S., Paris, 411 p., 227 fig.
- BREZILLON M. (1969) : *Dictionnaire de la Préhistoire*, Larousse, Paris, 256 p., fig.
- B.S.H.A.P. : *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*. Ce sigle concerne diverses notes citées ici et renvoie aussi aux diverses notices nécrologiques de préhistoriens publiées dans ce bulletin (M.-A. Landesque, L. Testut, M. Féaux...).
- CAPITAN L. et BOUYSSONIE J. (1924) : *Un atelier d'art préhistorique. Limeuil. Son gisement à gravures sur pierre de l'âge du Renne*, Nourry, Paris.
- CHASTAING Mgr (1935) : Le Périgord préhistorique au Palais du Latran, *Congrès préhistorique de France, Périgueux 1934*, p. 347-351.
- CLEYET-MERLE J.-J. (1989) : Nouvelles données sur le Magdalénien de la vallée de la Couze, *Paléo*, n°1, p. 107-116, ill.
- CLEYET-MERLE J.-J. (1992) : Le Magdalénien dans la vallée de la Couze et ses origines d'après les fouilles des Jamblancs, in : *Le Peuplement magdalénien*, colloque de Chancelade, 1988, C.T.H.S., Paris, p. 223-234, ill.
- COFFYN A. (1992) : L'archéologie en Bergeracois à la fin du XIX^e siècle, in : *Bergerac et le Bergeracois*, actes du 62^e congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, Soc. hist. et arch. du Périgord, p. 97-105, ill.
- DALEAU F. (1882) : Quelques stations préhistoriques des environs de Bergerac (Dordogne), *Association française pour l'avancement des sciences, congrès de La Rochelle 1882*, p. 583-588.
- DALEAU F. (1882 et 1883) : *Carnets manuscrits d'excursion*, février 1882 et mai 1883, Musée d'Aquitaine, Bordeaux (nous devons la communication de ces pages à Alain Roussot que nous remercions).

48. Ne figurent dans cette liste que les références aux articles et ouvrages appelés dans le présent texte. Pour une bibliographie plus complète sur les gisements du Bergeracois, on consultera D. Peyrony (1949), P. Binant (1997) et Delluc B. et G. (2000).

- DANIEL R. (1972) : L'abri du Soucy près Lalinde (Dordogne). Contribution à l'étude de son outillage lithique. *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 69, p. 492-498.
- DELAGE F. (1939) : L'abbé Landesque, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 66, p. 388-396.
- DELLUC B. et G. (1979) : Lascaux. Les dix premières années sous la plume des témoins, in : Leroi-Gourhan Arl. et Allain J., *Lascaux inconnu*, 12^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, p. 20-34, 8 fig.
- DELLUC B. et G. (1983) : La Gravette à Bayac. Rapport de fouilles de L. Tabanou (1888-1889), *Soc. d'études et de rech. des Eyzies*, n° 32, p. 65-73.
- DELLUC B. et G. (1984) : Les Jean-Blancs, in : *Art et civilisations des chasseurs de la préhistoire (34 000 - 8 000 ans av. J.-C.)*, Laboratoire de préhistoire du musée de l'Homme et musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, Paris, p. 239-241.
- DELLUC B. et G. (1988) : Les gravures de la grotte de la Cavaille à Couze (Couze-et-Saint-Front, Dordogne), *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 115, p. 111-123.
- DELLUC B. et G. (1991) : *L'Art pariétal archaïque en Aquitaine*, 28^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, éditions du C.N.R.S. La grotte de la Cavaille : p. 110-117. Le Roc-de-Combe-Capelle : p. 257-258.
- DELLUC B. et G. (1992a) : Quelques objets d'art préhistoriques conservés dans les musées américains, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 119, p. 15-27.
- DELLUC B. et G. (1992b) : L'Art préhistorique de la vallée de la Dordogne et de ses petits affluents, in : *Bergerac et le Bergeracois*, actes du 42^e congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, p. 25-44.
- DELLUC B. et G. (1993) : Les Figures féminines schématiques de La Roche de Lalinde et de la Gare-de-Couze (Lalinde, Dordogne), *Les Cahiers de la vallée de la Couze*, n° 4, p. 41-56.
- DELLUC B. et G. (1995) : Les figures féminines schématiques du Périgord, *L'Anthropologie*, 99, p. 236-257.
- DELLUC B. et G. (1997) : Quelques vestiges gravés de la grotte du Serpent à Saint-Avit-Sénieur, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 124, n° 4, p. 591-599, 2 pl. (en annexe : Mgr H. Chastaing).
- DELLUC B. et G. (1999) : L'archéologue Otto Hauser à la lumière de quelques documents périgordins, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 126, p. 705-748.
- DELLUC B. et G., (2000) : Art et civilisation des grands chasseurs du Bergeracois, in : *Bergerac et le pays bergeracois* (sous la dir. de Jacques Lagrange), éditions Pilote 24, Périgueux), p. 11-51, ill.
- DELLUC B., DELLUC G. et ROUSSOT A. (2001) : Le Gisement préhistorique des Jean-Blancs (communes de Bourniquel et de Bayac), *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 128, p. 497-516, ill. (d'après le manuscrit d'A. Coste, conservé dans le fonds L. Testut de la S.H.A.P.).
- DELPORTE H. (1972) : L'Aurignacien et le « Bayacien » de la Gravette : mise en œuvre statistique et problèmes posés, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 69, p. 337-346.
- DELUGIN A. (1914) : Relief sur pierre à représentations humaines, découvert au Terme-Pialat, commune de Saint-Avit-Sénieur, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 41, p. 117-125.
- DIBBLE, H. (1986) : Description et historique du site de Combe-Capelle, *Bull. de la Soc. d'Etudes et de Recherches Préhistoriques Les Eyzies*, 35, p. 7-11 (voir aussi le site www.oldstoneage.com).

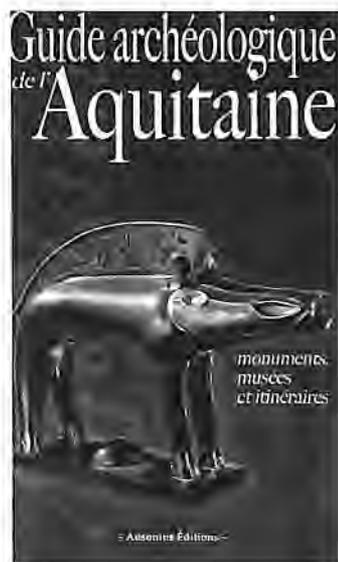
- DIBBLE H., LENOIR M., TEXIER J.-P. (1990) : Un site préhistorique de la vallée de la Couze. Combe-Capelle à Saint-Avit-Sénieur, *Les Cahiers de la Vallée de la Couze*, 1, p. 32-35.
- DIBBLE H. et LENOIR M. (1997) : Données nouvelles sur le gisement de Combe-Capelle à Saint-Avit-Sénieur (Dordogne), *Gallia Préhistoire*, 39, p. 31-83 (voir aussi Lenoir et Dibble).
- FITTE P. et SONNEVILLE-BORDES D. de (1962) : Le Magdalénien VI de la Gare-de-Couze, commune de Lalinde (Dordogne), *L'Anthropologie*, 66, p. 217-246.
- LACORRE F. (1935) : La grotte et l'abri de la Cavaille (Dordogne), in : *Congrès préhistorique de France*, Périgueux 1934, p. 455-465.
- LACORRE F. (1960) : *La Gravette, le Gravetien et le Bayacien*, impr. Barnéoud, Laval, 369 p., 26 fig., 88 pl.
- LANDESQUE A. (1887) : Excursion à la station préhistorique de Combe-Capelle, Dordogne, *Bulletin de la Société Géologique de France*, p. 866-869.
- LENOIR M. et DIBBLE H.L. (1991) : Combe-Capelle Bas, in : Aquitaine, *Gallia Informations. Préhistoire et Histoire*, 1991-1, p. 37-41 (tout le matériel découvert est disponible sur un CR-Rom réalisé par H.L. Dibble) (voir aussi Dibble et Lenoir).
- MENSIGNAC de et CHABANNES (1888) : Station chelléo-moustérienne de Combe-Capelle, *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest* (cité in : Peyrony, 1943).
- MORTILLET G. et A. (1910) : *La Préhistoire. Origine et antiquité de l'Homme*, Schleicher, Paris.
- PENAUD G. (1996) : *Dictionnaire des châteaux du Périgord*, Sud Ouest, Bordeaux.
- PENAUD G. (1999) : *Dictionnaire biographique du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- PERPERE M. (1984) : La Gravette, Bayac, Dordogne in : *Art et civilisation des chasseurs de la préhistoire (34 000 - 8 000 av. J.-C.)*, laboratoire de préhistoire du musée de l'Homme et musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, p. 134-135.
- PEYRONY D. (1908) : Station aurignacienne de Patary, *Congrès international des Soc. fr. de Géographie*, Bordeaux (cité par D. Peyrony, 1949).
- PEYRONY D. (1912) : Nouvelles fouilles aux Champs-Blancs ou Jean-Blancs, *Ass. fr. pour l'Avancement des Sc.*, congrès de Nîmes, p. 522-528.
- PEYRONY D. (1918) : Gravures sur pierre et godet du gisement préhistorique du Soucy, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 45, p. 143-148.
- PEYRONY D. (1930) : Sur quelques pièces intéressantes de la grotte de la Roche près de Lalinde, *L'Anthropologie*, 40, p. 19-29, ill.
- PEYRONY D. et E. (1934) : La station préhistorique des Jean-Blancs, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 61, p. 179-202.
- PEYRONY D. (1935) : Stratigraphie du gisement préhistorique de Combe-Capelle (Dordogne) (fouilles du Dr Ami), *Congrès préhistorique de France, Périgueux 1934*, p. 418-420.
- PEYRONY D. (1943a) : Le gisement du Roc de Combe-Capelle, commune de Saint-Avit-Sénieur, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 70, p. 158-173.
- PEYRONY D. (1943b) : Combe-Capelle, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 40, p. 243-257 (article dédié « à la mémoire du Dr Ami, qui a fait la plus grande partie des fouilles »).
- PEYRONY D. (1949) : *Le Périgord préhistorique, essai de géographie humaine, suivi des listes des stations, gisements, monuments divers connus, avec leur bibliographie*, Soc. hist. et arch. du Périgord, Périgueux.

- PEYRONY D. (1950) : Notes sur les petits gisements préhistoriques de 1 - la Truffière ; 2 - abri Barry ; 3 - Boulou ; 4 - Sous-le-Roc ; 5 - Roc de la Tuilière ; 6 - abri du Cap-Blanc, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 77, p. 55-64, ill.
- PIEL-DESRUISSEAU J.-L. (1998, 3^e édition) : *Outils préhistoriques. Forme, fabrication, utilisation*, Masson, Paris, 311 p., ill.
- ROUSSOT A. (sous la dir. de) (1966) : *Amédée et Jean Bouyssonie, préhistoriens*, Fanlac, Périgueux (avec un texte de D. de Sonnevile-Bordes et un de H. Breuil).
- ROUSSOT A. (1990) : Les fouilles après Lartet et Christy, in : *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres, une histoire de la Préhistoire en Aquitaine*, Ministère de la Culture et Soc. des Amis du musée et de la recherche archéologique, Les Eyzies, p. 25-29, ill.
- ROUSSOT A. (2004) : Rencontre avec Alain Roussot le 19 avril 2004.
- SECRET J. (1966) : *Le Périgord. Châteaux, manoirs et gentilhommières*, Tallandier, Paris.
- SONNEVILLE-BORDES D. de (1960) : *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, 2 vol., Delmas, Bordeaux, 558 p., 294 fig., 64 tabl.
- TABORIN Y. (1988) : La Gravette, Bayac, Dordogne, in : Leroi-Gourhan A. (sous la dir. de), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p. 444.
- TAREL R. (1912) : L'abri-sous-roche du Soucy (près La Linde, Dordogne). Nouvelles fouilles (MM. Delugin, du Soulas et Tarel), extrait de *L'Homme préhistorique*, nos 5 et 6, 30 p.
- TAREL R. (1914) : Pierres à gravures à figurations animales de l'époque aurignacienne et industrie lithique de Termo-Pialat. Commune de Saint-Avit-Sénieur, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 41, p. 275-283.
- TESTUT L. (1885) : Nouvelles fouilles exécutées dans la station magdalénienne de Saint-Sulpice, canton de Lalinde (Dordogne), extrait du *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 p.
- TESTUT L. (1889) : *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade*, imprimerie Pitrat aîné, Lyon.
- TOSELLO G. (2003) : *Pierres gravées du Périgord magdalénien. Art, symboles, territoires*, XXXVI^e supplément à *Gallia Préhistoire*, C.N.R.S. édition, 577 p., ill.
- WHITE R. (1986) : *Dark caves, bright visions, Life in Ice Age in Europe*, exposition, American Museum of Natural History et Norton et compagnie, New York et Londres.
- WHITE R. (1993) : *Préhistoire*, Sud Ouest, Bordeaux.
- WHITE R. (1988) : Objets magdaléniens provenant de l'abri du Soucy (Dordogne) : la collection de H.-M. Ami au Royal Ontario Museum, Toronto, Canada, *L'Anthropologie*, 92, p. 29-39.
- WHITE R. (1995) : Les images féminines paléolithiques : un coup d'œil sur quelques perspectives américaines, in : *La Dame de Brassempouy*, actes du colloque de Brassempouy, juillet 1994, Etudes et recherches de l'université de Liège, p. 285-296.
- WHITE R. (2002) : The role of American archeologists in the study oh the European upper Paléolithic, *Actes du XIV^e congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*, université de Liège, 2001, BAR International Series 1048, p. 71-83.
- WHITE R. et ROUSSOT A. (2003) : Résumé de ma vie : une note autobiographique de Denis Peyrony, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 130, p. 455-472.

VIENT DE PARAÎTRE

Collectif, *Guide archéologique de l'Aquitaine : de l'Aquitaine celtique à l'Aquitaine romane (VI^e siècle av. J.-C. - XI^e siècle ap. J.-C.)*. Pessac, éditions Ausonius, 2004, 415 p., ill., 27 €.

Le *Guide archéologique de l'Aquitaine*, récemment paru, a été réalisé par les membres du centre Ausonius, de l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3. Il a également fait l'objet de nombreuses collaborations extérieures, membres du CNRS, archéologues de terrain, spécialistes en diverses matières, pour nous offrir ce qu'il serait plus juste d'appeler un « Manuel de la civilisation aquitaine dans l'Antiquité ». Ce guide ne se contente en effet pas d'être l'accompagnateur d'un voyage : il enseigne, démontre, instruit, satisfait les curiosités les plus diverses. Si l'aire géographique couverte est évidemment, comme l'indique son titre, l'Aquitaine administrative, les rubriques et les conclusions présentées par les auteurs vont bien au-delà des frontières jacobines : la civilisation présentée est celle de la grande Aquitaine augustéenne, qui s'étendait de la Loire aux Pyrénées.



Ce guide est divisé en plusieurs sections aux intérêts bien différenciés. Il s'ouvre tout d'abord par une introduction qui, en neuf pages, sans que le lecteur se lasse, dresse le cadre historique de notre région depuis le Néolithique jusqu'au X^e siècle. Ces neuf pages proposent un tour complet des questions élémentaires, mais qu'il est, en temps normal, difficile d'appréhender : les études générales sur la région font en effet cruellement défaut. L'Antiquité tardive et la période mérovingienne, habituellement plutôt négligées, font ici l'objet d'une attention soutenue.

A la suite de cette introduction, les auteurs proposent une chronologie synoptique où les dates concernant la région voisinent avec les dates liées aux grands événements historiques : on retrouve ici ce souci permanent des auteurs de ne pas séparer la grande histoire et l'histoire locale.

Après ces mises au point chronologiques, le guide présente les sites et les monuments les plus caractéristiques de l'Aquitaine en ordre alphabétique. Soixante sites, villes, églises, musées ont ainsi les honneurs d'une présentation érudite sans être outrancière, didactique sans être pédante. Les villes font évidemment l'objet de rubriques fouillées, mais l'on n'en a pas pour autant délaissé les sites campagnards où se trouve ici un sarcophage, là une église. Le choix des sites a été fait sans parti pris afin de brosser un tableau le plus complet possible.

Outre les notices, il fallait prévoir les circuits. Ce guide propose donc onze itinéraires terrestres pour mieux découvrir l'archéologie de l'Aquitaine. Suivre les chemins qui nous sont proposés nous mène à la recherche des sites présentés par les notices et que nous pouvons ainsi pleinement apprécier. L'on pourrait croire que ce guide se contente d'itinéraires classiques. Il n'en est rien. Grande originalité, les auteurs nous proposent également des itinéraires aériens. Il s'agit d'une chose rare, pour ne pas dire exceptionnelle, à laquelle n'est pas étranger François Didierjean, l'« homme volant » de l'équipe rédactionnelle. Spécialiste de prospection aérienne, il a soigneusement étudié les possibilités offertes par les aérodromes avant de peaufiner huit randonnées dans les airs, au cours desquelles il est possible d'apprécier les monuments d'une manière différente. Cette option originale est aujourd'hui, à notre connaissance, unique.

Le guide se poursuit par ce que l'on pourrait appeler des travaux pratiques donnés aux universitaires. Chacun d'eux, dans sa spécialité, a reçu pour mission d'expliquer le mieux possible, à l'aide d'exemples aquitains, qui les mosaïques, qui les peintures, qui les sarcophages, qui les thermes... Chacune de ces contributions constitue une mise au point de l'état des recherches prenant en compte l'Aquitaine et les caractéristiques de sa civilisation, expérience qui ne sera guère renouvelée dans un futur proche. Le guide se ferme sur un glossaire destiné à lever les derniers doutes que le lecteur-voyageur pourrait encore avoir sur un sujet précis.

Les sites de Dordogne présentés dans ce guide sont au nombre de six, mais le Périgord n'est jamais totalement absent des autres sections. Outre Beynac, Montcaret, Lussas-et-Nontronneau, Petit-Bersac, Villetoureix et bien entendu Périgueux, qui occupe à elle seule vingt pages, plusieurs sites font l'objet de micro-notices, notamment si l'on détaille les itinéraires aériens. Deux d'entre eux sont du reste presque exclusivement consacrés à la Dordogne. Seulement, celle-ci est très souvent resituée dans un cadre plus vaste, plus aquitain, tant d'un point de vue géographique que d'un point de vue culturel. On ne peut comprendre le Périgord sans l'Aquitaine, et cette constante de l'opinion des auteurs s'inscrit à chaque page de ce guide.

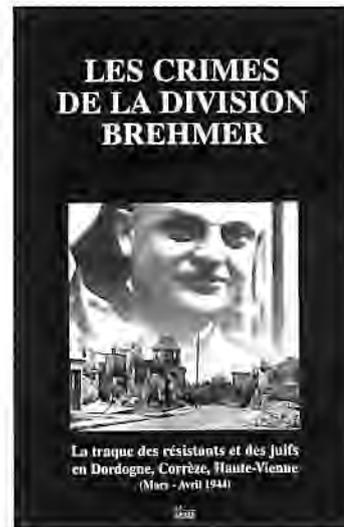
Nous permettra-t-on de faire une réflexion de mauvaise foi ? Ce guide eut été plus complet s'il avait compris une liste des tables à honorer (et en Périgord, elles ne manquent pas). Mais, en ces temps de renforcement de la présence de la maréchaussée sur nos routes, peut-être cette absence ne relève-t-elle que de la plus élémentaire prudence !

François Michel

Guy Penaud, *Les crimes de la division « Brehmer » : la traque des résistants et des juifs en Dordogne, Corrèze, Haute-Vienne (mars-avril 1944)*, Périgueux, éditions de La Lauze, 2004. 424 p., ill., 28 €.

Avec *Les crimes de la division Brehmer*, Guy Penaud nous offre un quatrième ouvrage, publié aux éditions de La Lauze, traitant de la résistance et des tragiques événements survenus en Dordogne, Corrèze et Haute-Vienne, fin mars et début avril 1944. Roger Ranoux, lieutenant-colonel F.F.I. « Hercule », dont nul n'ignore le rôle éminent joué pendant cette triste période, en est le préfacier.

A la suite du débarquement d'un corps expéditionnaire anglo-américain au Maroc et en Algérie, les troupes allemandes envahissent, le 11 novembre 1942, la zone dite libre, ne voulant pas confier à la seule armée



d'armistice du gouvernement de Vichy, d'ailleurs bientôt dissoute, la défense de la côte méditerranéenne française, ce qui rend nécessaire la mise en place d'une organisation militaire sur le nouveau territoire occupé. Jusqu'en septembre-octobre 1943, aucune escarmouche sérieuse n'oppose résistants et troupes d'occupation allemande. Mais, dès le début de l'année 1944, la lutte contre les unités allemandes s'intensifie. Devant la recrudescence des actions des maquisards, la répression s'accroît et une opération de ratissage de grande envergure est décidée par l'Etat-major allemand. Une division spéciale est créée. C'est celle du *Generalmajor* (général de brigade) Walter Brehmer. Sa mission est « la pacification totale des régions infestées par des bandes, ainsi que la destruction des organisations secrètes de résistance et la confiscation de leurs armes ».

Une ordonnance signée le 2 février 1944 par le *Generalfeldmarschall* (maréchal) Sperrle autorise tous les excès envers les civils : « les mesures prises, même considérées plus tard comme excessives, ne pourront pas entraîner de sanctions. » Ces représailles, que les Allemands préférèrent appeler mesures expiatoires, seront appliquées avec férocité et avec tous les débordements imaginables : meurtres, viols, pillages, maisons incendiées, villages détruits, déportation par centaines...

Dès le 25 mars 1944 – l'opération devant débuter le 26 – la Dordogne est déclarée zone interdite. Ne peuvent y habiter que ceux qui y ont leur domicile fixe ou une autorisation spéciale d'y séjourner (réfugiés, juifs...), les autres disposant de 48 heures pour quitter le département. L'horrible machine guerrière se met alors en marche en direction de 148 communes de Dordogne. L'officier qui commande chaque détachement est bien informé grâce aux renseignements fournis par de redoutables délateurs (agents français appointés, miliciens, etc.). Il possède la liste des personnes à arrêter, celle des gens à fusiller sur place, des juifs, des commerçants qui ont ravitaillé les maquis, des fermes à brûler pour avoir servi de refuge aux nombreux jeunes gens réfractaires au Service du travail obligatoire (S.T.O.). Cela explique la rapidité d'exécution d'une opération qui ne durera qu'une quinzaine de jours, « la quinzaine sanglante ».

Vous trouverez dans ce livre le récit des exactions et des crimes commis par cette sinistre *Division B* à Brantôme, dans le Ribéracois, dans le Mussidanais ainsi que celui de la journée sanglante de Sainte-Marie-de-Chignac, du calvaire de La Bachellerie et d'Azerat, du martyr de Rouffignac... Vous connaîtrez la suite du parcours militaire de ce général Brehmer qui mourra à Hambourg en 1967 sans avoir été trop inquiété.

Tout ce sang versé, toute cette souffrance, pour quel résultat ? Un échec, puisque les troupes allemandes dévastèrent toute une région sans rencontrer les maquis qui avaient adopté la « tactique du vide » ou du « repli stratégique ». N'ayant pas été anéantis, cela leur permit, quelques

semaines plus tard, après le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, de retarder la célèbre division S.S. *Das Reich* en route vers le front normand. Mais c'est une autre histoire, mieux connue que celle de la *Division B*, que nous racontera sans doute bientôt Guy Penaud.

Guy Rousset

NOTES DE LECTURE

Michel Maureau, *Pont Lasveyras, un drame de la Résistance en Dordogne*, Périgueux, éditions Fanlac, 2004, 221 p., illustrations, 18 €.

Ce « drame de la Résistance en Dordogne-Nord » reste toujours vivant dans la mémoire des habitants de cette partie du département. Ce qui est clair dans cette désastreuse affaire, c'est le bilan : 34 jeunes assassinés, 13 déportés, 4 seulement en reviendront, trois ont réussi à se sauver. Faite principalement de témoignages, inédits pour la plupart, recueillis par l'auteur, c'est l'évocation de ce 16 février 1944, jour où les Allemands ont attaqué impitoyablement un groupe de jeunes résistants repliés dans le Moulin du Pont Lasveyras. L'auteur tente de faire la lumière sur tous les aspects de cet épisode tragique de la Résistance en Dordogne. Entreprise difficile, car les témoignages, nombreux et de tous bords, se recouvrent mal, voire même se contredisent quelques fois¹. Les membres des diverses tendances de la Résistance tentent d'apporter leur part de vérité, pour éclairer ce moment d'histoire. Ce qui s'est passé à la limite de la Dordogne et de la Corrèze fut une participation aux nombreuses actions qui contribueront à la Libération de notre pays. Avec honnêteté Michel Maureau n'évite pas les sujets scabreux, et les relate avec dignité. Mais l'ensemble de cet ouvrage met en relief la complexité de la situation de la Résistance ; il n'est pas facile de démêler les fils embrouillés de ce raid sauvage des Allemands dans ce site qui à soi seul inspire l'austérité des « pays » de bout du monde. C'est avec une foule nombreuse que l'anniversaire du drame est célébré chaque année. Les témoins s'en vont peu à peu et cet ouvrage reste une contribution nécessaire à l'histoire de la Résistance dans notre département et en France.

1. Le docteur Jean Langevin, de Jumilhac, n'a pas été maire de cette commune, mais conseiller général du canton.

Jean-Paul Larrivière, *Les gardes d'honneur de la Dordogne sous le Premier Empire 1805-1814*, éd. Libro Liber, 2004, 377 p., photographies, 28 €.

J.-P. Larrivière nous invite à redécouvrir les gardes d'honneur recrutés dans l'ancienne noblesse ou la bourgeoisie par Napoléon I^{er}, soucieux de palier le manque de cavalerie dans l'armée et de s'attacher l'ancienne noblesse en lui offrant la possibilité de briller au combat. L'auteur en profite pour nous rappeler le contexte historique général : la campagne de Saxe et la campagne de France notamment. Un important chapitre présente les gardes d'honneur périgordins ; un index des noms de personnes nous est très utile.

Dominique Audrerie (sous la direction de), *Tout le Périgord*, Bordeaux, éditions Sud-Ouest, 2003, 390 p., photographies, 19,90 €.

Un voyage à travers le Périgord qui donne la part belle aux textes de grande qualité livrés par les meilleurs connaisseurs du pays. Deux vastes thématiques donnent corps à ce guide : *Tout savoir sur le Périgord* et *Faire le tour du Périgord*. La première aborde la préhistoire, le patrimoine rural et troglodytique, les châteaux, les abbayes, l'art roman, les hommes, les jardins, la littérature ou encore la cuisine. Ensuite, c'est la découverte du département à travers ses quatre couleurs sous la signature de Jacques Lagrange pour le Périgord central, de Frédéric Dubuisson pour le Périgord Vert, de Michel Genty pour Sarlat et les plateaux du Périgord Noir et enfin Isabelle de Montvert pour le Bergeracois.

Ce guide pratique est indispensable pour découvrir ou redécouvrir l'histoire, le patrimoine, les sites, la diversité naturelle et culturelle du Périgord.

Didier Vimard, *En Périgord avant la télé*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2004, 152 p., 15 €.

Recueil de vingt et une nouvelles qui nous rappellent le temps d'avant, celui où les programmes télévisuels n'envahissaient pas le quotidien... Des textes riches en souvenirs, qui témoignent de la ruralité et dont la sonorité se rapproche de notre enfance. Mémoire d'un temps révolu, ces textes qui recouvrent environ un demi-siècle pourraient paraître désuets en ce début de III^e millénaire. Pourtant cet ouvrage nous permet de retrouver nos racines et c'est ce dont il faut remercier l'auteur.

Jacques Dubourg, *Le Templier d'Andrivaux*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2004, 230 p., 15 €.

Dans un contexte historique réel, cet ouvrage relate la vie romancée de l'un de ces hommes aux « blancs manteaux », de son adolescence jusqu'à la fin de ses jours. Il s'agit d'Enguerrand de Beaudricourt. L'auteur renseigne le lecteur sur les genres de péripéties qu'ont vécues en leur temps certains membres de l'Ordre du Temple dans leur commanderie de la province du Périgord.

Jacques Dubourg a déjà publié une vingtaine d'ouvrages solidement étayés sur des références d'archives. Nous retiendrons dans sa bibliographie les ouvrages se rapportant au Périgord : *Connaître les bastides du Périgord*² et *La Bastide*³, saga familiale se déroulant à Monpazier durant les fondations et l'épanouissement de la bastide.

Marie-Pierre Mazeau-Janot et Louis Gildas, *Traditions et cuisine du Périgord, recettes périgordines de nos grands-mères*, Romorantin, éditions CPE, 2004, 128 p., illustrations, 23 €.

En plus des recettes traditionnelles du Périgord, les auteurs nous dévoilent la vie quotidienne dans nos campagnes à la fin du XIX^e siècle : les veillées, les noces, les travaux de la ferme, les remèdes... Un ouvrage nostalgique, richement illustré, de cartes postales anciennes notamment, pour les amoureux du Périgord.

La rédaction

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques « Vient de paraître » et « Notes de lecture » leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication à :

Marie-Pierre Mazeau-Janot
Directrice des Publications du Bulletin de la S.H.A.P.
Service de Presse
18, rue du Plantier – 24000 Périgueux

2. Éditions Sud Ouest, 1993.
3. Pilote 24 édition, 2000.

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIETE

- Nos prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : le mercredi 21 juillet (report au 3^e mercredi du mois car le 2^e mercredi tombe le 14 juillet) et le mercredi 8 septembre 2004. Les programmes seront annoncés au cours des réunions mensuelles et par voie de presse.

COURRIER DES LECTEURS

- M. Jean-François Le Nail, directeur des Archives départementales des Hautes-Pyrénées (Association Guillaume Mauran, 5, rue des Ursulines, 65013 Tarbes), dans son ouvrage *Sites et monuments de la Bigorre en 1842* (réédition de deux notes archéologiques de Charles Des Moulins et le vicomte de Gourgues, précédée par une très intéressante introduction et une bibliographie par J.-F. Le Nail), remercie notre compagnie, et tout particulièrement le Dr Gilles Delluc et M. François Le Nail, pour les informations concernant Charles Desmoulins et pour les « emprunts faits au beau livre sur Léo Drouyn en Dordogne ».

- Brigitte et Gilles Delluc (place de l'Eglise, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) nous adressent la photographie d'une « motte » à Notre-Dame-de-Sanilhac, telle qu'elle leur est apparue au cours du mois de mars 2004, sur le

flanc de la colline, juste en dessous de l'église du village. Elle a été littéralement coupée en deux par l'excavation des fondations d'un futur restaurant scolaire (fig. 1). En première approximation, elle semble composée d'un substrat calcaire surmonté d'une mince couche de terre végétale. En bordure de l'excavation, dans l'argile, gisaient de nombreux rognons de silex.

En 1877, le Dr Galy signalait un don aux Archives départementales composé de quatre cartes et d'un plan dressés par M. Morteyrol. La légende du plan est : « Plan d'une butte de terre appelée La Motte, située autrefois dans la commune de Notre-Dame-de-Sanilhac, à quelque distance du clocher, et détruite aujourd'hui » (*B.S.H.A.P.*, 1877, IV, p. 153). Cette indication a été reprise par H. Brugière dans sa notice manuscrite consacrée à ce village (Brugière, vers 1880, archives de la S.H.A.P.), avec une indication complémentaire : « Il existe aussi dans cette commune une autre motte ». En 1911, le marquis de Fayolle considère la motte de Notre-Dame-de-Sanilhac comme une motte féodale, siège d'un château primitif en bois, « qui commande les coteaux entre Périgueux et le Vern » et il la cite comme élément de comparaison dans son étude sur la motte de Martignac (*B.S.H.A.P.*, 1911, p. 115). Aucune étude archéologique ne semble avoir été conduite pour confirmer cette interprétation.

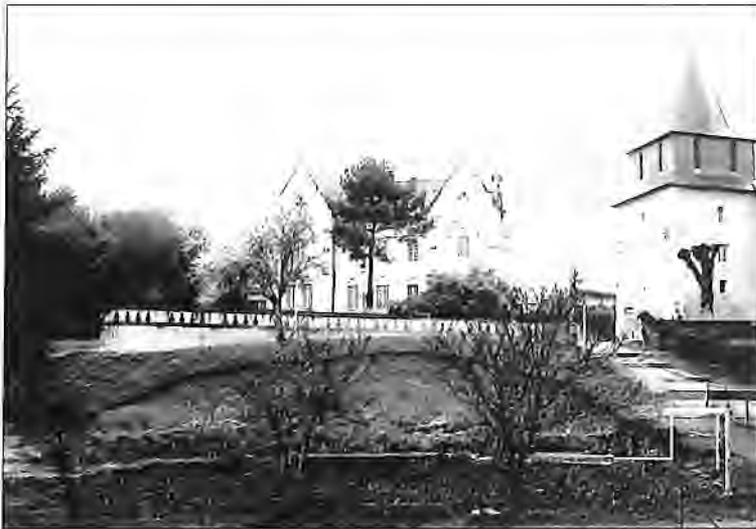


Figure 1

- Les mêmes nous adressent une photographie du jeune abbé André Glory en Alsace, aux environs de 1934 (fig. 2). Cette photo a été publiée dans un livre autobiographique (*A la guerre comme à la guerre, Dessins et souvenirs d'enfance*, La Nuée bleue, 1991) et sur le site Internet officiel du

dessinateur alsacien Tomi Ungerer (né en 1931). Autour du petit Tomi (Jean-Thomas), ses parents, ses frères et sœurs, son parrain et l'abbé Glory. Ce cliché montre qu'André Glory était bien introduit dans certaines familles strasbourgeoises, alors qu'il vivra en solitaire en Dordogne. Autour de 1934, il se passionne pour la gnomonique et il a déjà écrit des ouvrages en collaboration avec le conservateur de l'horloge astronomique de Strasbourg (le père de Tomi Ungerer, ingénieur, mort en 1935) : *L'adolescent au cadran solaire de la Cathédrale* ; *L'astrologue au cadran solaire de 1493* ; *Les cadrans solaires de la Cathédrale*. Bientôt, André Glory s'intéressera à la spéléologie, notamment dans le Midi avec Robert de Joly et il effectuera ses premières fouilles en Alsace (Delluc, 2003 : *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, éditions Pilote 24). Un musée Tomi Ungerer est en cours d'aménagement à Strasbourg.



Figure 2

- M. Jean Batailler (24260 Le Bugue) s'est intéressé à un personnage originaire du Bugue. Le docteur Louis Michel Parrot (né au Bugue le 31 octobre 1883, mort à Saint-Brieuc le 14 septembre 1969), chef de laboratoire puis sous-directeur de l'Institut Pasteur d'Alger, est connu dans le monde médical pour ses travaux, avec d'autres parasitologues, sur le paludisme, la tuberculose, les leishmanioses et les piroplasmoses. Il fut aussi le spécialiste mondial des phlébotomes : ce sont de minuscules insectes (1,5 à 3 mm de long), dont certaines espèces sont fréquentes de l'Italie au Moyen-Orient, sur les rivages de la Méditerranée et au Pérou. Leur piqûre, douloureuse, peut inoculer à l'Homme des maladies redoutables, les leishmanioses. Une

vingtaine de sites Internet traite de ses travaux. Il a laissé une prestigieuse collection de phlébotomes à l'Institut Pasteur d'Alger.

- le Dr Michel Carcenac (15, avenue Paul-Crampel, 24170 Belvès) nous adresse la copie d'un article qu'il vient de faire paraître dans *L'Essor sarladais* (23 avril 2004) sous le titre « Suaire : un chef-d'œuvre en péril », en écho à plusieurs cris d'alarme lancés par B. et G. Delluc. Il y raconte l'histoire de ce vénérable tissu égyptien de la fin du XI^e siècle et appelle l'attention des autorités compétentes sur les mauvaises conditions de sa conservation. Il s'inquiète tout particulièrement parce qu'« un projecteur de cinq cents watts est braqué sur lui en permanence et, lentement mais inexorablement, il est en train de le cuire. Les flammes de l'enfer pour un saint suaire ! ».

- M. Jean Lecoq (24260 Mauzens-Miremont ; tél. 05 53 03 27 14) signale au Dr Biraben que l'un de ses voisins, M. Lansade (24260 Mauzens-Miremont), possède une collection d'une quarantaine de tracteurs des années 1938 à 1950 environ, tous en état de marche.

- M. Jean Décalogne (34, avenue Maréchal-Bugeaud, 19100 Brive) nous envoie la liste des Périgourdins condamnés à la déportation des suites de la commune de Paris en 1871 et la liste de ceux qui sont morts avant ou au cours de leur déportation (fig. 3).

- Le Dr Gilles Delluc a lu avec intérêt le livre de Philippe de Gaulle *De Gaulle mon père. Entretiens avec Michel Tauriac* (tome 1, Plon). Outre tout ce qui concerne la propriété familiale de la Ligerie et les vacances en Périgord, il y a relevé quelques autres détails qui touchent la Dordogne.

C'est Philippe de Gaulle qui parle de son enfance : « M'ayant estimé en âge de commencer à comprendre par moi-même et sans autre explication, il m'emmena voir quelques-uns des rares films de guerre produits en un temps où ni le public ni l'Etat n'encourageait leur production. Le premier s'appelait *Verdun, souvenirs d'histoire*. Dans une atmosphère de rêves d'outre-tombe et de commentaires d'un pacifisme délirant, on y voyait défiler ensemble des squelettes affublés d'un masque à gaz et coiffés de casques français ou allemands. Mon père était tellement indigné qu'il ne supporta pas de voir ce film signé Lucien Poirier plus de vingt minutes... Il bougonnait : « Scandaleux ! Ces cinéastes n'ont jamais fait la guerre ! » (p. 54). En réalité, le film se nomme *Verdun, visions d'Histoire* (1928, sonorisé en 1931) et les acteurs et figurants sont d'authentiques anciens combattants. Son réalisateur, Léon (et non Lucien) Poirier, qui finira sa vie à Urval en 1968, avait servi vaillamment comme officier sur le front. Son film est si réaliste qu'il sert souvent à illustrer la guerre de 1914-1918, en l'absence de vraies prises de vue des combats.

Le deuxième détail concerne Ardant du Picq. Philippe de Gaulle dit de son père : « Il a suivi les enseignements du colonel Ardant du Picq qui, à l'époque où il était lui-même à l'Ecole de guerre, considérait la peur comme

COMMUNE DE PARIS 1871
Condamnés à la Déportation nés en Dordogne
(D'après l'ouvrage de Roger Pérennés*)

Nom et Prénom	Matricule	Date de naissance	Lieu de naissance	
BEAUFORT Jean	65	15 janvier 1844	Coder (?)	p.195
BERGES Alexandre dit Legrand	366	1 ^{er} octobre 1851	Mareuil	p.233
BORIE Léonard	1736	18 mars 1817	Pérignac	p.332
COUTURE Jacques	104	11 avril 1820	Monbazillac	p.185
DELBOS Auguste	486	4 mai 1840	Sarlat	p.274
DESMORTIERS Robert	2654	5 juin 1843	St-Crépins d'Aub ^{che}	p.459
FRIOT Pierre	633	22 octobre 1822	Saint-Cyprien	p.371
GROS Jean-Marie	2497	3 août 1847	La Bachelerie	p.428
JARRIGE Pierre	2863	21 septembre 1831	Daglan	p.442
JOUASSIN Charles	3003	24 novembre 1844	Périgueux	p.361
LAFON Jean	298	12 janvier 1833	Carves	p.218
REBIÈRE Jean	783	26 octobre 1841	Nanteuil	p.262
RENÉ Léonard	3316	29 janvier 1849	Atur	p.151

Condamnés décédés avant, ou au cours de leur déportation.

Nom et Prénom	Décès le	Lieu de décès	Lieu de naissance	Âge	
DELBOSSE Samuel	16-10-1871	H ^{sp} Maritime de Rochefort	Sarlat	35 ans	p.561
PRIOLLOT Mathieu	14-06-1871	Lazaret de Tréberon en Crozon	Sainte-Anne d'Estissac	65 ans	p.544
ROMAIN Jean	07-04-1873	A bord de l'Orne (5 ^{ème} convoi) Immergé par 39°9 S, et 109°51 E	Fontaines (21 octobre 1822)	51 ans	p.318

*cf DÉPORTÉS ET FORÇATS DE LA COMMUNE de BELLEVILLE à NOUMEA *
 ROGER PÉRENNÉS OUEST-ÉDITIONS (Université Inter-âges de Nantes 1991)

Figure 3

le ressort de toute organisation et de toute action militaire » (p. 228). Il est à noter que ce théoricien militaire périgordin n'est jamais nommément cité dans les livres de Charles de Gaulle (Alain Larcen, 2003 : *De Gaulle inventaire. La culture, l'esprit, la foi*, éditions Bartillat).

Le dernier détail concerne une réflexion bien mal venue de René Dujarric de la Rivière. « Le professeur de médecine Dujarric de la Rivière, vieil ami de la famille, a décrété, sans même m'examiner, que je n'avais pas « le physique de l'emploi » pour faire une carrière militaire » (p. 469). Or le jeune Philippe de Gaulle souhaite depuis toujours entrer à l'Ecole navale et,

malgré cet avis péremptoire, il réalisera son rêve. Il combatta comme fusilier marin et terminera sa carrière comme amiral. L'Excideuillais Dujarric de la Rivière (à vrai dire biologiste) a donné son nom au Centre hospitalier de Périgueux.

- Le même a lu avec intérêt le résumé d'une thèse consacrée à *Georges Bonnet, 1889-1973. Etude biographique* par Jacques Puyaubert, disponible sur Internet. Il en dépose un tirage à la bibliothèque.

- A propos de *Lascaux retrouvé* (Delluc, 2003, édition Pilote 24), une collègue préhistorienne de Toulouse, Mme A.-C. Welté, nous rappelle que les archéologues allemands sous Hitler ont fait des recherches pour prouver le caractère germanique de l'Alsace. C'est sans doute pour cela que les collections de l'abbé Glory à Orbey (Bas-Rhin), qui provenaient de ses fouilles en Alsace avant la guerre, ont été volées au moment de l'invasion de l'Alsace.

DEMANDES DES MEMBRES

- M. Jean-Louis Audebert (9, rue Lacapelle, 24100 Bergerac) cherche « à identifier une borne en plâtre » (fig. 4). Ce bibelot mesure seulement 12,5 cm de haut. Il porte deux inscriptions : « Savignac à 2 k » et « Sorges à 5 k », et, au revers, une signature : « A. Bardon ».



Figure 4

- Le chanoine Pommarède (au siège) cherche à identifier un café, à Périgueux, semble-t-il. La vue de sa façade illustre une carte postale qui lui a été confiée par un collègue (fig. 5) : « Sur le balcon du 1^{er} étage, il y a un nom « Froidefond ». Au dos de la carte postale une signature : Chabans. L'établissement était au n° 4 d'une rue ».



Figure 5

AUTRES DEMANDES

- Mme Monique Pic (12, rue Jean-Racine, 33700 Mérignac) demande sur quelle commune de Dordogne est situé « Courbefy ». Est-ce un lieu-dit ou un château ?

Il s'agit sans doute du château de Courbefy, aujourd'hui ruiné, sur la commune de Saint-Nicolas-de-Courbefy près de Bussière-Galant en Haute-Vienne, tout près de la frontière actuelle du département de la Dordogne (pour l'historique, voir : Guy Penaud, *Dictionnaire des châteaux du Périgord*, Bordeaux, Sud Ouest, p. 92-93). A. de Gourgue (1873) ne signale aucun lieu de ce nom en Dordogne.

- Mme Yves Luret (5, place de la Clautre, 24000 Périgueux ; tél. 06 87 96 40 78) cherche à connaître l'histoire de sa maison. Elle sait seulement que Pierre-Romain Moyrand y est né en 1802.

INFORMATIONS

- M. Alain Roussot (1785, place de l'Eglise, 24620 Le Moustier) nous informe que son *Petit glossaire de l'art préhistorique au Paléolithique* (éditions Confluences, 1998) vient d'être traduit en russe par Anastasia Smirnova sous le titre *Glossaire d'art paléolithique* et sous la direction générale du Pr. Yakov A. Sher (Maison d'édition de l'université d'état de Kemerovo, Sibérie occidentale, 2003). avec, en couverture, la tête d'un cheval gravé de Rouffignac (fig. 6).



Figure 6

- Le riche musée de la Poche de Royan (17600 Le Gua) est consacré exclusivement à cette « poche » allemande en 1944-1945. Il présente de nombreuses photographies inédites des unités périgordines engagées sur ce front de l'Atlantique, notamment de la brigade Rac et du bataillon Violette.

- M. Jean-Louis Clergerie (jlclergerie@aol.com) nous signale la sortie de son livre : *Le Système juridique de l'Union européenne* (en coll. avec V. Faure), Ellipses (coll. Mise au point).

CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche, une réponse ou une information dans les « Petites Nouvelles », écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18 rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr

Tenir compte d'un délai minimum incompressible de deux mois.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

Ouvrages

ESPÉRANDIEU (E.)

Inscriptions antiques du musée de Périgueux.

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

Topographie agricole du département de la Dordogne.

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

Le livre vert de Périgueux.

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

Sarlat et le Périgord méridional. t.3, (1453-1547)

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUHIER (H.)

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

Hommage au Président Jean Secret.

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15,50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 53,35 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

Recueils d'articles

1899. *Les Noces d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.

1913. *Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.

1960. *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.

1964. *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p., ill., 19 €.

1981. *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*. actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.

1988. *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*. Périgueux, 283 p., ill., 23 €.

1991. *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.

1992. *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 23 €.

2002. *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV^e Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)

- de 1874 à 1899 : 20 € l'un
- de 1900 à 1979 : 16 € l'un
- de 1980 à 2003 : 13,50 € l'un

*(10 % de réduction pour les livraisons d'une même année
+ table analytique)*

La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux
tél. / fax : 05.53.06.95.88
courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 63667

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE
N° 8988

TARIFS 2004

Cotisation (sans envoi du Bulletin).....	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin).....	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents).....	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures **sur rendez-vous**.

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : shap24@yahoo.fr

Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.

SOMMAIRE DE LA 2^{ème} LIVRAISON 2004

- Compte rendu de la séance
du 4 février 2004 139
du 3 mars 2004 142
du 7 avril 2004 150

- Editorial 155

- Autour des fouilles de la vallée de la Dronne dans la première moitié
du XX^e siècle : La Peyzie - Rochereil - La Chèvre (Anne-Marie Cestac) . 157
- Au sujet de gravures à l'église Saint-Maurice du Petit-Jumilhac
(Louis Grillon) 175
- L'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Brantôme : d'une réforme
à l'autre (Marcel Berthier) 177
- Les hôtels de ville de Périgueux (Guy Penaud) 195
- Chronique doublaude : Salubre ou insalubre la Double ?
(Maurice Biret) 203
- Marcelino, émigrant périgordin en Argentine, quarante années de
témoignage 1889-1921 (Pascale Laguionie-Lagauterie) 211

- Varia : Le duc ou le philosophe de la rue Saint-Simon à Périgueux
(Pierre Pommarède) 243

- Dans notre iconothèque : Les premières recherches à la Gravette
(Bayac) et dans la vallée de la Couze (Brigitte et Gilles Delluc) 245

- Vient de paraître : Guide archéologique de l'Aquitaine (François Michel) ;
Les crimes de la division « Brehmer » : la traque des résistants
et des juifs en Dordogne, Corrèze, Haute-Vienne (mars-avril 1944),
de Guy Penaud (Guy Rousset) 279

- Notes de lecture : *Pont Lasveyras, un drame de la Résistance en Dordogne*
(M. Maureau) ; *Les gardes d'honneur de la Dordogne sous le Premier
Empire 1805-1814* (J.-P. Larrivière) ; *Tout le Périgord* (D. Audrerie, dir.) ;
En Périgord avant la télé (D. Vimard) ; *Le Templier d'Andrivaux*
(J. Dubourg) ; *Traditions et cuisine du Périgord, recettes périgordines
de nos grands-mères* (M.-P. Mazeau-Janot et L. Gildas) 284

- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)..... 287

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : *Le consulat de Périgueux construit après 1240 et démolé en
1830 (lithographie de Eugène Arvengas)*

Prix public : 13,50 €